Francis GARNIER

VOYAGE D'EXPLORATION en Indo-Chine

*

Chapitres XI-XVIII

LA CHINE

à partir de :

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE

1866-1867-1868

Chapitres XI à XVIII: La Chine (octobre 1867-juin 1868)

par Francis GARNIER (1839-1873)

Lieutenant de vaisseau

Revue *Le Tour du Monde*, tomes XXIV (1872) et XXV (1873). Illustrations d'après les dessins de M. Delaporte, lieutenant de vaisseau.

La relation complète du voyage, parue dans *Le Tour du Monde*, est disponible sur Gallica <u>ici</u>. Le livre publié par Léon Garnier, frère de F. Garnier, et reprenant le texte paru dans la revue, est disponible également sur Gallica, <u>ici</u>.

Mise en format texte par Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES MATIÈRES

Table des illustrations

[Introduction]

I. Départ de Saïgon.

.

- XI (suite). Voyage de Xieng Hong à Muong La ou Se-mao. Arrivée en Chine.
- XII. Réception à Se-mao. Description de cette ville. Guerre des Mahométans. Départ pour Pou-eul. Salines d'Ho-boung.
- XIII. De Pou-eul à Lin-ngan. Les salines de Mo-he. Nous changeons de bassin. Le Pa-pien Kiang et le Pou-kou Kiang. Ta-lan. Les mines d'or. Yuen-kiang et le fleuve du Tong-king. Je me sépare de l'expédition. Lin-ngan. Une quasi-lapidation. Arrivée de l'expédition. Le Leang ta-jen. Une nouvelle route commerciale française. Départ de Lin-ngan.
- XIV. Che-pin et son lac. Mines de fer. Tong-hay. Les premières neiges. Kiang-tchouen et le lac de Tchin-kiang. Historique de la rébellion mahométane. La plaine, le lac et la ville de Yunnan. Nous rencontrons des compatriotes. Le Ma ta-jen. Arrivée d'une lettre de l'ambassadeur de France à Pékin. Commerce et richesses métallurgiques du Yun-nan. Effets de la culture du pavot. La pagode du roi Ou.
- XV. Les PP. Fenouil et Protteau. Le Lao papa. Emprunt fait au Mata-jen. Départ de Yun-nan. Arrivée à Tong-tchouen.
- XVI. Le Yang ta-jen. Maladie de M. de Lagrée. Répugnances des autorités chinoises à nous laisser partir pour Ta-ly. Lettre du P. Fenouil. Je pars pour les pays mahométans de l'Ouest avec une partie de l'expédition. Le fleuve Bleu. Houey-ly tcheou. Hong-pou-so. Nous faisons connaissance avec le P. Lu. Mine de charbon et populations mixtes de Ma-chang. Je me décide à aller directement à Ta-ly. Entrevue à Tou-touy-tse avec le P. Leguilcher.
- XVII. Nous partons pour Ta-ly. Le premier accueil du sultan est très cordial Brusque revirement dans ses intentions à notre égard. Nous devons quitter Ta-ly à la hâte. Incidents de notre retraite. Nous regagnons Tou-touy-tse sans être entamés.
- XVIII. De Ta-ly à Saïgon. Retour à Tong-tchouen. Retour à Tong-tchouen. Mort du commandant de Lagrée. La mission de Long-ki. Siu-tcheou fou. Nous nous embarquons sur le fleuve Bleu. Tchong-kin fou. Han-kéou. Shang-haï. Saïgon.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Le commandant de Lagrée. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Francis Garnier.

<u>Laotien battant du gong, à Muong Pang</u>. Dessin d'É. Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Première nuit sur la terre de Chine</u>. — Dessin d'É. Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Village du choléra</u>. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

<u>Faubourg oriental de Se-mao</u>, Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

<u>Alévy, interprète laotien de la commission</u>. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

<u>Grande pagode près de Se-mao</u>. — Dessia de E. Thérond, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Le docteur Joubert donnant des consultations à Se-mao</u>. — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Petite ville d'Ho-boung ou des Salines</u>. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Puits salins : Évaporation</u>. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Village et rizières des montagnes : Route de Pou-eul</u>. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

<u>Sauvages des environs de Ta-lan, Che-pin et Muong Pong</u>. Dessin de Émile Bayard, d'après M, L. Delaporte.

Arrivée au Nam-la. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Sauvages des environs de Ta-lan</u>. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Ville de Ta-lan. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Types de Man-tse. — Dessin de Janet-Lange, d'après des croquis de M. L. Delaporte.

Mons ou Pégouans. Dessin de A. de Neuville, d'après photo.

Sauvage Chendou. — Dessin de J. Fesquet, d'après une photographie.

Un pont dans la plaine. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

<u>Leang ta-jen</u>. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

<u>Sauvage pa-y du Yun-nan</u>. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Champ de tombeaux à Lin-ngan</u>. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Pont jeté sur la rivière de Lin-ngan. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Village pa-y</u>. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

<u>Village pa-y</u>. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

En route à travers les tombeaux. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

<u>Ville et lac de Tong-hay</u>. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

<u>Assaut de la pagode de Tong-hay par la foule</u>. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

- <u>Rixe sur les hauteurs qui dominent Tong-hay</u>. Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Départ de Tong-hay</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- Chinois du Yun-nan. Dessin de A. de Neuville, d'après M. L. Delaporte.
- <u>Intérieur de la maison de plaisance du Ma ta-jen, sur les bords du lac de Yun-nan</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- <u>Chaire sculptée d'une pagode</u>. Dessin de H. Catenacci, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Halage sur la rivière de Kon-tchang</u>. Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- Gong dans une pagode. Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Auberge sur la route de Tong-tchouen à Mong-kou</u>. Dessin de J. Laurens, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- Homme et femme I-kia. Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Homme et femme Lissous</u>. —Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Homme et femme Man-tse</u>. Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- Le majordome Tching-eul-yé. Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.
- <u>Poste d'observation sur les hauteurs, avant d'arriver à Pin-tchouen</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- <u>Autel d'une pagode chinoise</u>. Dessin de E. Thérond, d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.
- Un pendu, sur la route de Ta-ly. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- Un prêtre mahométan du Ta-ly. Dessin de Janet-Lange, d'après une photographie.
- Types Min-Kia. Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Convoi de marchands en route dans le Yun-nan</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- <u>Isidore Fang, néophyte chrétien</u>. Dessin de Gilbert, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Types Si-fan, à Can-tchou-tse</u> (Yun-nan). Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Un escamoteur chinois, à Tchang-sin</u>. Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Vieilles femmes sauvages, à Tchang-sin</u>. Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Monument funèbre du commandant de Lagrée, à Tong-tchouen</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- <u>Ruisseau et gorge sur la route de Ta-kouan</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- <u>Vue intérieure d'une pagode, à Ta-kouan</u>. Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Miao-tse de Ta-kouan</u>. Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.
- <u>Rivière et gorge sur la route de Lao-oua-tan</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- Pont suspendu, à Lao-oua-tan. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

- <u>Habitation fortifiée de l'évêque du Yun-nan, à Long-ki</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- <u>Collège catholique des missions du Yun-nan</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- Rochers à pagodes étagées. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- <u>Thomas Ko interprète chinois de la Commission</u>. Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.
- <u>Aspect du fleuve Bleu en aval de Koui-tcheou fou</u>. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.
- <u>La commission française à son arrivée à Han-kéou</u>: MM. de Carné, Joubert, Garnier, Thorel, Delaporte. Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.
- <u>Tombeau du commandant de Lagrée, à Saïgon</u>. Dessin de H. Catenacci, d'après un croquis de M. L. Delaporte.





Le commandant de Lagrée



Francis Garnier

INTRODUCTION 1

a

Le voyage scientifique dont cet ouvrage contient le récit a été résolu, en 1865, par M. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine, et alors comme aujourd'hui président de la Société de géographie de Paris ; la publication en a été ordonnée, en 1869, par son successeur, M. l'amiral Rigault de Genouilly. Après la longue interruption causée par les événements de 1870-71, cette publication a été reprise et vient d'être achevée sous le ministère de M. le vice-amiral Pothuau.

C'est à la sagesse et à l'énergie de son chef, M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, que la Commission française d'exploration a dû de réussir dans la tâche difficile qu'on lui avait confiée. Il a payé de sa vie la gloire de cette entreprise : elle lui appartient tout entière.

Doudart de Lagrée (Ernest-Marc-Louis-de-Gonzague) était né le 31 mars 1823, à Saint-Vincent-de-Mercuze, canton du Touvet (Isère). Sa famille, originaire de Bretagne, mais fixée depuis longtemps dans le Dauphiné, occupait un rang distingué dans la province et avait fourni depuis plus de deux siècles à l'armée et à la magistrature un grand nombre de sujets d'élite.

Ernest de Lagrée fit son éducation au collège des Jésuites, à Chambéry, mais témoigna de bonne heure la ferme volonté de servir la France; malgré les offres séduisantes qui lui étaient faites pour le retenir en Savoie, il entra à l'Ecole polytechnique, dont il sortit élève de première classe de la marine le 1er octobre

¹ [c.a. : Ces quelques lignes d'introduction sont extraites de *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, relation publiée chez Hachette en 1885, soit 12 ans après la mort de Francis Garnier, et revue et annotée par son frère Léon. Cette relation reprend le texte

de F. Garnier publié dans la revue Le Tour du Monde.}

-

1845. Enseigne en 1847, nommé lieutenant de vaisseau au choix le 8 mars 1854, il commanda en cette qualité la batterie basse du vaisseau le Friedland pendant le combat du 17 octobre, sous les murs de Sébastopol, et reçut pour ses brillants services pendant la campagne de Crimée la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il exerça ensuite avec distinction le commandement de l'aviso le Rôdeur, sur les côtes de la Méditerranée. Une affection du larynx, dont l'origine remontait à son enfance, l'obligea, à la suite de cette campagne, à quitter le service actif pour suivre un traitement spécial. A peine convalescent, il partit pour la Cochinchine, où il joua bientôt le rôle le plus intelligent et le plus utile. Nommé capitaine de frégate le 2 décembre 1864, en récompense des services qu'il avait rendus dans les négociations relatives à l'établissement du protectorat du Cambodge, il voulut compléter la tâche à laquelle il s'était voué, et il accepta, au commencement de 1866, la direction du voyage d'exploration qui devait lui coûter la vie.

Ce voyage mit dans tout leur relief les éminentes qualités de M. de Lagrée : la sûreté d'intelligence, l'élévation de caractère qu'il déploya au milieu des circonstances les plus difficiles, excitèrent souvent notre admiration. L'extrême distinction de son esprit, la délicatesse de son cœur lui conquirent dès les premiers jours notre affection et notre respect. Il fut pour nous moins un chef qu'un père de famille : il se réserva la plus grande part des fatigues et garda tout entiers les soucis et la responsabilité du commandement. Continuateur insuffisant de son œuvre, j'ai hâte de placer sous l'égide de son souvenir un ouvrage auquel il aurait seul pu donner l'autorité et le développement nécessaires. »

Cette page est datée du 3 octobre 1872. Elle a été écrite à bord de l'*Hoogly*, au moment où Francis Garnier partait pour ce

voyage dans la Chine centrale dont son livre posthume *De Paris* au Tibet ¹ nous a conservé la relation.

C'est à la notice publiée il y a deux ans, en tête de ce dernier ouvrage, que nous empruntons les principaux éléments de la biographie qui va suivre.

Francis Garnier naquit à Saint-Étienne (Loire) le 25 juillet 1839. Dès l'âge de sept ans, ramené par les pérégrinations de sa famille, à Montpellier où son aïeul maternel avait laissé des souvenirs, il entra au lycée de cette ville et y fit de rapides et brillantes études. A l'âge de quinze ans et demi, il était reçu à l'École navale dans les premiers rangs. Aspirant de deuxième classe en 1857, il navigua sur les côtes du Brésil et de la Plata et dans les mers du Sud. Enseigne de vaisseau au choix, après une action d'éclat en 1860, et attaché, cette même année, à l'étatmajor de l'amiral Charner, il fit en cette qualité la campagne de Chine et de Cochinchine. Inspecteur des affaires indigènes en 1863, il fut bientôt après, âgé de vingt-quatre ans à peine, chargé de l'administration de la ville de Cholen et de son arrondissement, poste administratif alors le plus important de la Cochinchine française.

Il publia à cette époque, sous le pseudonyme de G. Francis, une brochure : la Cochinchine française en 1864, dont nous résumerons le contenu et qui eut un retentissement considérable dans le monde de la marine. L'auteur y donnait le plan d'un grand voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine, en vue d'ouvrir des communications commerciales entre la Chine méridionale et la Cochinchine. Déjà, dès le mois de juin de l'année précédente (1863), et avant même son entrée dans

¹ Hachette et Cie, 1 vol. in-16.

l'inspection des affaires indigènes, Francis Garnier avait soutenu l'opportunité de ce voyage d'exploration. « Sa correspondance, ses démarches et celles de ses amis auprès de M. de Chasseloup-Laubat, alors ministre de la marine, en font foi, et obtinrent enfin gain de cause. » ¹

Nous citons plus loin les différents témoignages rendus par des officiers autorisés et constatant que Francis Garnier avait été l'initiateur de l'entreprise. Lieutenant de vaisseau depuis 1865, il n'était pas assez ancien de grade pour obtenir un pareil commandement. Cet honneur fut confié au capitaine de frégate Doudart de Lagrée, que de brillants services rendus au cours d'une mission diplomatique au Cambodge avaient récemment fait distinguer par le vice-amiral gouverneur.

Francis Garnier fut le second de M. de Lagrée, et à ce titre c'est à lui qu'incombèrent les travaux d'hydrographie, de météorologie, d'astronomie, la carte du voyage, l'étude des voies commerciales, etc. Un enseigne de vaisseau, M. Delaporte, chargé principalement des dessins et de l'administration, et qui devait suppléer au besoin le premier officier dans ses travaux, deux médecins de la marine, MM. Joubert et Thorel, spécialement affectés aux études géologiques, anthropologiques et botaniques, et un attaché du ministère des affaires étrangères, M. de Carné ², composaient le personnel de la mission, complété par des interprètes indigènes, dont l'un était le collaborateur ordinaire de M. de Lagrée, et par une petite escorte d'hommes d'élite.

¹ Notice sur Francis Garnier par M. Trève, capitaine de vaisseau, extrait de la *Revue* maritime et coloniale, 1874.

² Ce dernier a publié à part, dans la *Revue des Deux Mondes*, une relation du Voyage, parue ensuite en volume sous ce titre : *Voyage en Indo-Chine et dans l'Empire Chinois* (Dentu).

L'expédition quitta Saïgon le 3 juin 1866, sans pouvoir emporter les passeports chinois indispensables pour pénétrer dans le Céleste-Empire et que le gouverneur de la Cochinchine devait faire parvenir ultérieurement à M. de Lagrée. Elle remonta le Mékong jusqu'au Grand Lac, visita longuement les immenses ruines d'Angcor, que M. de Lagrée avait déjà étudiées en partie pendant son séjour dans le pays, et continua l'ascension du fleuve. Malheureusement une insurrection éclata bientôt dans le Cambodge et intercepta les communications entre la petite troupe d'explorateurs et la colonie. Francis Garnier, à la suite de deux tentatives infructueuses, réussit à franchir au péril de sa vie le territoire occupé par les insurgés et put rapporter, après une dangereuse excursion de trois mois, les passeports nécessaires au succès du voyage.

La Commission parvint cependant à Bassac, retrouva les traces de Mouhot, puis à travers les forets empestées du Laos, en touchant à la Birmanie et en explorant les royaumes encore inconnus de l'Indo-Chine septentrionale, après seize mois de fatigues et de souffrances inouïes, atteignit la Chine méridionale et pénétra dans la province du Yun-nan.

C'est à ce moment que les renseignements déjà recueillis, complétés par une excursion de Francis Garnier sur le Ho-ti kiang, affluent septentrional du Song Coï (fleuve du Tong King), révélèrent aux explorateurs français la véritable voie commerciale entre la Cochinchine et la Chine. Le problème était résolu en principe. La preuve directe, celle qui résulte du fait matériel du passage par le fleuve, restait à faire, et c'est aussi un Français, M. J. Dupuis, qui devait en avoir l'honneur 1.

-

¹ Il nous paraît intéressant de reproduire ici les paroles mêmes de Francis Garnier à la Société de géographie, après le succès de la tentative de M. Dupuis.

Cependant la santé de M. de Lagrée, déjà atteinte au départ de Saigon, s'affaiblissait de plus en plus. Tandis que Francis Garnier, préoccupé des origines tibétaines du Mékong, faisait à la tête d'une partie de la mission une excursion extrêmement périlleuse dans le royaume musulman de Ta-ly, où, malgré les efforts du gouvernement des Indes, aucun voyageur européen n'avait encore pénétré, M. de Lagrée mourait à Tong-tchouen. Francis Garnier prit à son retour le commandement de l'expédition, et, en rapportant le corps de son chef, au travers d'une région montagneuse des plus pénibles à traverser, il atteignit enfin le Yang-tsé kiang navigable, puis Han-kéou 1, et Shang-haï. C'est dans ce port que la mission s'embarqua pour Saïgon, où elle revenait après plus de deux ans d'absence. Accompli au prix de souffrances et de dangers inouïs, ce voyage, l'un des plus importants du siècle par l'étendue des pays traversés et par les résultats obtenus, était enfin terminé (1868).

^{...«} Déjà, au retour du voyage d'exploration qui a coûté la vie au regretté commandant de Lagrée, j'avais essayé d'attirer l'attention du gouvernement sur l'importance commerciale et politique qu'aurait pour la France l'exploration du fleuve du Tong King. Je vais essayer de démontrer aujourd'hui que ce fleuve est l'une des routes les plus courtes et les plus avantageuses qui s'offrent à nous pour pénétrer dans l'intérieur de la Chine. Le fleuve du Tong-King qui prend naissance au cœur du Yun-nan, entre les vallées du fleuve Bleu et du Cambodge, est, suivant toute probabilité, beaucoup plus navigable que ce dernier, d'un cours beaucoup plus direct, et il présente en outre un immense avantage : l'unité de domination sur ses rives... Telles sont, Messieurs, les raisons qui m'ont fait préconiser, à mon retour en France, une exploration du Tong King. Autant le voyage du Mékong avait présenté de difficultés, autant l'ascension du Song Coï me semblait devoir être courte et facile. Si le voyage scientifique n'a pas été fait, i'ai eu l'immense satisfaction d'apprendre qu'un voyage commercial venait de confirmer entièrement mes prévisions. Un négociant français, M. Dupuis, qui s'était rendu dans le Yun-nan par le fleuve Bleu, a pu descendre en barque le fleuve du Tonq King jusqu'aux environs de Kécho (Hanoï), la capitale du pays. Après un court et facile voyage, il est revenu à Lin-ngan, ville importante du sud du Yun-nan, qui avait été déjà visitée par l'expédition française... Ainsi, Messieurs, à la démonstration théorique vient se joindre une éclatante sanction pratique... Ce fleuve, M. Dupuis le trouve parfaitement navigable jusqu'à très peu de distance des frontières de la Chine... » (Des Nouvelles routes de commerce avec la Chine, par Francis Garnier, p. 158 et 159 du Bulletin de la Société de géographie, février 1872.)

¹ C'est là que la Commission rencontra M. Dupuis au mois de juin 1868 et que M. Joubert l'encouragea à tenter de passer du Yun-nan à la mer par la voie du Song Coï. M. Dupuis fit en effet un voyage dans le Yun-nan en 1868-69, puis explora le fleuve Rouge en 1870-71 et en 1872-73.

La Commission française avait parcouru 9.960 kilomètres entre Cratieh, dernier point reconnu sur le Cambodge par les ingénieurs hydrographes de la marine, et Shang-haï, point d'arrivée des explorateurs sur la côte chinoise...



VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE 1

Ι



Le 5 juin 1866, vers midi, la rade de Saïgon offrait le spectacle assez habituel de deux petites canonnières sous vapeur, faisant leurs derniers préparatifs de départ. Mais, à l'animation, à l'émotion des adieux échangés, il était facile de deviner qu'il ne s'agissait pas, pour ceux qui y prenaient passage, d'un de ces déplacements, d'une de ces séparations, si ordinaires en Cochinchine qu'ils semblent être l'existence elle-même. Les voyageurs allaient plus loin que de coutume : ils étaient chargés de remonter ce grand fleuve dont eux-mêmes, et tous ceux qui les entouraient, avaient parcouru si souvent le fertile delta en rêvant parfois à son origine ignorée ; ils partaient pour l'inconnu et nulle limite de distance ou de temps n'était assignée à leur entreprise.

Il y avait longtemps déjà que les regards de la colonie étaient tournés avec curiosité et impatience vers cet intérieur de l'Indo-Chine sur lequel régnaient de si grandes incertitudes. La période de la conquête était passée. Les faits d'armes et les actions hardies des premiers jours n'avaient plus de théâtre ni d'objet. Il semblait même, dans l'intérêt de notre établissement naissant, que tout bruit guerrier dût être étouffé avec soin. Deux années auparavant, la colonie avait failli succomber aux attaques dirigées

medal, ou médaille de la reine Victoria.

¹ Ce voyage, entrepris par ordre du gouvernement français et dirigé par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, a été couronné par les Sociétés de Géographie de Paris et de Londres. La première, dans sa séance du 30 avril 1869, a partagé sa grande médaille d'or entre les deux chefs successifs de l'expédition, MM. de Lagrée et Garnier; la seconde, dans sa séance du 23 mai 1870, vient de décerner à M. Garnier sa patron's

France contre les expéditions lointaines, et le projet en d'évacuation, mis en avant à cette époque, n'avait été abandonné que sur l'assurance qu'elle pouvait désormais subsister avec ses seules ressources. A peine remise de cette alerte, elle sentait qu'en fille sage, elle devait faire parler d'elle le moins possible et éviter ce fracas des armes qui, s'il parvient presque toujours à la métropole accompagné d'un bulletin de victoire, lui annonce toujours en revanche une carte à payer. C'était maintenant sur l'organisation et l'exploration de la contrée que devait se porter toute l'attention du gouvernement local. Là était encore un vaste champ ouvert aux activités et aux ambitions du corps expéditionnaire et lui promettant des résultats plus féconds et des découvertes plus glorieuses que la stérile poursuite de pirates insaisissables ou des luttes trop inégales contre un ennemi toujours vaincu.

Telle était la voie nouvelle où, depuis deux ans, étaient entrés tous les esprits en Cochinchine avec cet élan et cette spontanéité qui sont le propre de notre caractère national. Un comité agricole et industriel, fondé depuis peu, essayait de coordonner tous les efforts en leur imprimant l'unité de direction et l'ensemble dont ils manquaient encore, en même temps qu'il travaillait à compléter et à réunir en un corps de doctrine les renseignements vagues et souvent contradictoires qui étaient insuffisants à éclairer les colons à leur arrivée dans le pays. Une vive impulsion avait été ainsi donnée au développement commercial et agricole de notre établissement, et une exposition locale, qui avait rassemblé pour la première fois à Saïgon des échantillons de tous les produits de la contrée, avait permis de se faire une idée plus juste de ses richesses et de l'industrie de ses habitants.

Naturellement l'étude des ressources que la vallée supérieure du fleuve pouvait fournir à la colonie nouvellement fondée à son

embouchure n'avait point été oubliée ; quelques indices épars quelques on-dit des indigènes, joints au prestige que revêt toujours pour l'imagination une région inconnue et lointaine donnaient à ces ressources une importance considérable. Plusieurs des officiers du corps expéditionnaire qui avaient assisté, à la fin de la guerre de Chine, au départ de Shang-haï d'une petite expédition anglaise, celle du capitaine Blakiston, qui devait remonter le fleuve Bleu le plus loin possible, en avaient rapporté l'idée d'un projet analogue pour le Cambodge et l'avaient mis plusieurs fois en avant. Ce fut donc avec la plus vive satisfaction que la colonie tout entière apprit, vers la fin de 1865, que M. de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et président de la Société de géographie, avait décidé l'exploration de la vallée du Mékong, et les vœux les plus sympathiques allaient accompagner les voyageurs chargés de cette aventureuse mission.

La plupart d'entre eux comptaient déjà plusieurs années de séjour en Cochinchine et s'étaient intimement associés aux destinées de la jeune colonie. Le chef de l'expédition, M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, arrivé à Saïgon au commencement de 1863, avait eu presque immédiatement à exercer un commandement dans le haut du fleuve, et, le premier, il avait su conquérir une influence et une situation politiques à la cour du roi de Cambodge, dont le petit État sépare la Cochinchine des possessions siamoises. Il avait réussi à faire accepter à ce prince le protectorat français et à l'affranchir ainsi de la lourde vassalité de Siam. Depuis cette époque, il était resté au Cambodge, sorte de sentinelle avancée chargée de fortifier et d'agrandir l'influence française et de lui préparer les moyens de s'avancer au delà. Le voyage d'exploration qu'il allait diriger semblait n'être que la suite naturelle et la conséquence de ce

rôle, et nul ne pouvait être mieux préparé que lui à l'entreprendre. Agé de quarante-quatre ans, d'un tempérament vigoureux et énergique, d'une intelligence nette, vive, élevée, il possédait toutes les qualités physiques et morales qui devaient assurer le succès.

M. Thorel, chirurgien de marine, chargé de la partie botanique du voyage, était depuis 1862 dans la colonie. Infatigable coureur de forêts et d'arroyos, il avait, dès cette époque, travaillé avec la plus louable persévérance à la flore d'un pays où presque tout était à découvrir, et, passionné pour son œuvre comme le sont tous les spécialistes, il était impatient d'élargir le cercle de ses recherches. Agé de trente et un ans, sa santé robuste paraissait n'avoir que peu souffert de l'énervant climat sous l'influence duquel il vivait depuis plus de quatre ans.

Arrivé depuis une année seulement en Cochinchine, M. Delaporte, le plus jeune officier de vaisseau de la commission, avait été au contraire déjà vivement éprouvé par la fièvre, et c'était au sortir d'une indisposition assez grave qu'il se mettait en route pour ce lointain voyage, pour lequel il quittait la lieutenance d'une grande canonnière. Dessinateur et musicien, il représentait surtout dans la commission le côté artistique.

Deux des voyageurs étaient absolument nouveaux venus dans le pays. L'un d'eux était le docteur Joubert, médecin de l'expédition, dont il devait être en même temps le géologue. Un long séjour au Sénégal l'avait accoutumé aux climats chauds, et son habileté de chasseur, son humeur vive et joyeuse devaient en faire un des plus utiles et des plus aimables compagnons de la route. Le second était M. de Carné, jeune attaché au ministère des affaires étrangères, qui devait à sa parenté avec le gouverneur de la colonie de commencer par ce voyage

d'exploration sa carrière de diplomate. M. Joubert était, après le commandant de Lagrée, le membre le plus âgé de la Commission ; M. de Carné en était le plus jeune.

C'était la seconde fois que les chances de ma carrière militaire m'amenaient en Cochinchine. Après avoir assisté à la conquête même du pays, j'y étais revenu en 1863 et j'étais entré presque aussitôt dans l'administration indigène. Aidé du concours de quelques amis, j'avais à plusieurs reprises essayé de plaider en France la cause du voyage d'exploration qu'il m'était enfin donné d'entreprendre. Ce n'était cependant pas sans quelque regret que j'abandonnais le poste qui m'avait été confié dans la colonie. Je m'étais attaché à ces populations intelligentes avec lesquelles les progrès sont si faciles et si rapides, et l'œuvre commencée au milieu d'elles avait encore pour moi une séduction bien grande. Si beaucoup avait été fait, il restait bien plus à faire, et il est pénible pour celui qui a semé de ne pouvoir assurer la moisson. Ce n'est qu'à ce prix qu'il se console de la voir récolter par d'autres. Aussi fût-ce avec une vive émotion que je me séparai des amis dévoués avec qui jusque-là travaux, projets, espérances, tout m'avait été commun en Cochinchine, dont les conseils m'avaient soutenu, dirigé, fortifié dans ma voie, dont quelques-uns avaient désiré et espéré même un instant être mes compagnons de voyage. Je sentais que la période de mon existence la plus remplie par l'esprit et par le cœur prenait brusquement fin, et je pleurais involontairement ce passé qui s'évanouissait et dont ma mémoire me retraçait rapidement les plus heureuses journées et les plus charmants souvenirs. Puissent, comme moi, mes amis ne point les avoir oubliés aujourd'hui!

XI (suite)

Voyage de Xieng Hong à Muong La ou Se-mao. — Arrivée en Chine.

a

p.306 ... Le 7 octobre, après un séjour d'une semaine à peine à Xieng Hong et malgré tout ce qu'il nous restait encore à y étudier, nous traversâmes sur un grand radeau le Mékong que nous ne devions plus revoir, et nous nous mîmes en route vers la frontière chinoise.

Un peu en amont de la ville de Xieng Hong, des radeaux et des barques fonctionnent incessamment pour faire passer les voyageurs, les bêtes de somme, les marchandises d'une rive à l'autre. Nos bagages, nos trois chevaux, nos porteurs et le personnel de la commission, furent transportés sur la rive gauche, moyennant une redevance de huit francs, payée à l'entreprise du bac. Notre passage s'effectua en deux voyages, sur deux grandes barques accolées l'une à l'autre et supportant une grande plate-forme sur laquelle nous prîmes place.

C'était la dernière fois que nous naviguions sur les eaux du Mékong; il fallait dire un adieu définitif à tous ces paysages imposants ou gracieux avec lesquels nous avait familiarisés un long séjour sur ses bords. Les fêtes sur l'eau, les courses de pirogues, les illuminations vénitiennes, les dangers et les plaisirs qui lui avaient fait une place à part dans nos souvenirs, tout cela allait être remplacé sur la scène du voyage par des décors nouveaux et des impressions d'un autre genre. Allions-nous gagner au change ?

Nous passâmes la nuit dans la pagode du village qui s'élève sur la rive gauche, vis-à-vis Xieng Hong.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure et notre petite caravane s'éparpilla bientôt sur les sentiers en zigzag qui gravissent les hauteurs de la rive gauche. La route se suspendit bientôt en corniche le long des flancs d'une petite chaîne dont la direction générale était le nord-nord-ouest. Vers onze heures, nous franchîmes l'arête de cette chaîne pour en suivre le flanc opposé et, dans ce changement de route, nous aperçûmes, par une lointaine échappée, le Mékong et la grande plaine que le Nam Ha entoure de ses replis sinueux. Le brouillard pluvieux qui avait plané jusque là sur la montagne venait de se dissiper et un chaud soleil inondait de lumière ce lointain paysage. Du côté de l'est et du nord, on n'apercevait que les interminables ondulations de montagnes s'élevant de plus en plus, semblables aux vagues de houle d'une mer pétrifiée. Nous rencontrions sur notre route quelques sauvages à physionomie nouvelle, au type chinois, à la figure allongée. Dans l'après-midi, nous descendîmes le versant est de la chaîne que nous suivions, pour gagner la petite vallée de Muong Yang, village où nous devions nous arrêter le soir.

Les quelques villages qui s'élèvent sur les bords du Nam Yang sont tous peuplés de Thaï chassés du nord par l'insurrection mahométane. Leur pays d'origine est sur les bords du Nam Thé, qu'ils appellent p.307 Kiang Cha. Là se trouvent le Muong Choung et le Muong Ya. Ces provinces dépendaient jadis de Xieng Hong; elles ont été conquises par les Chinois il y a déjà longtemps. Ce furent ces Thaï que l'on nous donna à Muong Yang comme porteurs de bagages; la plupart paraissaient exténués de fatigue; tous avaient l'air misérables. La lettre de Xieng Hong dont nous étions porteurs *ordonnait* de nous conduire, et aucun d'eux ne songea à nous réclamer le prix du voyage. Fidèle au principe qu'il avait adopté au début du voyage, de payer tous les services qui nous étaient rendus, le commandant de Lagrée

donna à chacun de nos porteurs trois thés (deux francs quarante) par jour de marche. Le lendemain, 9 octobre, nous quittâmes la vallée de Nam Yang pour rentrer dans la montagne. Celle-ci, très boisée et presque déserte, nous offrit les sites les plus pittoresques au prix de fatigues souvent excessives; des montées et des descentes perpétuelles nous disposèrent admirablement au repos du soir. Nous couchâmes au milieu de grandes herbes, un peu au-dessous d'une ligne de faîte à laquelle mon baromètre assignait une élévation de plus de treize cents mètres.

Pendant toute la journée du 10, nous suivîmes une crête étroite, boisée et sinueuse, du haut de laquelle nous jouissions presque toujours d'une vue très étendue. Quelques sources surgissaient parfois des flancs de la montagne, à quelques mètres au-dessous de nous, et, de cascade en cascade, allaient grossir les eaux bouillonnantes des torrents qui roulaient à nos pieds. Nous arrivâmes le soir à un village de sauvages d'une construction bien différente de celle des villages laotiens. Le sala traditionnel que nous avions espéré trouver était absent ; il fallut nous contenter d'une étable assez peu confortable, à laquelle j'aurais préféré, pour ma part, le couvert de la forêt. Les commençaient à moustiques, qui disparaître, furent désavantageusement remplacés par des myriades de parasites intimes contre lesquels il fallut lutter toute la nuit. La population mâle du village était, au moment de notre passage, presque entièrement occupée aux travaux des champs. Pour trouver le nombre de porteurs qui nous était nécessaire, nous dûmes recruter les femmes et les enfants ; mais cela ne ralentit en rien notre marche; jamais, au contraire, nous n'avions été menés aussi rondement. La cadence accélérée du pas était battue sur un tam-tam dont le porteur nous précédait. Nous ne tardâmes pas à

rejoindre une rivière assez considérable, le Nam Yot, affluent du Mékong dont nous nous trouvions environ à une journée de Depuis Muong Yang, nous remontions marche. presque directement au nord, parallèlement à la vallée du fleuve. Le cours du Nam Yot serpente au fond d'une vallée très cultivée que rejoignent à chaque instant de petites rivières, pittoresquement encadrées par les hauteurs qui les bordent. La journée de marche du 11 octobre fut une charmante promenade à travers des jardins et de nombreux villages. Au bout de six heures de marche, nous arrivâmes à Xieng Neua, le dernier centre laotien de quelque importance que nous devions visiter.

Xieng Neua dépend de Muong La thai, petite province laotienne dont le chef-lieu se trouve dans l'est. Depuis la guerre, le roi de Muong La thai habite à une demi-journée dans le nord-ouest de Xieng Neua. C'est par l'intermédiaire de ce roitelet, qui porte le titre de Sa-mom, que Se-mao et Xieng Hong communiquent ensemble. Se-mao écrit en chinois, le Sa-mom traduit en langue thai, et réciproquement. Muong La thai est une des quatre principautés des Chip-song Panna, que les Lus considèrent comme les plus importantes. C'est la porte de la Chine, disent-ils, $_{\rm p.308}$ Muong Khie est celle de la Birmanie, Muong Long celle de Xieng Tong et Muong Phong est celle de Xieng Mai. Nous nous reposâmes un jour entier dans la pagode de Xieng Neua. Le 13 octobre était un jour de pleine lune, et à la cérémonie religieuse qui est habituelle à cette époque, se joignait la fête de la clôture de la saison des pluies et de l'inauguration de la saison sèche; aussi les habitants avaient-ils hâte de se débarrasser des étrangers qui venaient encombrer leur pagode. Pour en finir avec nous le plus tôt possible, ils eurent l'indélicatesse de nous persuader de quitter la route que nous avions suivie jusque-là pour passer par Muong Pang. Nous nous engageâmes dans une

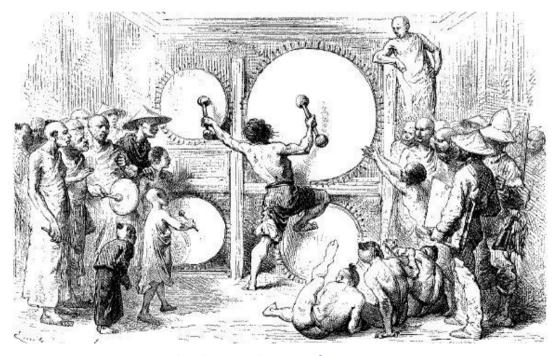
gorge étroite qui domine Xieng Neua et nous ne tardâmes pas à quitter le bassin du Nam Yot. Au bout de trois heures de marche, nous étions arrivés à destination. A Muong Pang nous apprîmes que nous avions quitté la route ordinaire pour faire un détour inutile dans l'est. La brièveté de l'étape avait été la seule cause du mensonge des gens de Xieng Noua.

Muong Pang nous offrait une physionomie trop nouvelle pour que je n'aie pas à y insister quelques instants.

Ce petit village, situé au fond d'une gorge élevée de onze à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, est habité par des Chinois et des Thai Ya chassés, par la guerre, de la partie sud du Yun-nan. Ils ont apporté dans le Laos les mœurs et les procédés agricoles du Céleste-Empire : les hautes maisons laotiennes sont remplacées par de petites huttes basses et grossièrement construites avec de la boue pétrie, appliquée sur un clayonnage en bois. Mais, si l'aspect des demeures de ces pauvres réfugiés est misérable, leur industrie supérieure se révèle dans tous les détails. C'est avec un vif plaisir que nous retrouvâmes des tables, des bancs, des étagères, des seaux et ces mille ustensiles de la vie domestique que, chaque jour, il fallait nous ingénier à remplacer; nous ne nous sentîmes pas d'aise en nous trouvant bien assis sous une tonnelle, autour d'une table abondamment servie. Pour comprendre l'importance que nous attachions à ces satisfactions qui peuvent sembler, de prime abord, un peu puériles, il faut n'avoir pas réussi à trouver, après de longues recherches, une position commode pour manger accroupi. Si les repas sur l'herbe paraissent charmants à des gens bien dispos, ils deviennent à la longue horriblement ennuyeux pour des voyageurs harassés de fatique. Les jardinets soignés qui entouraient les demeures de nos hôtes, les charrues, les tarares que nous voyions autour de nous, nous annonçaient, d'une façon plus certaine encore que les

quelques travaux de ponts ou de route que nous avions déjà rencontrés, le voisinage du célèbre pays où l'agriculture est le premier des arts. La récolte de riz venait d'être faite et l'on donnait un premier labour aux champs récoltés. C'était la première fois que nous voyions pratiquer sur les montagnes un labourage sérieux.

Les Thai Ya que nous trouvions à Muong Pang sont habillés à peu près comme les Thai Neua que nous avions rencontrés à des très Xieng Hong. Les costumes femmes sont caractéristiques : elles portent une jupe et un corselet voyant sur lesquels elles mettent une petite veste et un tablier ; de grandes boucles d'oreilles rondes en fils d'argent et des boutons de même métal dans les cheveux donnent un aspect riche et original à cette toilette, qui n'est pas sans analogie avec certains costumes de la Suisse ou de la Bretagne.



Laotien battant du gong, à Muong Pang

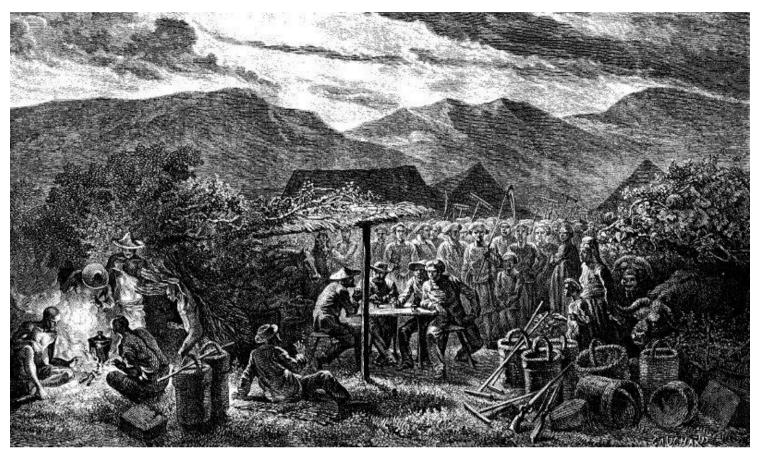
Nous trouvâmes l'accueil le plus avenant et le plus cordial chez les habitants de Muong Pang, où nous passâmes une journée presque entière. Pendant la soirée, nous jouîmes d'un concert local dont un batteur de gong, armé de plusieurs marteaux, et

frappant à coups redoublés sur plusieurs instruments disposés devant lui, faisait à lui seul tous les frais. La cadence qu'il observait et la gradation des timbres des tam-tam donnaient à ce tapage une lointaine ressemblance avec le carillon de nos églises. Le musicien ne put prolonger cet exercice. Il s'arrêta au bout de peu de temps, baigné de sueur et exténué de fatique, et fut remplacé sur l'estrade par un autre joueur. Nous repartîmes de Muong Pang le 14 au matin avec vingt-quatre porteurs. Après une marche aussi courte _{p.310} que celle de la veille, nous arrivâmes, à onze heures du matin, à Ban Nang-Sang-Ko; nous avions aperçu de nouveau la vallée du Nam Yot et le village de Xieng-Neua, du haut d'un des cols de la route. Sur les pentes douces des collines à croupes arrondies qui ondulaient l'horizon, on apercevait des traces d'anciennes cultures, qui attestaient que le pays avait été autrefois occupé par une population très dense. Le paysage revêtait les teintes les plus variées en raison de la diversité des cultures.

A Nang-Sang-Ko nous nous trouvions sur le flanc d'une vallée nouvelle au fond de laquelle serpente une petite rivière qui se dirige d'abord au nord, puis contourne, vers l'ouest, un massif calcaire d'une élévation considérable, dont les cimes dentelées nous séparaient du Cambodge. Chacun des mamelons qui s'étageait au-dessus de la rivière était couronné d'un village, et la couleur sombre des maisons, construites en terrasse, leur donnait de loin un faux air de château fort. La transformation de la végétation et de l'agriculture devenait à chaque instant plus sensible ; le maïs avait, depuis quelque temps déjà, succédé au riz, dans les parties les plus élevées de la montagne ; la plante textile connue sous le nom d'ortie de Chine ne tarda pas à faire son apparition à l'état spontané, et M. Thorel nous signala la culture d'une acanthacée qui fournissait une teinture bleue

analogue à l'indigo. Les légumes étaient cultivés sur une plus grande échelle : nous trouvâmes des champs de petits pois ; les arbres à fruits, pruniers, pêchers, poiriers, étaient réunis en vergers. La forêt avait presque partout disparu; çà et là, quelques chênes et sur les crêtes, quelques bouquets de pins avaient seuls été épargnés par la hache. Ces paysages, si différents de ceux auxquels nous étions accoutumés, nous faisaient l'âme heureuse. L'activité qui régnait dans les villages, l'accueil cordial de la population, et jusqu'à la cherté toujours croissante des vivres nous rappelaient à chaque pas que nous rentrions dans des régions civilisées ; les mille détails des scènes champêtres auxquelles nous assistions, évoquaient plus d'une fois les souvenirs de la patrie ; nous ne songions pas à regretter l'aspect pittoresque et les mœurs étranges des pays que nous laissions derrière nous ; nous étions arrivés à ce point du voyage où le nouveau, pour nous, était ce qui ressemblait le plus à l'Europe et à la France.

Les habitants revêtaient de plus en plus un type mixte entre le type chinois et le type de la race thaï. Ce type mixte représente fidèlement sans doute celui des populations du Yun-nan, ou, si l'on veut, les Thaï le plus anciennement conquis par les Chinois. Les animaux domestiques subissaient une transformation analogue à celle que nous remarquions dans la végétation et dans les habitants : les chevaux, les bœufs et les cochons étaient de plus haute taille, quelques mulets faisaient leur apparition, les basses-cours étaient peuplées d'une race de poules qui, améliorée par l'élevage, atteint des dimensions remarquables : on nous offrait des chapons qui pesaient quatre kilogrammes ; c'est au poids que se vendaient les volailles.



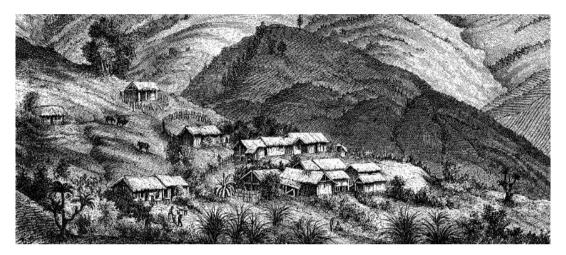
Première nuit sur la terre de Chine

Le 16 octobre, nous fîmes halte dans un village nommé Tchou-Tchiai, d'un aspect entièrement chinois. Des inscriptions sur papier rouge, écrites avec ces signes hiéroglyphiques qui impriment à la littérature et à la civilisation chinoise sa physionomie à la fois originale et stationnaire si diversement appréciée par les philosophes de l'Occident, se lisaient au seuil des demeures. L'intérieur de celles-ci révélait cet aspect uniforme que l'on retrouve dans toutes les provinces de l'empire chinois, quel que soit le degré de confort ou d'aisance, et à quelque classe qu'appartienne le propriétaire. Nous reconnaissions déjà ce cachet uniforme qu'une civilisation, vieille de plusieurs milliers d'années, a su imprimer aux allures de toute une immense population, malgré la diversité des origines et l'étendue d'un territoire qui offre tous les climats.

A Tchou Tchiai, nous ne pûmes réunir immédiatement tous les porteurs qui nous étaient nécessaires pour continuer notre route. Je restai en arrière avec quelques hommes d'escorte et une partie des bagages pour attendre les chevaux et les bœufs porteurs qui nous étaient promis. J'attendis jusqu'à quatre heures du soir. La population du village s'était dissipée dans les champs et, en compagnie des quelques femmes qui vaquaient tranquillement aux travaux du ménage, je m'efforçai de prendre patience.

Le laotien n'était plus compris : les quelques mots de langue mandarine que j'avais su jadis étaient sortis de ma mémoire. J'essayai de lier conversation à l'aide de ces caractères idéographiques qui sont compris d'une extrémité de la Chine à l'autre, quelque soit le dialecte que l'on parle. J'obtins ainsi quelques renseignements sur les hauts faits d'armes de ces Musulmans terribles dont la révolte avait bouleversé tout le Yunnan depuis une douzaine d'années. Le maître de la maison avait été criblé de blessures à l'intérieur même de sa demeure envahie par eux. Plus de cent mille personnes avaient été tuées dans le pays, après la prise de la ville chinoise de Se-mao, qui, pendant près d'un an, était restée au pouvoir des Koui-tse, c'est le nom injurieux que les Chinois donnent aux Mahométans. Les prouesses de ces féroces soldats étaient sans doute exagérées. Leurs armes m'étaient dépeintes comme dimensions prodigieuses ; ils avaient de petits canons à main que l'un d'eux portait sur l'épaule, pendant qu'un autre y mettait le feu. Ils se servaient de lances d'une dizaine de mètres de long, qu'il fallait deux hommes pour manier. C'était grâce à ces engins formidables, qu'au nombre de deux mille seulement et aidés d'un grand nombre de Thaï, ils étaient parvenus à soumettre momentanément la contrée. Le gouverneur actuel de

Se-mao avait réussi à les chasser depuis peu de temps, mais leur passage a laissé d'affreux souvenirs. Le choléra règne, me disait-on, dans cette ville, où il fait encore cinquante victimes par $_{\rm p.311}$ jour. Je me promis de ne communiquer ce dernier renseignement qu'à M. de Lagrée, pour ne pas effrayer les imaginations de l'expédition.



Village du choléra

Mon fidèle annamite Tei, qui m'aidait dans cette conversation écrite, était enchanté de retrouver des mœurs aussi semblables à celles de son pays. Pour lui comme pour ses compatriotes de l'escorte, l'arrivée en Chine était un véritable rapatriement. De plus, leur amour-propre était singulièrement flatté d'y entrer, non en suppliants, en gens qui savent d'avance qu'ils doivent s'incliner devant une supériorité traditionnelle, mais en soldats d'une puissance devant laquelle la Chine a dû s'incliner à son tour. Les pagodes laotiennes avaient disparu, et c'était avec un respect attendri que nos Annamites retrouvaient dans chaque maison l'autel élevé aux ancêtres que l'on voit en Cochinchine dans la plus pauvre des demeures.

Ce ne fut qu'après le retour des champs que je pus obtenir, non les bêtes de somme que l'on m'avait promises, mais les quelques porteurs qui suffisaient au transport des colis qui étaient

restés avec moi. Je ne pus rejoindre l'expédition le même jour, et je dus coucher le soir dans un petit corps de garde, où tenaient garnison quelques soldats de Muong La thai. Je retrouvai là l'uniforme chinois et ces mœurs militaires auxquelles m'avait familiarisé la guerre de 1860. L'illusion était si complète, qu'en me réveillant le lendemain matin et en apercevant les chapeaux chinois couverts d'un gland rouge, et les lances qui garnissaient le lit de camp sur lequel j'avais passé la nuit, je me crus un moment sur les bords du Pé-ho, errant entre Tien-tsin et Pékin à la recherche de l'armée tartare.

Je me mis en route de fort bonne heure pour essayer de rejoindre l'expédition. Nous suivîmes une ligne de faîte ombragée d'une magnifique forêt de pins. Sur le penchant de la montagne se trouvaient quelques maisons désertes pour la plupart ; le choléra avait passé là et emporté la plus grande partie de la population. Nous ne tardâmes pas à déboucher sur un plateau où les dévastations des Mahométans, dont on nous avait si souvent entretenus, m'apparurent dans toute leur réalité. Un gros bourg, presque une petite ville, étalait, au milieu de champs bien cultivés, ses maisons en briques rouges et ses toits recourbés. Les murs seuls étaient restés debout, les flammes avaient laissé leurs sillons noirâtres sur les parois. Un silence solennel régnait dans ce village où nous trouvions, pour la première fois, la solidité et le confort qui distinguent les constructions chinoises. La population n'avait pas fui, comme l'attestaient les cultures soignées qui entouraient les maisons abandonnées ; elle s'était cachée dans les environs. Ce fut là que je retrouvai M. de Lagrée.

Après la halte nécessitée par le déjeuner, toute l'expédition se remit en marche. Nous redescendîmes le versant opposé du plateau pour traverser la vallée d'un torrent qui coule au sud.

Par sa direction, ce cours d'eau appartient sans doute au bassin du Nam La qui se jette dans le Cambodge, entre Xieng Hong et Muong You, et qui sépare, sur une partie de son cours, le Yun-nan proprement dit de la principauté des Chip-Song-Panna. Nous gravîmes ensuite une chaîne assez élevée : la route, en corniche, était bordée de tombeaux couverts d'inscriptions chinoises, quelques-uns étaient en marbre. En Chine, toutes les routes, aux abords des grandes villes, se transforment en une sorte de voie funéraire. La circulation devenue plus active, les costumes plus recherchés, les allures moins familières des gens que nous rencontrions, nous préparaient petit à petit au spectacle qui nous attendait au prochain détour.

A quatre heures du soir, une plaine immense s'ouvrit audessous de nous : au centre, s'élevait une ville fortifiée dont les maisons rouges et blanches débordaient l'enceinte de toutes parts et s'allongeaient en faubourgs irréguliers sur les bords de deux ruisseaux qui serpentaient dans la plaine. Les cultures maraîchères, les jardins, les villas rayonnaient à une grande distance et, dans plusieurs directions, les rubans argentés des routes de pierres sillonnaient les hauteurs déboisées et grisâtres qui entouraient la plaine.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que nous saluâmes cette première ville chinoise qui dressait devant nous ses toits hospitaliers. Après dix-huit mois de fatigues, après avoir traversé des régions vierges encore de toute civilisation, nous nous trouvions enfin devant une ville, représentation vivante de la plus vieille civilisation de l'Orient. Pour la première fois, des voyageurs européens pénétraient en Chine par la frontière indienne. A ce moment sans doute, notre enthousiasme dépassa la mesure : les souffrances dont nous l'avions payée, nous exagérèrent

l'importance de notre découverte ; nous crûmes un instant que la Chine se révélait pour la première fois à l'Europe, représentée par six Français.



XII

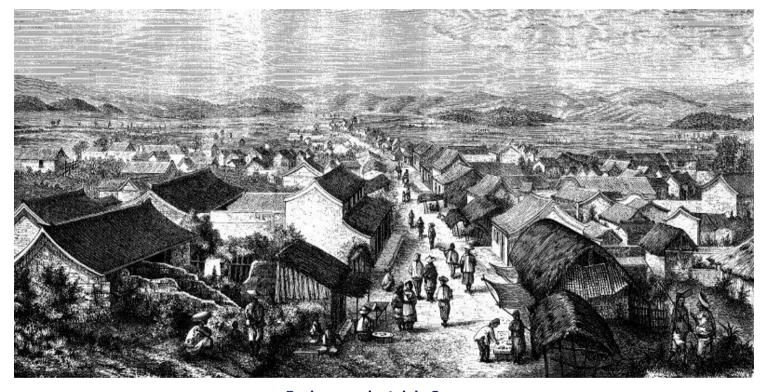
Réception à Se-mao. — Description de cette ville. — Guerre des Mahométans. — Départ pour Pou-eul. — Salines d'Ho-boung.



M. de Lagrée avait envoyé un messager prévenir de notre arrivée les autorités de Se-mao. A peine avions-nous mis le pied dans les faubourgs de la ville, que des agents du gouverneur, escortés de quelques soldats, vinrent faire la génuflexion devant nous et nous précédèrent dans les rues de la ville. Une foule énorme s'était rassemblée sur notre passage et témoignait une curiosité, gênante à force d'empressement, mais au fond de laquelle on sentait de la bienveillance. A ce moment — et à ce moment seulement - nous fîmes un retour sur nous-mêmes et nous nous attristâmes de notre pauvre équipage. A peine vêtus, sans souliers, n'ayant d'autres insignes qui fissent reconnaître en nous les représentants de l'une des premières nations du monde, que les galons ternis que portait encore M. de Lagrée, nous devions faire une mine bien piteuse p.312 aux yeux d un peuple aussi formaliste et qui attache autant de prix aux apparences que le peuple chinois. A coup sûr, nous n'aurions pu traverser dans le même équipage une ville de France, sans rassembler des badauds et ameuter les gamins contre nous. Mais c'était moins notre costume que notre physionomie elle-même qui attirait la curiosité des habitants de Se-mao. On s'imagine difficilement quelles propriétés singulières on attribue aux Européens dans ces provinces reculées de l'empire chinois. On ne les connaît qu'à travers les récits défigurés et grossis de bouche en bouche, qui des côtes se sont propagés dans l'intérieur. Les armes, les navires à vapeur, l'industrie étonnante de ces terribles barbares devant lesquels a succombé le prestige d'une civilisation de

cinquante siècles, ont défrayé les récits les plus merveilleux et accrédité les préjugés les plus bizarres. Il arriva un jour qu'un mandarin militaire chinois, contrairement à toutes les règles de l'étiquette, s'efforça de passer derrière le commandant de Lagrée et de soulever son chapeau. Comme on lui demandait le motif de cette démarche singulière :

— Je voulais m'assurer, dit-il, de l'existence de ce troisième œil que les Européens possèdent, dit-on, derrière la tête, et à l'aide duquel ils découvrent les trésors cachés sous terre.



Faubourg oriental de Se-mao

On nous logea à Se-mao dans une pagode située _{p.314} en dehors de la ville, Ce ne fut qu'après une lutte de plusieurs heures que les policemen du lieu réussirent à nous délivrer de la foule qui avait envahi le sanctuaire que l'on nous donnait pour demeure. Mais nous étions de trop belle humeur pour nous formaliser en quoi que ce soit des importunités de nos nouveaux

hôtes; tout se transformait à nos yeux en félicitations sur notre succès. Après avoir si longtemps et si cruellement douté de notre réussite, nous étions enfin en Chine! Ces mots magiques ne laissaient de place qu'à la joie. Tout ce qui nous prouvait la Chine était le bienvenu. Nous aurions voulu la sentir et la toucher plus encore. Les poussahs qui trônaient sur les autels aux pieds desquels nous nous étions installés nous paraissaient grimacer des sourires de bienvenue.

J'ai déjà dit, je crois, que j'étais le seul membre de la commission qui eût déjà visité la Chine. Je retrouvai chez mes compagnons l'impression que j'avais éprouvée moi-même à mon arrivée dans le Céleste-Empire : ils étaient frappés de la véracité des paravents et de la réalité des images qui nous donnent en Europe une idée des intérieurs chinois. La justesse et la vérité des types qu'offrent les dessins chinois est en effet remarquable. Les femmes surtout sont d'une exactitude parfaite : costumes, attitudes, détails intimes, tout cela est saisi, un peu par son côté grotesque et avec un art plaisant de caricaturiste, mais en même temps avec une irréprochable fidélité.

Peu d'instants après notre arrivée, un mandarin à bouton bleu vint souhaiter la bienvenue au commandant de Lagrée et lui offrir de la part du gouverneur des présents en nature : riz, sel, poules, viande de porc.

Le lendemain 19 octobre, parés avec autant de recherche que le permettaient des garde-robes successivement réduites par de nombreux sacrifices, et suivis de toute notre escorte en armes, nous nous rendîmes chez le gouverneur. En traversant le faubourg qui nous séparait de la porte de la ville, nous pûmes constater les nombreux dégâts occasionnés par l'occupation musulmane : un grand nombre de maisons étaient abandonnées et à moitié

détruites ; quelques-unes, réparées à la hâte, n'avaient en quise de toit qu'un abri de nattes ou de planches. Une grande animation militaire régnait partout, les soldats allaient et venaient ; la plupart des pagodes étaient transformées en casernes : leurs autels servaient de mangeoires aux chevaux ; profanées déjà par les sectateurs de Mahomet, elles n'offraient partout que des dieux mutilés et des parvis en ruines. L'enceinte, construite en brigues, sur un soubassement en grès rouge, était éboulée en guelques endroits. On la réparait avec activité; on agrandissait le fossé; on plaçait, en avant des glacis, des chevaux de frise formidables. Nous entrâmes dans l'intérieur de la ville par une double porte voûtée et nous nous dirigeâmes vers le Yamen du gouverneur. On nous arrêta dans la seconde cour : le gouverneur n'était point encore arrivé. Quelques instants après, une chaise à huit porteurs fit son entrée au bruit des pétards : il en sortit un homme d'une soixantaine d'années, revêtu du costume officiel des mandarins chinois; un camail de fourrures s'étalait sur sa robe de soie, et un globule de corail surmontait son chapeau; nous avions affaire, nous le croyions du moins, à un fonctionnaire à bouton rouge, c'est-à-dire appartenant à l'une des quatre premières catégories de la hiérarchie chinoise. L'entrevue eut lieu dans un étroit tribunal qui dominait la cour ; la foule l'avait envahi et je ne retrouvai plus là le décorum habituel et l'étiquette minutieuse des réceptions chinoises. Mais la situation exceptionnelle où se trouvait la ville de Se-mao, l'étrangeté des visiteurs, le bouleversement produit par la guerre civile, excusaient cette violation des usages. Les soldats qui entouraient le prétoire repoussaient toutes les cinq minutes avec le bois de leurs lances le flot des envahisseurs qui ne reculait un instant que pour revenir aussitôt plus pressant et plus fort. Il était d'autant plus difficile de s'entendre, que notre interprète Alévy ne pouvait converser en chinois, et que M. de Lagrée avait dû lui



adjoindre un jeune Laotien, pris dans la région que nous venions de traverser et qui, comme tous les gens de la frontière, parlait assez peu correctement le dialecte du Yun-nan. La conversation se borna à des généralités et à un échange de politesses. Le gouverneur nous dit que nous étions annoncés depuis plus de six mois et qu'il avait envoyé un messager audevant de nous. Il faisait allusion à la lettre énigmatique dont on nous avait parlé à Xieng Hong.

Alévy, interprète laotien de la commission

- Je croyais, ajouta-t-il, qu'en raison des longueurs et des dangers de la route vous ne viendriez pas. Combien de temps comptez-vous rester avec nous ?
- Une quinzaine de jours nous sont nécessaires pour nous reposer.
- Si vous désirez poursuivre votre route, je dois vous prévenir que la contrée est dans un état bien misérable : vous aurez à craindre les maladies, les voleurs, des ennemis de toutes sortes. Avez-vous l'intention de continuer à vous diriger vers le nord ?
- J'ai l'ordre de remonter le cours du Mékong; mais, puisque vous m'annoncez d'aussi grandes difficultés, je vous demanderai conseil et nous discuterons ensemble le meilleur parti à prendre.

 Si vous ne craignez rien, dit le gouverneur, je vous ferai conduire où vous voudrez.

M. de Lagrée lui donna un revolver; une arme aussi perfectionnée ne pouvait être que bien accueillie par un homme dont le rôle était avant tout militaire et qui se préparait à livrer de nouveaux combats. Dès qu'on lui en eut expliqué le maniement, il se précipita vers le tribunal et, au risque de blesser l'un de ses administrés, il tira plusieurs coups sur les murailles de la cour. Ce cadeau parut lui faire un plaisir excessivement vif. En réalité, malgré les quelques doutes que le commandant de Lagrée entretenait encore au sujet du rôle joué par les autorités de Semao dans la réception qui nous avait été faite à Xieng Hong, doutes qui ne devaient être dissipés qu'à Yun-nan, p.315 nos relations avec les autorités chinoises s'annonçaient comme devant être très cordiales et très sincères.

En examinant d'ailleurs de plus près la situation politique de cette partie reculée du Céleste-Empire, et malgré les apparences chinoises qui nous avaient frappés et séduits tout d'abord, j'ai reconnu plus tard que nous n'avons pas eu affaire en réalité dans le sud du Yun-nan à des fonctionnaires vraiment délégués par le pouvoir central. Tous étaient des gens du pays qui s'étaient élevés eux-mêmes aux fonctions du mandarinat, et qui n'avaient que des relations insignifiantes avec le gouvernement de Pékin. La conquête, relativement récente, de toutes ces contrées, dont la division en circonscriptions administratives chinoises ne remonte pour le territoire de Se-mao qu'au commencement du dix-neuvième siècle, le caractère peu traitable des habitants, obligent la cour de Pékin à conserver à la plupart des villes du Yun-nan les franchises municipales les plus grandes. Il est certaines cités, telles que Ho-mi tcheou, qui se gouvernent elles-

mêmes par un conseil dont les membres sont nommés par les habitants; ce sont là d'irrécusables vestiges de l'indépendance dont jouissaient jadis les différentes parties de la province. Ta-ly, Yun-nan, ont été les capitales de puissants royaumes, qui ont lutté, souvent avec avantage, contre les armées chinoises. Semao devait dépendre autrefois d'un de ces royaumes laotiens qui apparaissent, dans les annales chinoises, sous le nom de Tche-li et de Papesi-fou. Tche-li est, comme je l'ai déjà dit, le nom sous lequel les Chinois désignent Xieng Hong.

On comprend facilement que l'insurrection mahométane ait stimulé l'énergie naturelle de ces populations mixtes, auxquelles la civilisation chinoise n'a pas encore enlevé leurs qualités particulières et le sentiment de leur autonomie. Abandonnées à elles-mêmes par le pouvoir central, elles ont virilement pris leur cause en mains, se sont choisi des chefs sortis de leur sein, et ont vaillamment fait tête à l'orage.

Le gouverneur de Se-mao, que l'on désignait sous le nom de Li ta jen 1, était de la ville de Lin-ngan, point où la résistance contre les Mahométans s'était centralisée un instant, et dont la population était animée contre eux d'une haine implacable. Sous la direction d'un chef célèbre, dont le nom seul était un épouvan- tail pour ses ennemis, le Leang-smé ou le Leang-ta-jen, tout le sud de la province s'était levé en masse contre les sectateurs de Mahomet. Le gouverneur de Se-mao avait pris une part active à cette guerre et, à la suite de quelques succès, il avait été nommé, par le Leang-ta-jen, préfet de Ta-lan, ville située entre Se-mao et Lin-ngan ; de là il avait marché sur Se-mao, en avait chassé les Koui-tseu, et

¹ Ta jen signifie littéralement « grand homme » et n'est qu'une designation honorifique que l'on joint toujours en Chine au nom des hauts fonctionnaires. Ta lao ye (vieux grand-père), est la qualification que l'on joint au nom des fonctionnaires d'ordre

inférieur.

s'était décerné le bouton rouge. Il y avait un an qu'il essayait de réorganiser le pays, dont les deux tiers des habitants s'étaient enfuis. Il ne restait plus à Se-mao que quelques boutiquiers, et pour subvenir aux besoins des fonctionnaires et des troupes qui transformaient cette ville en un véritable camp, il fallait faire venir d'immenses convois du sud et de l'est. A chaque instant, de longues caravanes de mulets et de chevaux arrivaient chargées de riz, d'armes, de munitions, de coton et de bois. Le gouverneur se montrait d'une activité peu commune chez les mandarins chinois : on le voyait tour à tour dirigeant les exercices militaires, expédiant les courriers, surveillant la construction des palissades, choisissant dans la campagne l'emplacement d'ouvrages détachés destinés à protéger la ville contre une surprise. Il avait acheté à Xieng Tong une certaine quantité de fusils à pierre de provenance anglaise : armes, qui nous paraissent en Europe si démodées, constituent dans cette partie de la Chine un progrès véritable. Le fusil à mèche forme encore le fond de l'armement des troupes chinoises du Yun-nan et, à considérer l'appareil offensif et défensif étalé autour de nous, nous aurions pu nous croire ramenés à trois ou quatre siècles en arrière. Les longues couleuvrines de fort calibre, les canons en bois, cerclés de fer, les fusils appuyés sur une fourche, paraissaient dater du lendemain de l'invention de la poudre et nous rappelaient les armes qui avaient fait échec à la bravoure de nos pères à Crécy et à Azincourt. Les armes blanches nous faisaient remonter encore plus haut dans le moyen âge : ces longues hallebardes, ces lances terminées en croissant, destinées à étreindre le corps de l'adversaire et à le partager en deux ; ces pointes dentelées en forme de scie pour rendre les blessures mortelles, tout cela nous paraissait plus grotesque que dangereux.

On se battait à trois ou quatre journées de marche de Se-mao, à Muong Ka et à Muong Pan. Il fallait prendre un parti sur la route

qu'il convenait de suivre : remonter vers le nord et entrer dans le territoire possédé par les Mahométans était une résolution trop hardie qui nous exposait à nous faire suspecter à la fois par les deux partis, sans aucun résultat avantageux pour notre voyage ; nous risquions au contraire de tout perdre, jusqu'à nos notes, dans une de ces échauffourées d'avant-postes auxquelles nous risquerions d'être mêlés.

Le gouverneur de Se-mao nous engageait en riant à rester auprès de lui, pour l'aider à combattre les terribles Koui-tseu. Il nous reparla de la lettre qu'il nous avait envoyée à Xieng Hong pour nous prévenir de ne pas prendre la route de Ta-ly et de ne pas nous exposer ainsi à tomber entre les mains des rebelles, aux yeux desquels nos passe-ports de Chine ne pouvaient être qu'une recommandation négative. A cette lettre, qui émanait du vice-roi de la province, était jointe, nous dit-il, une lettre en caractères européens, écrite de Yun-nan par un Européen nommé Kosuto. Nous $_{\rm p,316}$ nous perdîmes en conjectures sur ce que pouvait être ce Kosuto. D'après la rumeur publique, il était fort habile à fabriquer de la poudre et à préparer des mines destinées à faire sauter les Mahométans. Il avait auprès de lui plusieurs de ses compatriotes, qui l'aidaient dans ses travaux. Si les autorités de Xieng Hong nous avaient communiqué la missive de Kosuto, nous aurions su sans doute, non seulement à quoi nous en tenir sur ce singulier personnage, mais encore quelles étaient les dispositions réelles des autorités chinoises à notre égard ; mais la sotte méfiance du sena d'Alévy nous avait privés de ce précieux document, sans doute parce qu'elles n'en pouvaient comprendre le contenu. La présence de cet Européen, peut-être même de ce compatriote à Yun-nan, était une bien forte raison pour nous diriger vers cette ville; là seulement nous pourrions obtenir, des premières autorités chinoises de la province, des renseignements positifs et

décider la ligne de conduite définitive qu'il convenait d'adopter. Une seule route restait libre pour nous rendre à Yun-nan : c'était celle de Ta-lan, Yuen-kiang et Che-pin, encore nous faisait-elle passer à très peu de distance des avant-postes musulmans.

Ce n'était qu'après de grandes incertitudes que M. de Lagrée arrivait à fixer le sens ou la portée des indications qu'il recueillait dans ses conversations avec les autorités chinoises. L'interprète qui avait été adjoint à Alévy, était peu capable de saisir et de rendre tout ce qui était relatif à la politique ou à la géographie. Et cependant, c'était à lui seul que le chef de l'expédition allait être obligé d'avoir recours. Alévy ne voulait pas nous suivre plus loin dans un pays où les dangers allaient se multiplier devant nous, et M. de Lagrée s'était résigné à renvoyer un serviteur que sa mauvaise volonté et ses frayeurs rendaient plus nuisible qu'utile. M. de Lagrée avait, il est vrai, à sa disposition les communications écrites qu'il pouvait entretenir avec les autorités chinoises, par l'intermédiaire de l'Annamite Tei, qui pouvait écrire nos questions et en lire la réponse ; mais, sans doute pour ne pas compromettre aux yeux de l'escorte la dignité et les secrets de l'expédition, il n'usa que trop rarement, à mon gré, de ce moyen d'éclairer ses doutes.

Le 27 octobre, Alévy nous quitta définitivement, emportant une lettre de M. de Lagrée pour le gouverneur de Cochinchine. Il avait le projet de redescendre de nouveau le cours du Mékong et de revenir se fixer au Cambodge. Il arriva en effet à Pnom penh quelque temps avant notre retour à Saïgon.

La décision du commandant de Lagrée $_{\rm p.318}$ d'abandonner la route du nord pour se diriger dans le nord-est vers la capitale de Yun-nan, ne fut pas sans exciter un certain mécontentement au sein de la commission. Nous étions tous jeunes et amoureux d'aventures : on est toujours plus hardi quand on n'a aucune

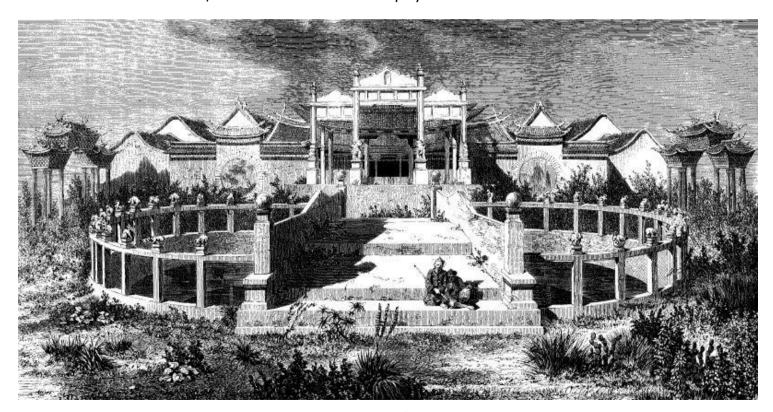
responsabilité à porter. M. de Lagrée s'aperçut de l'impression produite et m'en entretint amicalement. Pour ma part, j'aurais vivement désiré qu'il m'autorisât à aller rejoindre le cours du Cambodge à l'ouest de Se-mao. Seul, je ne compromettais aucun intérêt, et ne risquais que ma propre personne ; je mettais un amour-propre sans doute excessif à reconnaître le cours du fleuve à une certaine distance au-dessus de Xieng Hong, point qu'avait visité avant nous l'anglais Mac Leod et qui, par un concours de fâcheuses circonstances, devait rester, après le voyage de la commission française, la dernière position de la vallée de ce grand fleuve déterminée d'une manière précise 1. M. de Lagrée remit à notre arrivée à Pou-eul fou, ville qui devait être notre première étape en partant de Se-mao, l'examen de ma demande ; il m'affirma d'ailleurs qu'il ne renoncait nullement à l'exploration de la partie supérieure de la vallée du fleuve, mais qu'à Yun-nan il aurait des facilités plus grandes et des movens d'investigation plus certains pour apprécier l'état du pays et la nature des difficultés que nous opposait l'insurrection musulmane.

Il était difficile de juger, au point de vue commercial, la valeur de la position de Se-mao; la guerre avait trop profondément bouleversé les conditions ordinaires des échanges. Nous ne trouvâmes au marché, en dehors des comestibles et des denrées locales, que du fer, venant de King-tong, ville chinoise de premier ordre, située dans le nord et en ce moment au pouvoir des Mahométans; les Laotiens l'appellent Muong Kou. Il faut aussi mentionner de la soie et des ouvrages de vannerie, chapeaux, paniers, etc., venant du Se-tchouen, du cinabre venant des environs de Ta-ly, du tabac fin pour les pipes à eau chinoises, du

¹ Depuis le retour de l'expédition française, M. l'abbé Desgodins a déterminé exactement la latitude de Jerkalo, village tibétain, situé sur la rive gauche du Cambodge par 29° 2' 30" de latitude nord.

poivre, du papier de couleur venant du Kouang-si, des couvertures de laine et du cuivre venant de Yun-nan, et de la laque indigène. Alévy avait acheté une certaine quantité de soie pour la revendre sur sa route. Le sel est également l'objet d'un commerce assez actif ; il vient de Pou-eul et de Muong Hou tai, province laotienne fort riche, dit-on, qui se trouve dans le sud-est, et où l'on cultive le pavot et le thé. Le sel vaut quatre francs les soixante kilogrammes et est exporté vers Xieng Tong, en échange du coton qu'expédie à Se-mao cette dernière localité.

La ville de Se-mao existe depuis près de trois siècles. La résidence du roi de Muong La, nom sous lequel les Laotiens désignent cette localité, se trouvait à une lieue de la ville chinoise. Celle-ci, d'abord tributaire de ses voisins laotiens, ne tarda pas, sous l'habile impulsion des gouverneurs chinois du Yun-nan, à devenir le lieu de résidence de mandarins chinois, qui, à leur tour, dictèrent des lois aux pays environnants.



Grande pagode près de Se-mao

Se-mao ne fut fortifiée que vers 1811 ; l'enceinte est un carré à angles arrondis; elle a environ une lieue de tour et quatre portes. Tout auprès de la porte du sud se trouvent les ruines d'une belle pagode. Les membres de la commission, étrangers à l'architecture chinoise, y admirèrent pour la première fois ce d'ornementation fantaisiste, cette représentation miniature des différents accidents du sol, qui ont donné lieu en Europe à des imitations nombreuses : c'est à l'instar des Chinois que les grottes, les cascades, les routes et les ponts incidentent plus ou moins heureusement aujourd'hui nos promenades et nos parcs. La seule partie réellement artistique, restée intacte dans cette pagode, était une sorte d'arc de triomphe en pierre, d'un dessin très correct, présentant sur les côtés deux ouvertures rondes, forme que les Chinois aiment souvent à donner à leurs portes. Il y avait aussi cà et là des sculptures d'une valeur réelle, auxquelles la pierre employée, beau grès à teinte rosée, donnait une couleur chaude qui en rehaussait l'effet. On peut dire que les sculpteurs chinois copient admirablement l'attitude et rendent très bien le mouvement, mais qu'ils s'appliquent plus à reproduire le grotesque et la grimace qu'à copier la nature ; ce sont des artistes qui n'ont que des cauchemars et jamais un rêve heureux. On ne peut nier cependant que les proportions générales de leurs monuments ne soient bonnes; les formes courbes des toits ont une élégance véritable et donnent à leurs villes un aspect incontestablement plus gracieux que celui de nos maisons à lignes droites et à toits raides.

Nous étions dans les meilleurs termes avec la population. Elle était assez intelligente pour sentir, malgré nos pauvres apparences, combien nous étions supérieurs aux étrangers qu'elle avait coutume de recevoir. Il arriva que les soldats du gouverneur laissèrent pour mort, devant notre porte, un employé chinois qui s'était échappé

afin d'éviter le châtiment qu'il s'était attiré pour refus d'obéissance. Nous avions assisté avec une profonde indignation à l'espèce de chasse à l'homme à laquelle s'étaient livrés les soldats pour rattraper ce malheureux, et nous le recueillîmes immédiatement pour lui prodiquer les secours que réclamait son état. Sa situation paraissait désespérée : un large coup de couteau avait ouvert les et pénétré jusqu'au poumon. D'autres plaies moins dangereuses couvraient ses bras et sa poitrine. Les soins assidus du docteur Joubert conjurèrent le danger et amenèrent au bout de quelques jours une certitude de guérison. Je laisse à penser l'effet que produisit ce miracle de la science européenne ; à la reconnaissance des parents et des amis du blessé se joignirent les sollicitations de tous ceux que la guerre ou la misère avait estropiés ou rendus infirmes. Notre logement ne p.319 désemplissait plus de boiteux, d'aveugles, de lépreux, de malades de toute espèce. Nos médecins soulagèrent toutes les douleurs qu'ils purent, et ne ménagèrent ni leur temps ni leurs remèdes. Les maladies d'yeux surtout étaient fort communes, et nous fîmes de larges distributions de sulfate de cuivre qui, employé en solution légère, nous avait réussi déjà dans le Laos à améliorer beaucoup de vues affaiblies. Les mandarins eux-mêmes s'empressèrent de recourir à nos médecines, mais les maux dont ils se plaignaient ne provenaient le plus souvent que de leurs vices : c'était surtout contre l'opium qu'ils demandaient des remèdes.

- Il n'en est d'autre, leur disait-on, que de renoncer peu à peu à le fumer.
- Mais nous sommes affaiblis et incapables d'aucun effort sérieux ; n'est-il aucun moyen de retrouver immédiatement nos forces perdues, notre intelligence qui s'en va ?

- Absolument aucun.
- Alors pourquoi nous avez-vous apporté cette drogue funeste à laquelle vous ne connaissiez pas de remède!



Le docteur Joubert donnant des consultations à Se-mao

Nous avons souvent entendu depuis le même anathème se reproduire sous des formes différentes, et il s'élèvera longtemps encore entre l'Europe et la Chine. L'opium que l'on trouve à Semao vient en partie de Canton, où il est apporté par les Anglais : c'est le meilleur et plus cher ; mais depuis la guerre de 1840 on a commencé à cultiver le pavot dans le Yun-nan et sur les frontières, et l'opium de cette provenance, quoique moins bien préparé, est assez bon marché pour faire concurrence à l'opium étranger. Sur la rive droite du Cambodge, à la hauteur de Se-mao, les Khas Kouys et les Lawas en fabriquent des quantités considérables.

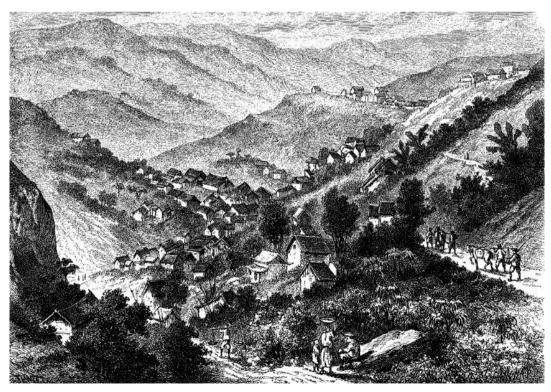
Vers le 24 octobre, une vive agitation se fit remarquer dans la ville. On nous dit qu'un grand nombre d'habitants de Pou-eul venaient d'arriver, fuyant l'invasion mahométane. Les Koui-tseu n'étaient plus qu'à très peu de distance de cette ville, et il fallait se hâter de partir si nous ne voulions pas trouver la route complètement fermée. Grâce à l'intervention du gouverneur, nous pûmes réunir assez facilement les vingt porteurs qui nous étaient nécessaires. Le 29, M. de Lagrée alla prendre congé des autorités de la ville, qui lui donnèrent les plus bienveillants avis sur les précautions à prendre en route, et qui lui fournirent une escorte de douze soldats commandés par un officier.

Le 30, nous nous mîmes en route et nous traversâmes, sur une chaussée pavée, la plaine de Se-mao, où s'éparpillent une trentaine de beaux villages, dont la plupart étaient à ce moment ruinés et déserts. En passant près d'une pagode détruite, nous remarquâmes un énorme brûle-parfums et une grosse cloche en bronze, gisant abandonnés sur le sol. Leur poids seul avait sauvé ces objets de la rapacité des vainqueurs. Nous ne tardâmes pas à gravir les pentes qui limitent au nord la plaine de Se-mao. Quel plaisir de cheminer sur une route, dallée avec de gros blocs de marbre, et régulièrement établie sur les flancs de la montagne! Nous nous étions tous chaussés à Se-mao, et nous jouissions avec délices de ce double confort, aussi nouveau qu'impatiemment désiré.

Nous franchîmes un col au-dessous duquel se trouvait, sur le versant opposé, une pagode en ruines où nous passâmes la nuit. Le lendemain, nous suivîmes les bords d'un torrent qui coulait vers le nord en s'augmentant à chaque pas de l'apport de nombreux ruisseaux. Au bout de peu de temps, il était devenu une véritable rivière que la route franchissait sur de magnifiques ponts en pierre. Nous déjeunâmes au village de Na-kou-li; nous

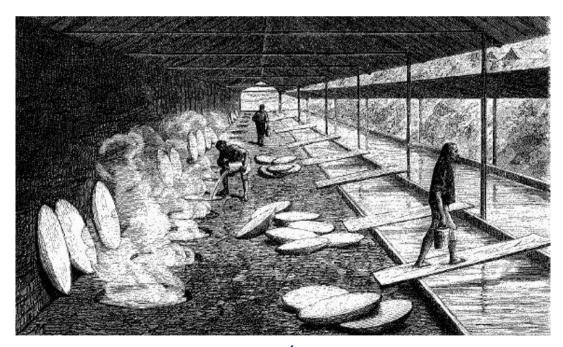
retrouvions ici, avec un _{p.320} étonnement mêlé de plaisir, un nom figurant déjà sur les cartes européennes. Le village actuel de Nakou-li ne justifie guère cet honneur : il ne se compose que d'une dizaine de maisons en partie ruinées, comme tout ce que nous rencontrons sur cette route qu'ont dévastée les Mahométans en venant à Se-mao. A l'époque où les Jésuites ont levé la carte du Yun-nan, Na-kou-li avait sans doute une certaine importance.

Un peu au-delà de ce point, la route se bifurque; un bras se dirige vers Pou-eul, l'autre vers des salines situées à peu de distance. Un poste de douaniers est placé à l'embranchement. Des gisements de houille exploités se trouvent à peu de distance. M. Joubert alla les visiter. Les galeries, ouvertes dans le flanc de la montagne, ont une vingtaine de mètres de profondeur; elles sont soutenues par des cadres en bois. Le combustible extrait sert à l'évaporation des eaux salines du village voisin de Ho-boung. Nous allâmes explorer ce dernier village. Il compte au moins deux cents



Petite ville d'Ho-boung ou des Salines

maisons et son aspect est des plus animés. Dix-huit puits d'extraction sont en pleine activité. L'un d'eux, que j'examinai avec soin, avait quatre-vingts mètres de profondeur. Des pompes à main étaient échelonnées le long d'une galerie en bois, inclinée à quarante-cing degrés, qui rachetait environ la moitié de profondeur. Une pompe à air renouvelle l'atmosphère que respirent les ouvriers employés aux pompes. L'eau est amenée par des conduits en bambou dans vingt auges de marbre qui correspondent chacune à un fourneau. Les fourneaux reçoivent une bassine en fer où l'on concentre par la cuisson l'eau salée des auges de marbre. Le combustible employé est l'anthracite, dont nous venions de voir le lieu d'exploitation, mélangée à du bois de pin. Il faut deux jours de cuisson pour que l'eau, sans cesse renouvelée dans les bassines, ait moulé dans celles-ci un bloc de sel très dur et très blanc. Pendant toute la cuisson, on écume avec soin les eaux mères. Le bloc retiré des bassines pèse environ un picul ou soixante kilogrammes.



Puits salins: Évaporation



XIII

De Pou-eul à Lin-ngan. — Les salines de Mo-he. — Nous changeons de bassin. — Le Pa-pien Kiang et le Pou-kou Kiang. — Ta-lan. Les mines d'or. — Yuen-kiang et le fleuve du Tong-king. — Je me sépare de l'expédition. — Lin-ngan. — Une quasi-lapidation. — Arrivée de l'expédition. — Le Leang ta-jen. — Une nouvelle route commerciale française. — Départ de Lin-ngan.



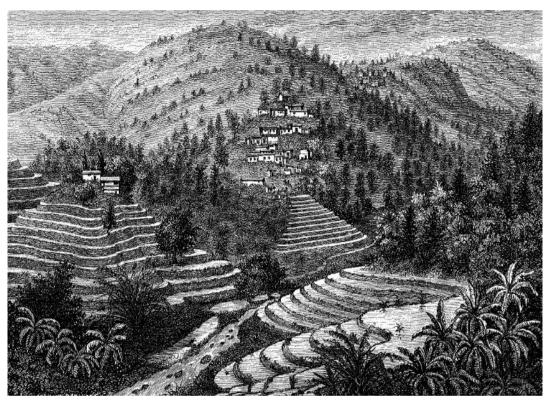
p.321 Ce village des salines avec sa fumée, ses maisons noires, le bruit sourd qui s'échappe des maisons, nous ramène soudain en pleine civilisation, et nous pouvons nous croire dans une petite ville industrielle d'Europe. De nombreux convois d'ânes, de mulets, de bœufs et de chevaux montent et descendent la longue rue en pente, aux bords de laquelle s'échelonnent les usines ; ils apportent du bois, du charbon, des cordages et remportent le sel.

Peu de races sont douées d'un aussi grand ressort que la race chinoise. Les Mahométans ont occupé pendant quatre ans le village des salines et ont presque entièrement détruit le matériel d'exploitation. Ils en ont été chassés il y a un an, et déjà cette industrie s'est reconstituée et est redevenue aussi florissante que jamais.

Au sommet du village s'élève une pagode qui le _{p.322} domine complètement, et au pied de laquelle viennent mourir ses dernières rumeurs. Nous y fûmes logés par le mandarin de la localité, qui s'empressa de nous envoyer du riz, des poules et des œufs. Quels que fussent les malheurs des temps, l'hospitalité chinoise s'est toujours exercée envers nous d'une façon très courtoise, et nous n'avons jamais eu, comme dans le Laos, en arrivant à une étape, à nous préoccuper du repas du soir.

Le 1er novembre, nous nous remîmes en route et nous traversâmes successivement plusieurs petites vallées. Les chaînes

de collines qui les séparaient étaient couronnées de forêts de pins, dans lesquelles la hache faisait chaque jour de rapides ravages. En raison du voisinage des salines, on peut prévoir le prochain et entier déboisement de cette jolie contrée. A onze



Village et rizières des montagnes : Route de Pou-eul

heures du matin, nous aperçûmes la ville de Pou-eul, située au fond d'une petite plaine; comme les jours précédents, nous n'avions rencontré sur notre route que des villages détruits, des rizières abandonnées, des scènes de désolation de tous genres. Ce pays était habité par une population excessivement dense, et avait atteint un degré de prospérité remarquable quand il a été ruiné par l'invasion des Mahométans. La destruction sauvage et implacable à laquelle se sont livrés ces farouches sectateurs du Coran nous navrait de tristesse, et aucun de nous n'avait cru jusque-là que la guerre, même faite par des barbares, pût occasionner de pareils ravages. Qui nous eût dit alors que nous retrouverions dans notre patrie le même spectacle et les mêmes

ruines, et qu'en pleine civilisation nous assisterions aux mêmes horreurs et aux mêmes crimes dont nous avions été témoins dans le Yun-nan ?



Sauvages des environs de Ta-lan, Che-pin et Muong Pong

Nous fûmes logés à Pou-eul dans une pagode située à l'extrémité nord de la ville. Celle-ci est triste et presque entièrement déserte. Les maisons sont loin de remplir l'intérieur

de l'enceinte, et il n'y a qu'un très petit faubourg en avant de la porte du sud. Pou-eul est le siège d'un fou ou préfet chinois, qui étend sa juridiction sur tout l'angle sud-ouest de la province. Cette ville doit son rang administratif à sa position centrale et non à son importance propre. Les villes principales placées sous sa juridiction sont Ouei-yuen, Se-mao et Ta-lan; mais, comme je l'ai déjà dit, le délégué de Pékin n'a ici qu'une autorité fort restreinte, et le gouverneur à bouton rouge de Se-mao, quoique n'ayant pas le moindre diplôme de lettré, est en réalité fort indépendant du mélancolique docteur à bouton bleu qui remplit à Pou-eul les fonctions de préfet. Celui-ci rendit immédiatement sa visite à M. de Lagrée, qui était allé le voir le lendemain de notre arrivée. Il nous pressa de quitter au plus vite une ville qu'il s'attendait à voir retomber sous peu entre les mains des Mahométans. Lui-même ne paraissait y rester que fort à contrecœur, et il ne prenait d'autres précautions contre l'ennemi que celles de tout disposer pour sa fuite. Il n'y avait dans la ville qu'un très petit nombre de soldats, et les remparts étaient complètement désarmés. Seules, deux pièces de canon, l'une en bronze et l'autre en fonte, allongeaient leur long cou à l'une des portes. Les remparts sont construits en briques sur un soubassement en marbre : ils ont cing à six mètres de hauteur sur une épaisseur de trois mètres ; ils sont crénelés, et de cinquante en cinquante mètres il y a sur la banquette un abri en pierre pour les sentinelles. Sur la banquette, sont entassées des pierres destinées à être jetées à la tête des assiégeants. Comme à Se-mao, on réparait le fossé. Les portes de l'est et de l'ouest ont un bastion extérieur avec porte sur le côté. La forme générale de l'enceinte est rectangulaire ; elle offre un développement total d'environ deux kilomètres.

Pou-eul n'a aucune importance au point de vue commercial. Cette ville a donné son nom à des thés très estimés que l'on récolte dans la partie supérieure de la vallée du Nam Hou et sur les frontières sud du Yun-nan. Avant la guerre, ce thé passait par cette ville pour aller à dos d'homme, par la route de Ta-ly, gagner la partie navigable du fleuve Bleu. Tout autour de la plaine de Pou-eul surgissent des montagnes calcaires, bizarrement déchiquetées ; auelaues tombeaux, auelaues tourelles. couronnent les sommets les plus voisins de la ville. Tout est en marbre, jusqu'aux pavés des routes, mais tout est en ruines. Il y a un petit lac dans le nord-est de la ville.

Le préfet de Pou-eul remit à M. de Lagrée un passe-port indiquant l'itinéraire qu'il devait suivre, itinéraire dans lequel celui-ci eut assez de peine à faire comprendre la ville de Linngan. Nous ne nous expliquâmes que plus tard la répugnance bien naturelle qu'éprouvait ce fonctionnaire de Pékin à nous faire passer par une ville où le pouvoir central était ouvertement mis de côté et sur laquelle le vice-roi de la province n'avait plus aucune action.

A Pou-eul, nous nous trouvions à sept ou huit jours de marche du Cambodge. Je renouvelai auprès de M. de Lagrée mes instances pour aller reconnaître le fleuve ; il m'eût été possible de le faire sans retarder la marche de l'expédition, qui n'avançait qu'assez lentement et que j'aurais pu facilement rejoindre en doublant mes étapes. M. de Lagrée se refusa à me laisser aller seul dans un pays dévasté et parcouru en tous sens par des bandes armées, et nous tournâmes définitivement le dos au Mékong sans avoir grand espoir de le retrouver jamais.

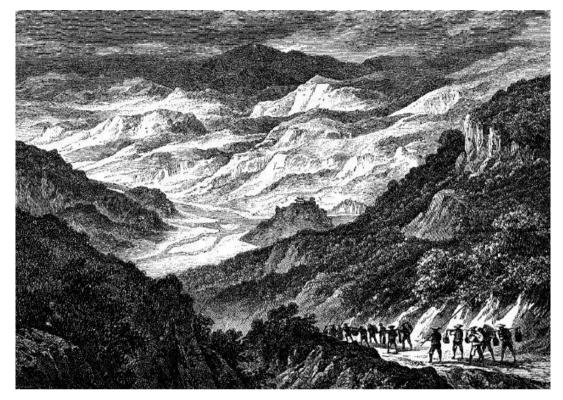
Nous partîmes de Pou-eul le 4 novembre. Nous traversâmes une série de mamelons, qui s'élevaient de plus en plus et qui

nous amenèrent bientôt sur les flancs d'une haute chaîne qu'il nous fallut gravir. Le temps était pluvieux et les sentiers glissants; nous eûmes quelque peine à arriver au sommet. Mon baromètre holostérique, qui à Pou-eul indiquait une altitude de quatorze cents mètres, descendait rapidement. Il indiqua sur la ligne de faîte une hauteur de dix-huit cents mètres ; nous nous trouvions à l'un des points les plus bas d'une grande chaîne qui venait du nord et paraissait se diriger ensuite vers l'est. La ligne sombre et fortement accusée qu'elle traçait au milieu de la région montagneuse que nous traversions, avait quelque chose _{p.323} de si caractéristique, que j'eus la conviction, à partir de ce moment, que nous changions de bassin et que les eaux que nous allions rencontrer cessaient de se diriger vers le Cambodge. Après une descente excessivement raide, que la pluie rendit dangereuse, nous arrivâmes à la nuit close au village de Mo-he, qui, comme Ho-boung, est le siège d'une exploitation saline. Une rivière coule au pied, se dirigeant vers le nord ; nous en suivîmes les bords pendant quelque temps, puis nous abandonnâmes la vallée, pour gravir les hauteurs qui la limitent à l'est.

Le pays devenait plus sauvage, les pentes plus raides, le sol plus rocailleux; les cultures se faisaient rares et la chaussée empierrée que nous avions suivie depuis Se-mao disparaissait pendant de longs intervalles. Cependant la route ne laissait pas que d'être assez animée. A chaque instant de longues files de soldats, des mandarins à cheval ou en palanquin, se dirigeaient vers Pou-eul, où Li ta-jen leur avait donné rendez vous. Il avait, dit-on, l'intention de prendre l'offensive et prévenir l'attaque des Mahométans sur Pou-eul.

Après une longue journée de marche, nous redescendîmes dans une vallée assez large, dont les pentes dénudées étaient

affreusement ravinées par les pluies. Une rivière presque à sec se perdait au milieu des cailloux qui en formaient le lit; nous ne tardâmes pas à entendre gronder, à peu de distance, les eaux d'un fleuve large et rapide qui venait du nord. Arrivés au confluent



Arrivée au Nam-la

des deux cours d'eau, nous prîmes la rive droite du fleuve, où une végétation luxuriante reposa nos regards. Le fleuve que nous avions rejoint est appelé par les Chinois le Pa-pien Kiang. Ses eaux boueuses étaient rougeâtres et assez profondes. Je crus que nous étions arrivés à la branche la plus occidentale du fleuve du Tong-king. M. de Lagrée identifiait au contraire le Pa-pien Kiang et le Nam La, affluent du Cambodge qui, comme on se le rappelle, rejoint ce fleuve au-dessous de Xieng Hong. Nous ne pouvions guère espérer des Chinois un éclaircissement sérieux de cette intéressante question de géographie. Les rivières en Chine changent de nom toutes les vingt lieues, et comme celle dont il s'agissait ne tarde pas à sortir du Yun-nan pour couler dans des

contrées inconnues des Chinois, ceux-ci ne pouvaient nous dire avec quelque certitude à quel bassin elle appartenait. Nous devions laisser au temps le soin de dissiper nos doutes.

Nous couchâmes le soir à Pa-pien, pauvre village situé sur la rive gauche de la rivière que nous avions dû traverser en bateau. Le mandarin à bouton blanc et à queue de renard qui depuis Poueul commandait notre escorte, sut donner de nous une assez haute idée pour que les principaux du village crussent devoir nous combler de présents. Ce n'était qu'avec répugnance que nous acceptions les cadeaux de gens ruinés par la guerre, mais il fallait, sous peine de perdre tout prestige, nous plier aux usages d'un pays où la grandeur des gens se mesure surtout au vide qu'ils laissent dans la bourse et le garde-manger de leurs hôtes.

Le lendemain, nous suivîmes pendant quelque temps la rive gauche du Pa-pien Kiang, puis nous gravîmes de nouveau les hauteurs au pied desquelles il coule, pour remonter sur ce plateau du Yun-nan, qui s'élève de plus en plus à mesure que l'on s'avance vers le nord et que ravinent si profondément les grands cours d'eau qui le traversent.

Nous passâmes le 7 novembre à Tong-kouan. Il y avait une grande agglomération de troupes dans cette localité, mais notre mandarin d'escorte sut nous faire faire une large place. La curiosité des soldats chinois provoqua quelques conflits entre eux et nos Annamites, chargés de veiller à nos bagages et de défendre l'approche de nos personnes. Un petit mandarin de l'endroit qui avait cru que son rang l'autorisait à être indiscret, fut mis dehors à coups de crosse et alla s'en plaindre au chef militaire qui commandait les troupes de passage. Celui-ci l'amena devant M. de Lagrée en lui ordonnant de faire des excuses ; M.

de Lagrée lui donna le conseil d'agir plus adroitement à l'avenir pour satisfaire sa curiosité.

Tong-kouan, dont le nom signifie « Forteresse de l'Est », occupe une position dominante au milieu d'une vaste plaine admirablement cultivée, où s'élèvent de nombreux villages ; c'est le point culminant du massif qui sépare la vallée du Pa-pien Kiang de celle du Pou-kou Kiang. Les troupes qui y étaient réunies partirent le lendemain de notre arrivée au bruit habituel de nombreux pétards. C'était un spectacle fort pittoresque que la vue de cette longue file de soldats aux costumes voyants, déroulant au loin leurs innombrables bannières et faisant étinceler au soleil leurs armes, aux formes variées et étranges. Chaque officier marchait précédé de guitaristes, de porteurs de quidons et de grands et de petits tam-tam, que des domestiques battaient à intervalles inégaux. Aucun ordre ne présidait à la marche et chaque soldat ne se préoccupait que de choisir la route la plus commode ou le compagnon de voyage le plus agréable. A chaque détour, des groupes nombreux s'arrêtaient pour causer, fumer ou boire, et la colonne s'allongeait démesurément sans qu'aucune surveillance fût exercée par les chefs. Cent hommes déterminés auraient mis en déroute tout ce corps d'armée. Son commandant, mandarin militaire à bouton bleu, avait tenu, pour nous faire honneur, à rester à Tong-kouan jusqu'à notre départ. Il escorta M. de Lagrée à cheval pendant près d'un kilomètre et nous sortîmes du village entre deux haies de soldats et de banderoles, et au bruit de la mousqueterie.

Le 8 novembre, nous franchîmes en barque le Pou-kou Kiang, rivière presque aussi considérable que la précédente et que, fidèle à sa première impression, M. de Lagrée croyait être le Nam Hou, autre affluent du Cambodge dont nous avions rencontré l'embouchure un peu au-dessus de Luang Prabang. Pour ma part,

je persistais à y voir l'un des cours d'eau qui forment le fleuve du Tong-king.

n 324 Nous remontâmes la vallée d'un affluent du Pou-kou Kiang jusqu'au village de Tchang-lou-pin, où nous trouvâmes un petit mandarin envoyé de Ta-lan à notre rencontre. Nous arrivâmes dans cette ville le lendemain, à deux heures. Il semblait que la courtoisie des autorités chinoises croissait à mesure que nous pénétrions plus avant dans la Chine. Le gouverneur de Se-mao n'avait pas rendu la visite que lui avait faite le commandant de Lagrée ; le préfet de Pou-eul n'avait cru pouvoir se dispenser de cet acte de politesse; le premier mandarin de Ta-lan, qui était, bouton rouge, devança M. de Lagrée et vint le voir, dans la pagode hors murs où nous étions installés, dès le lendemain de notre arrivée. Ta-lan est située dans la vallée d'un affluent du Pou-kou Kiang; la ville est moins considérable que Pou-eul: elle n'a pour toute fortification qu'une simple muraille en terre. Quoiqu'elle ait été occupée pendant quelque temps par les Mahométans, elle a beaucoup moins souffert que Se-mao et Poueul, et le commerce y est florissant. Toutes les pentes des montagnes avoisinantes sont admirablement cultivées et aux fruits des tropiques viennent s'ajouter ici les fruits et les céréales de l'Europe. Ce fut à Ta-lan que nous retrouvâmes pour la première fois la pomme de terre ; les noix et les châtaignes se mélangeaient sur le marché aux goyaves, aux mangues aux coings, aux cédrats, aux oranges, aux pêches, aux poires, aux pommes. Avec un peu plus de tranquillité et quelques perfectionnements agricoles, ce pays, qui est l'un des plus favorisés de la nature, deviendrait l'un des plus riches du globe.

Toutes les denrées sont cependant fort chères, conséquence assez naturelle d'une guerre de dévastation. Le riz se vend six à

sept francs le picul ; la misère doit être grande. Nous reçûmes avec reconnaissance les magnifiques cadeaux dont le gouverneur p.326 Tin ta-jen se fit accompagner, et qui consistaient en un cochon, un bouc, trois chapons et un sac de riz. Les mandarins subalternes suivirent l'exemple de leur supérieur, et, pendant presque tout notre séjour, nous n'eûmes rien à demander au marché de la ville.

Nous eûmes à Ta-lan la visite d'un mandarin récemment arrivé de Pékin et qui avait été déjà en relation avec les Européens à Tien-tsin. Nous échangeâmes avec lui une poignée de mains à la française. Combien nous regrettâmes que la légation n'eût pas eu la bienheureuse idée de lui remettre pour nous un résumé des nouvelles d'Europe. Il y avait plus d'un an que nous en étions privés. Nous avions enfin appris à Pou-eul que Kosuto n'était autre qu'un missionnaire, qui prêtait au vice-roi du Yun-nan un concours fort actif dans sa lutte contre les Musulmans ; mais il avait été obligé, nous disait-on, de se retirer dans le Koui-tcheou à la suite de l'explosion de la maison où il fabriquait des poudres. Cette circonstance allait nous priver du plaisir d'avoir de longtemps encore les nouvelles de France que nous avions espéré apprendre à Yun-nan de sa bouche.

La population de Ta-lan se mélange, dans une proportion très considérable, de sauvages auxquels les Chinois donnent le nom de Ho-nhi. Ils ressemblent comme costume aux Khas Khos, mais ils sont plus beaux et plus forts; ce sont les têtes qui se rapprochent le plus de notre type occidental : le front est étroit, la face rectangulaire, les sourcils horizontaux, l'œil noir, le teint cuivré. Les femmes sont excessivement vigoureuses et l'œil se repose avec plaisir sur ces filles à l'allure vive et franche, qui passent, agiles et dédaigneuses, à côté de la pauvre Chinoise

mutilée, qui marche par saccades sur ses moignons, et que ne console pas le luxe de babouches et de bandelettes qui recouvre soigneusement sa blessure. Les Ho-nhi se sont joints aux Chinois pour repousser l'invasion mahométane. Ils sont très habiles au tir de l'arc et se servent de flèches empoisonnées. Il semble que cette race, qui paraît indigène dans les montagnes du Yun-nan, soit celle dont dérivent les Laotiens, de même que les sauvages qui habitent la grande chaîne de Cochinchine sont peut-être le tronc d'où sont sortis les Annamites.



Sauvages des environs de Ta-lan

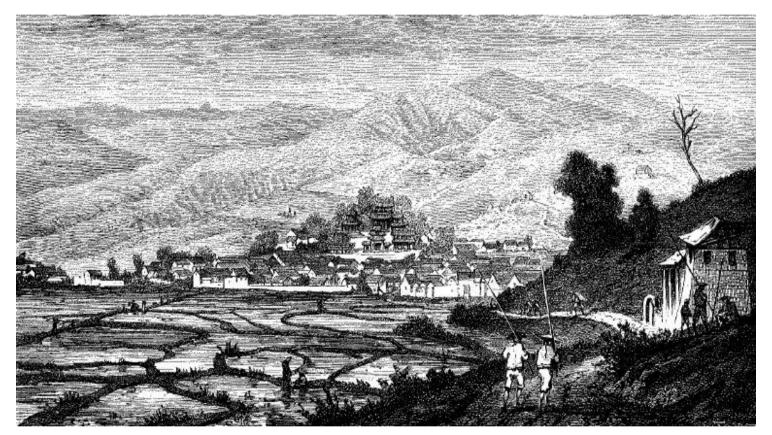
Le temps était couvert et pluvieux et le froid commençait à se faire sentir. Les habitants paraissaient très frileux et portaient de vrais matelas sur les épaules. Grande fut notre surprise quand nous découvrîmes sous la longue robe de chacun d'entre eux une véritable chaufferette suspendue devant la poitrine, et au-dessus de laquelle ils tenaient les mains en marchant. Nous-mêmes, quoique le thermomètre indiquât encore douze à treize degrés, nous nous serions volontiers rapprochés du feu, en gens habitués

aux caresses du soleil des tropiques. Nous étions cependant encore dans la zone torride, à deux ou trois kilomètres du tropique du nord. L'altitude de Ta-lan est de quinze cents mètres environ.

Nous allâmes visiter des gisements aurifères situés à quelque distance au nord de la ville, à la limite du territoire de Ta-lan et de Yuen-kiang. Dans les gorges d'une montagne dénudée, d'une couleur verdâtre, coulent plusieurs petits torrents sur les rives desquels a lieu l'exploitation. L'or paraît provenir de quartz infiltré dans les couches de schiste qui forment le sol. Il y a vingt ans que l'on a commencé à laver les sables des torrents et à creuser des galeries dans les flancs de la montagne, mais les résultats n'ont jamais été bien considérables : ils n'ont jamais dépassé mille onces d'or par mois 1, c'est-à-dire une production annuelle de quatorze cent mille francs. A ce moment, il y avait dix mille travailleurs. La production n'est plus aujourd'hui que de cinquante à soixante onces par mois. Un millier d'hommes environ travaillent à ces mines, pauvres, misérables et sans chef. L'exploitation est libre et le gouvernement ne prélève aucun impôt; quelques puits appartiennent à des mandarins, qui les font exploiter à leurs frais ; le lavage des sables des torrents est encore ce qui paraît donner les meilleurs résultats ; mais l'espérance de trouver un filon quartzeux riche en pépites, et de s'enrichir en un jour, fait creuser dans tous les sens de longues et profondes galeries ; la roche qui en est extraite est concassée et tamisée, puis traitée comme les sables. On trouve quelquefois aussi de l'argent, mais en très petite quantité. Jamais l'*auri sacra fames* ne s'est révélée à mes yeux d'une façon plus frappante qu'à l'aspect de cette montagne désolée et

¹ L'once chinoise vaut environ 37 grammes.

aride, fouillée, et partout bouleversée avec un acharnement que bien rarement le succès couronne. Une autre production des environs de Ta-lan qui attira notre attention, est le fil retiré de la toile d'une araignée particulière que l'on trouve dans les broussailles et dans les bois taillis. Ce fil est très résistant, et on l'envoie à Yun-nan pour fabriquer des étoffes ; il se vend environ trois francs la livre.



Ville de Ta-lan

Nous quittâmes Ta-lan le 16 novembre. Nous longeâmes l'enceinte de la ville et nous gravîmes immédiatement les hauteurs qui bordent à l'est la vallée du Laï-phong Ho. C'est le nom de la rivière de Ta-lan. Sur le bord de la route, une tête fraîchement coupée et placée dans une petite cage en bois, témoignait aux voyageurs que les entreprises des bandits étaient, sinon prévenues, du moins punies par les autorités locales. Près du sommet de la chaîne que nous gravissions, nous rencontrâmes

les premiers champs de pavots que nous eussions encore vus. Comme pour nous prémunir contre la dangereuse plante, un de nos porteurs, ivre d'opium, laissa échapper le paquet qu'il portait et se coucha sur le bord du chemin, incapable de faire un pas de plus ; il fallut le remplacer par un des soldats de l'escorte. Nous redescendîmes ensuite dans une petite plaine couverte de villages, à laquelle une série de gorges profondes donnaient la forme d'une p 327 étoile. Les talus des rizières étagées en amphithéâtre sur les pentes dessinaient tout à l'entour comme une série de courbes de niveau aux formes ondoyantes et capricieuses. La pluie battante, le froid, nous décidèrent à chercher un asile dans le premier village que nous traversâmes. Nous y fûmes claquemurés par le mauvais temps pendant toute la journée du 17, et la température, qui s'était abaissée jusqu'à quatre degrés, nous obligea à faire du feu. Tous nos Annamites étaient enrhumés et gelés. Nous tuâmes le bouc que nous avait donné le gouverneur de Ta-lan, et cette viande, nouvelle pour nous, fut à l'unanimité trouvée excellente.

La physionomie des habitants est assez profondément altérée par le mélange avec les races sauvages des environs, surtout avec les Ho-nhi, pour perdre presque complètement son caractère chinois. L'un des villages de la plaine est habité par des gens du Pou-tou, parlant le chinois ; ne seraient-ce pas d'anciens Pou-thai ? Les femmes Ho-nhi se reconnaissent facilement à la ceinture qu'elles portent sur les reins et à la pièce d'étoffe bleue qui leur entoure la tête.

Nous repartîmes le 18 et nous admirâmes de plus en plus la remarquable science agricole des habitants. Si le pays continuait à offrir de nombreuses traces de dévastation, si ça et là nous rencontrions toujours des maisons ruinées, des villages

abandonnés, les cultures témoignaient d'une coquetterie de soins, d'une recherche de précautions qui charmaient nos regards. Malgré les pentes abruptes, l'étroitesse des gorges, les empiétements des torrents, pas un coin du sol n'est perdu. Chaque mamelon s'entoure, de la base au sommet, de gradins circulaires qui retiennent, comme autant de bassins, les eaux distribuées avec art ; la variété de teintes que produisent les diverses cultures, les contrastes, fortement accusés, de lumière et d'ombre que forment les brusques ondulations du terrain composent un tableau qui séduirait un coloriste. Nous avions quitté le bassin du Pou-kou Kiang, et nous suivions les bords d'un torrent qui se jetait dans le Ho-ti Kiang, branche principale du fleuve du Tong-king. La route en corniche surplombait à une grande hauteur les eaux bouillonnantes d'un torrent qui écumait au fond du vallon; de temps en temps un rocher noirâtre, précipité des cimes, était venu interrompre son cours, et de blanches taches d'écume diapraient çà et là le miroir troublé de l'onde. Au-dessus de nos têtes, une ligne transparente de pins dessinait le sommet des chaînes comme une couronne légère, et rendait au paysage l'aspect sauvage que le travail de l'homme avait presque réussi à lui faire perdre.

p.328 La circulation continuait à être très active sur la route ; des convois nombreux d'ânes et de mulets chargés de sel se dirigeaient comme nous vers Yuen-kiang. Dans le sens opposé, nous rencontrions des convois d'huile, d'eau-de-vie de riz, de papier, de faïence, de noix d'arec. Ce dernier produit nous indiquait que nous approchions d'une contrée plus chaude ou d'une vallée plus profonde. La plupart de ces caravanes étaient escortées de soldats. Dans le Yun-nan, tous les mandarins font du commerce, et les nécessités gouvernementales exigent souvent qu'ils le fassent sur une grande échelle.

A chaque détour de la route que nous suivions, on nous racontait une histoire de brigands. Cela n'avait rien que de naturel, vu la quantité de déclassés qu'ont faits les Koui-tseu. Un grand nombre d'habitants de cette région se sont réfugiés sur les terres de Luang Prabang, au moment de l'invasion musulmane. Après l'expulsion des Koui-tseu, les mandarins chinois ont vainement réclamé du roi de Luang Prabang le retour de leurs administrés. De Ta-lan il y a, dit-on, une route directe conduisant à la vallée du Nam Hou.

Nous traversons enfin le torrent sur un pont magnifique, produit de la souscription des villes voisines. Une plaque en marbre blanc, que je lus à mes compagnons de route, contenait le nom des souscripteurs et racontait les longs efforts tentés pour affermir, sur l'eau rapide, les arches hardies de cette belle construction. Plusieurs fois de suite les crues de l'hiver avaient emporté les travaux de l'été. Au delà se dressait une pente raide et rocailleuse, du sommet de laquelle il eût suffi de faire rouler quelques pierres pour nous précipiter tous dans le torrent. Ce lieu, favorable aux embuscades, avait été le théâtre de l'attaque d'un convoi appartenant à Li ta-jen et à Tin ta-jen ; ceux-ci avaient perdu trois cents chevaux ou mulets, et n'avaient eu pour toute compensation que le stérile plaisir de faire perdre cinq des brigands. Au récit de cette aventure, et sur le conseil de notre mandarin d'escorte, nous crûmes devoir charger nos fusils. Au bout d'une heure et demie de l'une des montées les plus rapides que nous ayons eu à gravir, nous jouîmes d'une vue magnifique. A l'ouest, sur une immense étendue, une mer de montagnes accumulait en flots pressés ses croupes sauvages et arides ; à l'est, une haute chaîne dentelait l'horizon. Au pied de ses mornes jaunes et dénudés s'étendaient, tout inondés de lumières, le fleuve et la ville de Yuen-kiang, dont on apercevait

les eaux bleues et les terrasses blanches, à travers une brume qui reflétait $_{\rm p.330}$ la teinte chaude des montagnes. Rien de plus saisissant que le paysage oriental qu'offrent ces montagnes aux teintes fauves et brûlées et cette ville qui mire dans l'onde d'un beau fleuve sa couronne de créneaux. La teinte grise de ses maisons, ses toits plats, les jardins qui bordent intérieurement ses remparts, lui donnent l'aspect d'une ville turque ou arabe. La plaine est nue et jaunâtre ; le riz est moissonné et ses gerbes d'or restent encore entassées cà et là. Seuls quelques champs de canne à sucre, des bois d'aréquiers et d'orangers verdissent par places le paysage. En face de cette ville qui semble endormie dans une sieste nonchalante, apparaît, sur la rive opposée du fleuve, un vaste champ des morts, où se voient, audessus de tombeaux presque tous semblables, de hautes plaques de marbre blanc couvertes d'inscriptions. Les palmiers qui dressent leurs têtes sveltes, les chaudes vapeurs qui planent sur les eaux, le soleil resplendissant, le ciel bleu, qui succèdent aux pluies des jours précédents, nous indiquent qu'une fois encore nous allons retrouver les produits et les climats des tropiques.

Une magnifique réception nous était préparée à Yuen-kiang : les mandarins en grande tenue vinrent nous attendre aux portes de la ville ; deux cents soldats ou porteurs de bannières formèrent la haie sur notre passage ; l'artillerie, la musique jouèrent à notre approche. Nous n'avions jamais été pris si au sérieux. Nous traversâmes une rue interminable où la population s'entassait à flots pressés ; devant nous cheminaient de nombreux gamins, portant sur le dos d'énormes écriteaux sur lesquels était inscrit un compliment de bienvenue. On nous logea dans une belle pagode bâtie sous Khang-hi, et située à l'extrémité nord de la ville. Sa construction est antérieure à l'époque où Yuen-kiang devint une

ville chinoise. Yuen-kiang s'appelait, il y a un siècle et demi, Muong Choung, et était gouvernée par les Thaï. Le bouddha de la pagode se rapproche, en effet, des formes laotiennes. Il en diffère par la loupe sur le front, les mains à demi jointes sur la poitrine tenant un objet qu'on ne peut préciser. Le vêtement est drapé à la chinoise. Peut-être est-il l'œuvre de sculpteurs chinois travaillant sous l'inspiration des Thaï. Cette pagode daterait environ de trois cents ans. J'y ai relevé une inscription chinoise datée de la cinquantième année de Khang-hi (1712). C'est sans doute le moment de la prise de possession chinoise. Yuen-kiang, quoique ville de second ordre, forme une circonscription indépendante, qui relève directement de Yun-nan. Il y a dans les environs une race particulière appelée Pa-y, qui n'est qu'une branche de la grande famille thaï. Les Pa-y deviennent de plus en plus nombreux et presque indépendants quand on se rapproche de la frontière du Tong-king. Les Chinois les citent toujours les premiers quand ils énumèrent les sauvages de la contrée : Ho-nhi, Kha-to, Chanzou, Pou-la, Lope, Lolos. Les dialectes de ces dernières tribus diffèrent peu et dérivent d'une même langue. Les Lolos sont peut-être ceux qui présentent les plus grandes différences de langage et leur dialecte paraît se rapprocher de celui des Kouys de la rive droite du fleuve plus que de tout autre. Leur langue a de nombreux rapports avec celle des tribus qui, sous le nom de Man-tse, habitent le nord du Yun-nan. Ces populations semblent avoir quelque parenté avec les Mons, qui depuis une époque très reculée ont peuplé le Pégou. Les Aka, les Abors, les Chendou seraient les principaux anneaux de la chaîne ethnographique qui relierait les Pégouans aux Lolos du Yun-nan. Les Pa-y offrent une douceur et une régularité de traits fort remarquables. La toilette des femmes, tout en conservant beaucoup de traits communs avec celle des

sauvages de Paleo et de Siemlap, en présente de nouveaux qui sont caractéristiques. Elles portent autour du cou une sorte de



Types de Man-tse

collier haut de trois doigts environ et composé d'une étoffe rouge ou noire sur laquelle de petits clous d'argent assemblés forment des dessins. On croirait voir de loin le collier hérissé de pointes d'un boule-dogue. Une sorte de plastron, agrémenté de la même manière, s'étale sur la poitrine. Des boucles d'oreilles, d'un travail fort délicat, figurent tantôt des cercles, le plus souvent un anneau supportant un petit plateau carré auquel sont attachées une foule

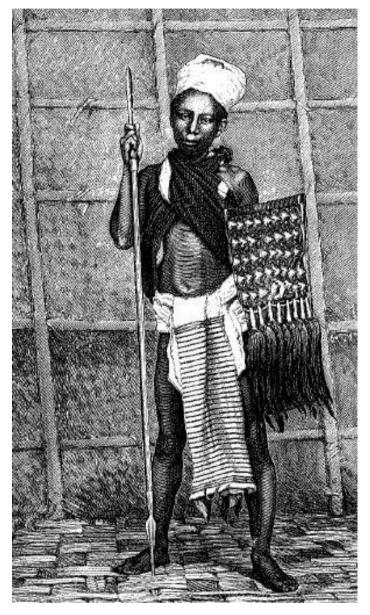
de pendeloques ; de longues épingles de tête, aux extrémités desquelles pendent avec profusion ces mêmes pendeloques,



Mons ou Pégouans

complètent les ornements du costume qui sont exclusivement en argent, et d'où les pierres, les perles, le verre, sont exclus. Rien de plus élégant en définitive que les jeunes filles Pa-y avec leur

toute petite veste, leurs jupons bordés d'une large bande de couleur et leur corset serré. Quelques-unes sont jolies. Les hommes



Sauvage Chendou

portent un petit turban aplati ; leur fine moustache et leur maigre physionomie les font ressembler beaucoup aux Annamites. Ne seraient-ce pas là les successeurs de ces tribus des montagnes dont parle l'histoire du Tong-king et qui, dès le onzième siècle avant notre ère, se séparèrent des tribus de la mer, devenues aujourd'hui la race tongkinoise proprement dite, et vécurent avec elles dans un état permanent d'hostilité ?

Au dire des Chinois, les Laotiens qui habitent cette zone n'ont plus de pagodes et, à l'inverse de ce qui se passe chez les Does, semblent sur le point de redevenir sauvages. Quelques-uns ont une tournure complètement annamite. Les conquérants rendent justice à leur bonne nature et les considèrent comme beaucoup plus doux que les sauvages.

Les cadeaux que nous reçûmes des autorités locales furent à la hauteur de la réception qu'elles nous avaient faite. Le premier mandarin, qui était bouton bleu, nous montra, entre autres objets européens en sa possession, une longue-vue, une montre et un stéréoscope approvisionné de photographies d'une moralité douteuse ; il nous dit qu'à Yun-nan les objets européens étaient en grand nombre. Il devenait difficile de faire des cadeaux à des gens qui pouvaient apprécier p.331 la valeur réelle de la plupart des débris de notre pacotille. Nos armes seules restaient inestimables à leurs yeux ; il n'était malheureusement pas prudent encore de nous en défaire.

La vie est moins chère à Yuen-kiang que dans les villes que nous venions de traverser; la pomme de terre, fort au-dessous de la patate dans les préférences des habitants, ne coûte qu'un sou la livre, et nous fournit une quote-part de provisions fort appréciée. Les oies et les canards abondent dans les basses-cours, mais la viande de porc est la seule à figurer sur l'étal des bouchers. Cet animal est ici en quantité prodigieuse. Les oranges sont délicieuses et se donnent pour rien. Duhalde ¹ signale aussi, parmi les produits de la contrée, la soie et le bois d'ébène.

La plaine de Yuen-kiang produit beaucoup de sucre et de coton. Nous retrouvons ici la petite machine à égrener des

¹ Description de la Chine, t. I, p. 251.

Annamites; on tisse le coton sur les lieux mêmes en étoffes grossières, teintes de couleurs éclatantes. Dans les montagnes qui avoisinent Yuen-kiang se trouve le chevrotin porte-musc. Le gouverneur nous fit cadeau de deux poches de ce précieux parfum. M. Joubert alla visiter à quelques kilomètres au nord de la ville la mine de cuivre de Tsin-long; c'est un des gisements les moins considérables de toute cette province, qui en possède de si nombreux et de si riches.

Le Ho-ti Kiang a, vis-à-vis Yuen-kiang, de deux cent cinquante à trois cents mètres de large, ses eaux sont calmes et peu profondes, et de nombreux bancs de sable apparaissent çà et là sur ses bords. L'altitude de la vallée du fleuve n'est ici que de cinq cents mètres, ce qui explique la végétation tropicale et la chaude température que nous avions rencontrées en descendant du plateau élevé sur lequel se trouvent Se-mao, Pou-eul et Ta-lan.

Nous quittâmes Yuen-kiang en barque, le 26 novembre. Les autorités de la ville assistaient sur la plage à notre départ. Nous devions descendre le fleuve quelques heures pour rejoindre la route de Che-pin qui part de la rive gauche. Au-dessous de Yuenkiang, la vallée ne tarde pas à se rétrécir, et des murailles arides et rocheuses, d'un aspect peu pittoresque, se dressent sur les bords de la rivière, dont le cours devient plus sinueux et les eaux plus rapides. Au bout de trois heures de navigation, nous arrivâmes à Pou-pio, village pa-y, à toits plats et à doubles terrasses. Il est situé sur la rive gauche du fleuve, auprès d'un rapide infranchissable pour les barques. L'expédition y reprit la route de terre pour se diriger sur Che-pin et Lin-ngan. Je me séparai d'elle pour continuer seul à redescendre en barque le Hoti Kiang. M. de Lagrée ne limitait nullement ma reconnaissance du fleuve, et se contentait de me donner rendez-vous à Lin-ngan : le premier arrivé devait attendre l'autre.

Comme tous les villages de cette région, Pou-pio est entouré d'une muraille en terre. Ces montagnes sont peu sûres : un pauvre sauvage qui était venu le matin nous vendre des comestibles, nous était revenu le soir, sanglant et dépouillé ; on lui avait enlevé sa pauvre bourse et désarticulé le bras. La construction en terrasse donne aux maisons un aspect arabe que leur teinte grise contribue à accentuer encore ; cette forme de toit, adoptée soit par économie, soit en raison de la difficulté de cuire des briques, a l'avantage dans les pays montagneux de donner plus de place aux habitants, que la rapidité des pentes forcent à se rapprocher les uns des autres. La seconde terrasse, qui s'étage au-dessus de la première comme une haute marche d'escalier, est recouverte d'un toit léger sous lequel on fait sécher la noix d'arec. Les portes du village sont fermées le soir et l'on y monte la garde pendant toute la nuit.

Au-dessus de Pou-pio, on remarque, le long des bancs de la montagne, une ligne de verdure presque horizontale qui tranche vivement sur le rocher nu : c'est la trace d'un canal d'irrigation qui va prendre l'eau à une grande hauteur dans l'un des torrents à forte pente qui se déversent dans le fleuve. Ce canal distribue l'eau aux divers villages de la vallée, et la fraîcheur et la végétation renaissent sur son parcours. Il est solidement empierré, muni d'un chemin de ronde, et il a dû exiger un énorme travail. On croirait volontiers qu'il eût été moins pénible d'élever l'eau du fleuve qu'on avait à ses pieds. Sans doute les Chinois préfèrent au travail continu que demandent les machines élévatoires, l'effort plus considérable, mais fait une fois pour toutes, que nécessite la construction d'un canal irrigatoire. Une fois établi, il n'y a plus en effet à se préoccuper de rien ; l'eau arrive où l'on veut, quand on veut et en quantité toujours suffisante. On trouve ces travaux d'irrigation, exécutés

quelquefois sur une échelle vraiment grandiose, dans toutes les parties montagneuses de la Chine.

Le 27 novembre, je m'embarquai dans un léger canot audessous du rapide de Pou-pio. Je redescendis la rivière en compagnie de quelques barques de marchands. Le Ho-ti Kiang s'encaisse de plus en plus; les hauteurs qui l'enserrent atteignent bientôt de huit cents à mille mètres. Des schistes, des calcaires, des pouddingues, forment les parois de ces immenses murailles, où ils alternent en couches très inclinées. Chaque torrent qui vient déchirer ces flancs rocheux en détache une immense quantité de galets et de cailloux qui viennent obstruer le lit du fleuve et y former un rapide. A cette époque de l'année, presque tous ces torrents sont sans eau et la stérilité des pentes rougeâtres qui dominent le voyageur est complète. L'œil, pour trouver un arbre, un buisson, une touffe d'herbes, est obligé de remonter jusqu'aux plus hauts sommets des falaises entre lesquelles il est emprisonné; il ne réussit à découvrir que quelques pins, que la distance rend microscopiques. Quelquefois cependant un filet d'eau, sur le point de tarir, murmure à travers les pierres, puis, p.332 parvenu sur le bord des rochers à pic qui forment la berge immédiate du fleuve, se répand en pluie irisée dans les airs. Cette humidité suffit ; les arbres surgissent sous cette pluie bienfaisante, un rideau de mousse s'étend sur leur feuillage et pend sous la cascade en festons étincelants. A quelque distance d'une de ces petites oasis de verdure, s'ouvre la vallée du Siao Ho-ti, l'affluent le plus considérable de la rive gauche du fleuve. Cette vallée est aussi sombre, aussi encaissée que celle du Ho-ti Kiang ; on dirait deux immenses corridors qui se croisent à angle droit et dont la voûte s'est écroulée.

Nous franchîmes plusieurs rapides qui exigèrent que nous quittassions nos barques. Un seul batelier y restait; les autres, debout sur la rive, retenaient la barque vide avec une corde, puis, quand le pilote avait jugé le moment convenable et que la barque était bien présentée dans le sens du courant, ils ouvraient les mains, et le léger esquif franchissait comme une flèche le passage dangereux; l'homme qui le dirigeait, accostait de nouveau la rive pour reprendre son chargement et son équipage. Les tribus sauvages des environs fournissent un certain nombre d'hommes dont le métier consiste à transporter sur le bord de l'eau les marchandises entre l'amont et l'aval du rapide. Ces transbordements ne sont nécessaires qu'à la saison sèche ; ils seraient d'ailleurs impossibles à l'époque des hautes eaux : le fleuve remplit alors complètement son lit et ne laisse aucun passage pour circuler à pied sec au fond de l'immense fossé dans lequel il coule.

Je m'arrêtai le soir à une douane chinoise placée au point d'intersection du fleuve et d'une route qui relie Lin-ngan à quelques centres de population pa-y situés plus au sud. Un bac sert à passer les voyageurs et les marchandises; et, des deux côtés de l'eau, un sentier en zigzag gravit les pentes moins abruptes qui forment en ce point comme les flancs d'un vaste entonnoir dont le fleuve occupe le fond. La circulation paraissait assez active et je crus qu'il me serait facile de remplacer la barque de Pou-pio, qui ne consentait pas à me conduire plus loin. Le Chinois préposé à la douane me promit en effet une barque nouvelle pour le lendemain matin.

J'étais atteint d'une toux excessivement sèche qui m'empêchait presque de parler. Les yeux me sortaient de la tête, j'avais une intolérable migraine. Le douanier eut pitié de moi et me fit signe de me coucher sur son lit de camp. Il disposa à mes

côtés une longue pipe et une petite lampe, plongea une grosse aiguille dans un pot rempli d'une substance noirâtre, en retira une goutte épaisse qu'il fit fondre à la flamme de la lampe et la jeta ensuite toute brûlante dans le godet, à ouverture étroite et à large base, de la pipe. J'aspirai deux ou trois bouffées. Il recommença l'opération plusieurs fois de suite et je sentis bientôt l'irritation de ma gorge et les élancements de ma tête se calmer comme par enchantement. C'était la première fois que je fumais aussi longuement de l'opium et je constatai qu'administré à propos, il peut devenir un précieux remède; l'abus seul le transforme en un mortel poison.

Le lendemain, je ne parvins qu'à grand'peine à décider quelques Pa-y, qui comprenaient un peu le laotien, à me louer une barque pour continuer la descente de la rivière ; j'avais avec moi quatre ou cinq soldats d'escorte et un petit chef militaire chinois qui ne paraissaient que médiocrement tenir à l'exploration que je voulais tenter. Il leur tardait de me voir arriver à Lin-ngan, où ils avaient mission de me conduire, pour retourner ensuite le plus tôt possible à Yuen-kiang. A chaque instant le petit chef me montrait les hauteurs et me faisait signe que Lin-ngan était au delà. C'était grâce à ses instigations que le douanier chinois m'avait manqué de parole et que p.334 j'avais dû moi-même chercher à me procurer une barque.

A peu de distance en aval de la douane, je rencontrai un nouveau rapide que mes bateliers se refusèrent énergiquement à affronter; il n'y avait point, il est vrai, de sentier le long des rives, qui étaient en cet endroit complètement à pic, et la barque aurait dû franchir le passage dangereux avec tout son personnel à bord. Le fleuve était là plus profondément encaissé qu'il ne l'avait jamais été: des murailles presque verticales de dix-huit

cents mètres de hauteur se dressaient des deux côtés; d'énormes blocs de rochers avaient roulé du haut de ces gigantesques falaises au milieu des eaux écumantes. En amont du rapide, au pied d'une gorge, sorte d'étroite fissure qui lézardait la falaise, un banc formé par les galets et les cailloux que chaque année les pluies détachent des flancs de la gorge, offrait sur le bord de l'eau une petite plate-forme sur laquelle s'élevait un village de pêcheurs. Ce fut là gu'abordèrent mes canotiers; ni offres d'argent ni menaces ne purent les décider à aller plus loin. Je ne pouvais apprécier si le rapide était réellement infranchissable ; du dernier des rochers sur lequel je pus m'avancer au milieu du fleuve, je ne découvris qu'une ligne d'écume et le vent me renvoya à la figure l'eau pulvérisée en pluie fine par son choc contre les rochers. Le dénivellement paraissait cependant moins considérable qu'à Pou-pio. Après d'infructueux efforts pour faire revenir mes bateliers sur leur décision ou pour trouver dans le village des gens qui consentissent à les remplacer, il fallut me résigner à reprendre plus tôt que je ne le voulais la route de Lin-ngan. Je commençai à midi l'escalade des hauteurs presque perpendiculaires qui se dressaient au-dessus de ma tête. Après trois heures et demie d'une ascension très fatigante, par des sentiers en zigzag dont les cailloux fuyaient sous les pieds pour aller, après mille chutes, rebondir dans les eaux du fleuve, j'arrivai au sommet ; de là je pus embrasser d'un coup d'œil tout un vaste panorama. Au sud, une haute chaîne calcaire s'élevait comme une barrière entre le Tong-king et la Chine et découpait l'horizon de ses sommets aigus, qui atteignaient au moins quatre mille mètres de hauteur. Près de moi, le Ho-ti Kiang traçait son énorme sillon ; ses eaux jaunâtres apparaissaient et disparaissaient tour à tour, à une profondeur de près de deux mille mètres coulant avec

impétuosité vers le sud-est. A l'est, une petite vallée, moins abrupte et moins profonde, montrait au-dessous de moi ses rizières étagées et ses nombreux villages suspendus au-dessus des eaux limpides d'un affluent du fleuve. Dans le nord, s'étendait un vaste plateau dont les longues ondulations tantôt hérissées de roches calcaires et de brèches rosées qui les font ressembler à des vagues de marbre, tantôt recouvertes d'une couche profonde de terre rouge sur laquelle ondoient des champs de maïs et de sorgho, se propagent irrégulièrement dans la direction du nord-est.

Je pris ma route dans cette direction; le plateau s'inclinait légèrement ; son arête la plus haute est celle qui borde le cours du fleuve. Les villages que je traversais étaient tous habités par des Lolos et des Pa-y. Les femmes lolos se reconnaissaient facilement à leurs cheveux roulés sur la tête et coiffés d'un turban orné de clous d'argent, à leurs pantalons et à leurs larges tuniques. On commençait partout à rentrer la moisson, que l'on réunissait en meules sur les terrasses des maisons ; ces meules donnaient de loin aux villages le singulier aspect d'immenses ruches d'abeilles. peu les cultures se multiplièrent et les villages s'agrandirent ; ils étaient construits d'ordinaire sur les bords des étangs qui remplissent toutes les dépressions du terrain. Le type chinois reparut de nouveau. Des routes de chars sillonnaient de tous côtés la plaine. Le 30 novembre, du haut d'une éminence, j'aperçus à une vingtaine de kilomètres la ville de Lin-ngan ; elle est bâtie sur le flanc d'une belle plaine qu'arrose une rivière sinueuse et qu'enserrent deux rangées de collines de marbre; leurs croupes stériles offrent un contraste saisissant avec les riantes cultures qui se pressent sur le bord de l'eau.

J'arrivai à Lin-ngan le lendemain au soir ; ma petite escorte me conduisit dans une belle pagode ; je trouvai un logement

commode dans un bâtiment latéral qui forme l'un des côtés de la cour au fond de laquelle s'élève le sanctuaire. Ma venue n'était pas annoncée; dans un centre aussi populeux, le petit nombre d'hommes qui m'accompagnaient ne pouvait éveiller l'attention. Ma figure étrangère fit à peine tourner la tête sur mon passage à une vingtaine de personnes ; aussi, après m'être installé dans la pagode, je crus pouvoir, sans inconvénients, visiter un peu la ville. Son enceinte est très forte et de forme rectangulaire ; elle a deux kilomètres environ de longueur sur un kilomètre de large. Au centre, se trouvent des yamens, des jardins, des pagodes, décorés avec goût ; beaucoup de ces édifices ont été incendiés par les Mahométans et n'ont pas encore été relevés de leurs ruines ; on y retrouve d'admirables échantillons de ces marbres à couleurs si variées et si belles qui affleurent partout sur le plateau de Lin-ngan. En avant des portes nord et sud de la ville, s'étendent de longs faubourgs où s'agite une population affairée et nombreuse. Un marché très important et d'une animation très pittoresque se tient sous de vastes hangars appropriés à cet effet ; beaucoup de villes de France sont loin de posséder une installation for aine aussi confortable.

Pendant que, sans songer à mal, je flânais devant les boutiques, heureux de songer que la ville me présenterait de nombreuses distractions et de nombreux sujets d'étude jusqu'à l'arrivée du reste de la commission, la foule s'amassait derrière moi ; j'entendais circuler dans les groupes le mot de *koula*, par lequel on désigne dans le nord de l'Indo-Chine tous les étrangers venus de l'ouest ; les gamins, devenant à chaque instant plus hardis, suivaient tous mes mouvements et p.335 imitaient tous mes gestes. Depuis notre entrée en Chine nous avions pu déjà nous habituer aux témoignages de la curiosité de la population, mais ici j'étais seul à en supporter le poids. La ville était d'ailleurs de

beaucoup la plus populeuse de toutes celles que nous avions visitées et la pression de la foule menaçait de devenir trop forte pour que je dusse l'affronter jusqu'au bout. Je crus donc prudent de battre en retraite et je revins à mon logement. Je ne tardai pas à y être littéralement assiégé ; j'essayai en vain de défendre la porte de l'escalier qui conduisait à ma chambre : il fallut céder à la furie publique et laisser cette chambre se remplir de curieux. Mais, à son tour, elle devint trop étroite ; quelques Chinois vêtus avec recherche, à la parole grave et à la physionomie vénérable, vinrent me conseiller de donner satisfaction à la foule et de me montrer au dehors, dans la cour où se pressaient des milliers de personnes. Si j'y consentais, me dirent-ils, ils me garantissaient qu'il ne me serait fait aucun mal ; mais, dans le cas contraire, ils ne pouvaient répondre des exigences de la foule. Je crus devoir suivre des conseils qui me paraissaient sincères : je me résignai, non sans pester mille fois contre cette exigence intempestive, à me promener de long en large entre deux haies de personnes qui me respiraient au passage. Je fis ainsi les cent pas pendant plus d'un quart d'heure, examiné, fouillé dans tous les recoins de ma pauvre personne par une infinité de regards avides et bêtement curieux. Cette concession, si humiliante déjà pour ma dignité, ne satisfit point la population ; de tous les coins de la cour s'éleva un cri répété en vingt langues différentes :

Qu'il mange, nous voulons qu'il mange.

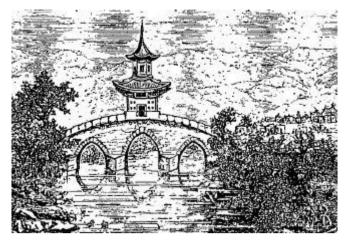
Outré de cet excès d'audace, je déclarai que je ne mangerais pas, et je rentrai dans mon logis, sans qu'autour de moi on osât s'y opposer. Mon air déterminé en imposa-t-il aux curieux, ou se trouva-t-il parmi eux quelques âmes charitables qui jugèrent que c'en était assez pour une première séance ? je l'ignore. Le fait est que j'échappai ce jour-là à toute exigence nouvelle.

La nuit venue, je crus pouvoir dormir tranquille dans mon nouveau logement. Il n'en fut rien : vers minuit, je fus réveillé par le bruit de plusieurs personnes montant à pas de loup mon escalier de bois et entrant furtivement dans ma chambre avec des lanternes sourdes, dans le but, sans doute bien innocent, de contempler mon sommeil. Ma patience était à bout ; mon réveil fut désagréable : je m'élançai sur ma carabine, et, m'escrimant à coups de crosse et à coups de pied contre ces imbéciles qui cherchaient en vain à me calmer par de comiques supplications, je leur fis dégringoler les guinze marches qui les séparaient de la cour. J'accablai de reproches mes soldats d'escorte qui s'étaient installés au rez-de-chaussée et qui auraient dû défendre ma porte. Impuissants devant la foule, ils ne l'étaient pas devant les auteurs peu nombreux de cette équipée nocturne. Décidément, j'étais passé à l'état de curiosité vivante. Peut-être mon escorte recevait-elle de l'argent pour me laisser voir. On comprendra sans peine combien il me tardait que l'arrivée de l'Expédition vînt me délivrer de cette obsession continuelle.

Le lendemain, au point du jour, pour gagner du temps et dépister les curieux, je sortis de la ville, et je fis une longue excursion dans la campagne environnante. Suivi d'abord par quelques gamins, je ne tardai pas à les décourager par la longueur de ma promenade, et je pus goûter quelques instants de tranquillité sur une petite hauteur que domine une haute colonne en forme d'obélisque. C'est là sans doute le tombeau de quelque grand personnage, et on l'aperçoit de tous les points de la plaine. De belles cultures maraîchères coupées de rizières, de champs de cannes à sucre et de plantations d'arachides, s'étendent sur les bords de la rivière. Celle-ci sort du lac de Chepin et se perd, dit-on, à peu de distance, sans qu'il soit possible de savoir si elle appartient au bassin du fleuve de Canton ou à

celui du fleuve du Tong-king. Des ponts, d'une grande longueur

et d'une construction romaine, sont jetés, à des intervalles très rapprochés, sur cette rivière, qui est endiguée sur tout son cours ; des pagodons, des arcs de triomphe, des portes à clochettes les précèdent et les décorent.



Un pont dans la plaine

Au coucher du soleil, je m'acheminai de nouveau vers la ville, comptant que le repas du soir retiendrait loin de moi les curieux. Mais hélas! le bruit de mon arrivée, qui la veille encore était restée ignorée de la plus grande partie de la population, s'était répandu comme une traînée de poudre dans tout Lin-ngan. J'amassai en rentrant en ville une énorme suite de curieux ; mais ce n'était rien à côté de ce qui m'attendait à la pagode même. Le premier étage, les combles, les toits, tout avait été escaladé et ne présentait plus qu'une fourmilière continue de têtes humaines. A mon entrée dans la cour, la foule s'écarta sur mon passage, me ménageant au centre un étroit espace dans lequel elle comptait bien me retenir le plus longtemps p.336 possible : la représentation commençait. La rougeur de la colère et de la honte sur le front, je dus subir une heure encore la curiosité de ces forcenés. A la fin, à bout de forces et de patience, je me retirai brusquement dans mon logement, en fermant derrière moi la porte à claire voie qui donnait sur la cour. Cette porte, peu solide, ne tarda pas à céder à la pression de la foule, qui trouva que je manquais de complaisance. Avec l'aide de ma petite escorte de Yuen-kiang, je refoulai les curieux et j'essayai de consolider cette insuffisante barrière. Mais la déception de la populace ne tarda pas à se

manifester par des reproches adressés à ceux qui, près de la porte, avaient la faiblesse de reculer devant moi. Une pierre vint ricocher entre les barreaux de la porte, et m'atteignit en pleine figure; d'autres ne tardèrent pas à la suivre, et j'eus à ce moment conscience de ce que pouvait être l'antique supplice de la lapidation. Je ne cédai pourtant pas, et retenant d'une main les deux battants de la porte qui ployaient sous cet ouragan de pierres, je saisis de l'autre mon revolver, que mon fidèle Tei eut la présence d'esprit de m'apporter. Le canon de l'arme, placé ostensiblement entre les barreaux, fit reculer les plus proches, et la détonation qui suivit immédiatement creusa un large cercle au milieu de la foule surprise.

J'avais tiré en l'air, me rendant très bien compte qu'à la vue du sang cette foule encore indécise se ruerait sur moi et me mettrait en pièces. Dans un pays où existent encore les fusils à mèche, les armes à coup double sont des merveilles à peine connues. Aussi on me crut complètement désarmé, après que l'émoi de cette première détonation se fut calmé, et la grêle de pierres recommença de plus belle. Je fis feu une seconde fois. La stupéfaction fut grande, car on ne m'avait pas vu recharger mon arme.

— Bah! dit quelqu'un dans la foule, j'ai vu des pistolets à deux coups ; il y en a à Ta-ly qui viennent du pays de Mien ¹ ; maintenant c'est bien fini, il est désarmé, on peut s'approcher sans crainte.

J'eus le bonheur de saisir le sens de cette réflexion, et j'en fis immédiatement mon profit : trois détonations successives vinrent coup sur coup terrifier la foule qui voyait mon pistolet rester toujours immobile au-dessus de la porte ; une immense panique

¹ Nom que les Chinois donnent à la Birmanie.

s'ensuivit, et je complétai la déroute en m'élançant brusquement au dehors le pistolet au poing, l'œil en feu, la figure ensanglantée. Ma vue produisit une réaction subite ; soit crainte de cette arme qui tirait toujours sans qu'on la chargeât jamais, soit compassion réelle, les Chinois les plus proches de moi me supplièrent de me calmer, et me jurèrent qu'il serait fait justice des lanceurs de pierres. Le reste de la foule continuait à fuir dans toutes les directions, s'imaginant sans doute que j'amoncelais les cadavres devant moi. Il n'y eut bientôt plus dans la cour qu'un groupe peu nombreux de personnes qui me ramenèrent dans ma chambre et me soignèrent avec intérêt.

p.273 Peu après, se présenta un mandarin en grand costume, qui me fit des excuses au nom du gouverneur, m'annonça que des soldats allaient être placés à toutes les avenues de la pagode et me promit la visite de tous les apothicaires de Lin-ngan. Il m'apprit en même temps que M. de Lagrée et le reste de la mission française venaient d'arriver, qu'on les avait logés en dehors de la ville, mais qu'en raison de l'excitation de la foule, il n'était pas prudent de me ramener en ce moment auprès de mes compagnons.

Le lendemain matin, au point du jour, on me fit franchir un mur de la pagode qui donnait du côté du rempart, et, par des chemins détournés et déserts, on me reconduisit auprès de M. de Lagrée.

Celui-ci avait éprouvé quelques difficultés à continuer sa route jusqu'à Lin-ngan. Au moment où la commission allait se mettre en route de Che-pin vers ce dernier point, Leang ta-jen, gouverneur de Lin-ngan, avait expédié une lettre dans laquelle il invitait p.274 la commission française à rester à Che-pin, et à poursuivre directement sa route sur Yun-nan. Il n'était pas possible, en effet, disait cette lettre, d'aller de Lin-ngan à la

capitale de la province, les routes étant interceptées de ce côté par les Koui-tseu et les voleurs. M. de Lagrée avait insisté pour aller jusqu'à Lin-ngan faire connaissance avec le Leang ta-jen, sauf à revenir à Che-pin, reprendre la route qu'on lui indiquait.

A son arrivée à Lin-ngan, de nombreux cadeaux lui avaient été apportés de la part des autorités locales, entre autres un repas tout préparé, mais on lui avait fait dire que tous les principaux mandarins de la ville, Leang ta-jen en tête, étaient absents et occupés à combattre les Koui-tseu, qui s'étaient retranchés à soixante-dix li au nord-est de la ville, dans deux fortes positions, appelées Po-si et Kouang-si. M. de Lagrée ne crut pas à cette prétendue absence et exigea que le Leang ta-jen fît des excuses officielles au sujet des insultes dont j'avais été l'objet. Une foule de mandarins subalternes vinrent en vain le visiter et essayer de l'adoucir par des présents. M. de Lagrée reçut froidement les visites et repoussa les cadeaux. De l'intérieur de la vaste pagode où nous étions logés, nous entendions la foule vociférer et se plaindre de ne pouvoir parvenir jusqu'à nous ; de temps en temps quelques pierres lancées par-dessus les murs nous témoignaient de son impatience et de sa brutalité. Le sergent annamite, accompagné d'un de ses camarades, parvint à saisir l'un des agresseurs et nous le remîmes aux autorités locales, en demandant une punition sévère. Il fut immédiatement mis à la cangue.

Dans l'intervalle, j'avais fait écrire à mon Annamite Tei, sur la prière de M. de Lagrée, une lettre chinoise dans laquelle celui-ci exposait ses griefs et demandait une réponse positive et des communications plus directes avec la première autorité de Linngan. Quelques heures après, nous reçûmes une réponse dans laquelle Leang ta-jen faisait des excuses et annonçait sa visite pour le lendemain. Il arriva à l'heure dite. C'était un gaillard de



Leang ta-jen

deux mètres de haut, dont les pieds, les mains et l'énorme tête étaient bien proportionnés. Son air humble et embarrassé contrastait singulièrement avec son encolure de géant ; c'était bien là le fameux personnage que nous représentaient les récits populaires. Homme du peuple sans instruction et sans grade, sa valeur et son énergie l'avaient désigné, dès les premiers combats

contre les mahométans, au commandement militaire du sud de la province. Il s'était décerné lui-même le bouton rouge et avait remplacé les mandarins de Che-pin, de Tong-hay, et de plusieurs villes voisines par des créatures à lui ; il avait délivré l'année précédente la ville de Lin-ngan, un instant occupée par les rebelles. Par le fait, il ne reconnaissait plus les ordres venus de Pékin, et agissait dans le sud de la province comme un souverain indépendant. L'ascendant moral exercé par M. de Lagrée sur un homme placé dans de telles conditions, et dont l'énergique volonté avait tout soumis autour de lui, n'en restait que plus extraordinaire. Sa visite fut très courte et il prévint le chef de la mission française qu'il allait immédiatement retourner aux avantpostes, de façon à le dispenser de lui rendre sa visite ; des affiches avaient été posées par ses soins sur les murs d'enceinte de notre pagode et menacaient de mort tous ceux qui oseraient importuner les étrangers. Il tint, du reste, à se montrer vis-à-vis de nous d'une munificence orientale. Tous les indigènes qui nous approchaient de près ou de loin reçurent des marques de sa générosité. Les soldats d'escorte qui étaient venus de Yuen-kiang eurent de l'argent et des habits. On distribua à tout le personnel de l'expédition de grandes plagues d'argent, sorte de décoration qu'il avait coutume de distribuer à ses soldats, et sur lesquelles étaient inscrits son nom et le mot récompense ; elles étaient destinées, nous fit-il dire, à nous préserver des mauvais sorts. Nous eûmes toutes les peines du monde à refuser, le jour de notre départ, vingt habillements complets, quelques-uns fort riches, qu'il offrait à nous et à notre suite.

Il était regrettable que l'état de la contrée ne nous permît pas de pousser notre reconnaissance plus à l'est : on nous signalait à Mong-tse, ville située à trois jours de marche de Lin-ngan, des mines d'argent et de plomb. De ce point, on se trouve à deux

cents li de Mang-Ko, grand marché chinois situé sur les bords du Ho-ti Kiang. C'est là que ce fleuve, d'après les renseignements que j'avais recueillis dans mon excursion, commence à devenir navigable. En aval de Mang-Ko, on rencontre la ville de Lao-kay, qui est en plein pays annamite, à douze jours de marche de la capitale du Tong-king. De nombreuses mines d'or, d'argent et de cuivre se trouvent dans le département chinois de Kai-koa, que traverse une grande rivière, le Nan-si ho, affluent du Song Coi, nom annamite du fleuve du Tong-king.

Mang-Ko paraît être le centre d'un commerce très actif. Les gens de Canton, qui s'y rendent en traversant le Kouang-si et la partie nord du Tong-king, y apportent des laines, des cotonnades, des soieries, et remportent en échange le coton et le thé que produisent les Pa-y des environs et les Thai de la vallée du Nam Hou. La plupart des soies que consomme le sud du Yun-nan viennent par cette voie, et le courant commercial du fleuve Bleu et du Se-tchouen ne commence à l'emporter sur l'exportation cantonnaise que beaucoup plus au nord. Les Chinois de Lin-ngan amènent à Mang-Ko des thés venus par la route de Pou-eul.

Avant la guerre des Mahométans, les mandarins du Yun-nan faisaient apporter de Tong-tchouen à Sin-Kay, marché annamite qui se trouve sur le Song Coi en aval et à peu de distance de Mang-Ko, de l'étain et du zinc, dont on se sert en An-nam pour la fabrication de la monnaie nationale ; on échangeait ces métaux contre de l'argent au titre de huit dixièmes, que l'on achevait de purifier dans le Yun-nan. Il n'était point permis aux Annamites d'entrer sur le territoire chinois et, de fait, p.275 nous ne pûmes découvrir pendant tout notre séjour le long des frontières aucun sujet de Tu-duc. Une large bande de terrain habitée par les tribus



Sauvage pa-y du Yun-nan

sauvages, Pa-y ou Lo-lo, paraît s'interposer de ce côté entre la Chine et l'An-nam. Les troubles et les révoltes qui ont accumulé la misère et les ruines dans les provinces méridionales du Céleste-Empire sont venus compliquer encore la situation politique de cette intéressante contrée. Les Cantonnais, en possession depuis longtemps du commerce de Mang-Ko, n'ont pas tardé à se porter en masse vers ce pays riche, fertile et tranquille, où ils peuvent échapper aux bouleversements incessants dont leur province est le théâtre. Depuis quelques années, un chef cantonnais s'est établi avec une nombreuse

colonie de ses compatriotes à Lao Kay, s'est proclamé indépendant et vit des revenus considérables de la douane qu'il a installée sur le fleuve.

Il y avait à étudier là une question commerciale d'un grand avenir, et d'un intérêt exclusivement français, puisque le Tongking se trouve placé directement sous notre influence politique par suite des traités qui nous lient à la cour de Hué.

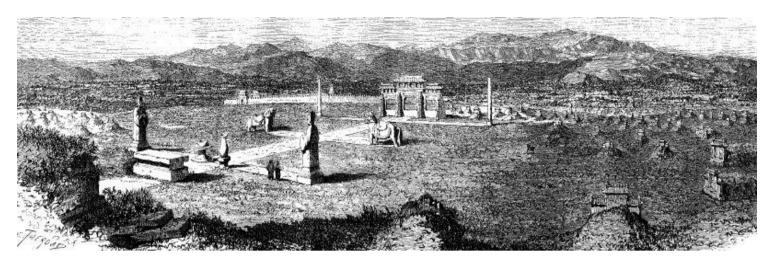
La pacification du Yun-nan rendra à ces belles contrées la vie commerciale et la richesse que leur assurent leurs produits si variés et si précieux et le débouché si facile et si économique que leur offre le fleuve du Tong-king. Si une politique jalouse et exclusive a su détourner jusqu'à présent de leur écoulement naturel vers la mer les denrées qui vont chercher à Canton ou à Shang-haï un marché éloigné et onéreux, il nous appartient d'user de notre influence auprès des cours de Pékin et de Hué pour faire cesser cet état de choses et pour plaider la cause de ces intéressantes populations. Notre colonie de Cochinchine est légitimement appelée, par la force même des choses, à recueillir l'héritage de Canton, et Saïgon, qu'un cabotage actif relie aux embouchures du fleuve du Tong-king, offrira aux produits du Yun-nan et de l'Indo-Chine septentrionale un marché plus avantageux et un point de chargement mieux situé pour leur échange contre des marchandises européennes.

Malheureusement le manque d'interprètes, et par suite la difficulté de recueillir des renseignements précis et sérieux empêchèrent M. de Lagrée de pousser ses investigations de ce côté aussi loin qu'il eût été nécessaire.

Nous visitâmes aux environs immédiats de Lin-ngan un gisement de lignite, dont l'exploitation est assez active. Ce combustible est d'un emploi général ; la plaine de Lin-ngan est

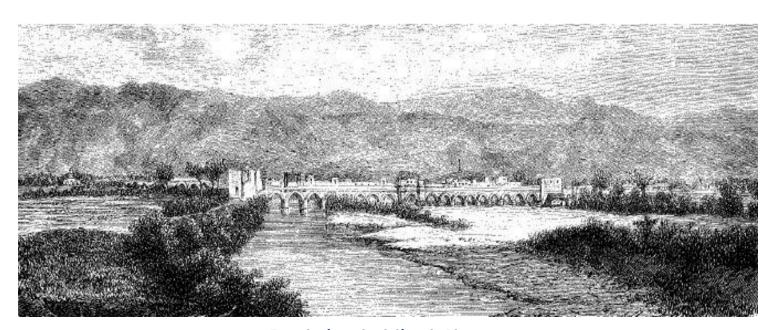
entièrement déboisée, et le peu de bois que l'on brûle est apporté de fort loin par les sauvages. L'extraction du lignite se fait par deux puits verticaux, d'une profondeur de seize à dixsept mètres ; ils donnent accès à des galeries horizontales d'un grand développement, pratiquées à l'intérieur de la couche combustible, qui paraît avoir une épaisseur variant d'un mètre à cinquante centimètres. L'exploitation est monopolisée par l'administration chinoise; de nombreuses voitures se pressent autour des puits et attendent leur tour de chargement. On paye sur les lieux mêmes. Ces voitures, les premières que nous eussions rencontrées depuis bien longtemps, sont de petits chariots fort bas, portés sur deux roues pleines et traînés par un bœuf ou un buffle. On fabrique également à Lin-ngan ce papier commun dont on fait en Chine une si grande consommation en guise d'allumettes. Duhalde cite le miel et la cire parmi les productions importantes de la contrée.

Nous partîmes de Lin-ngan le 9 décembre. La plaine que nous traversâmes en remontant la rivière présente une énorme étendue, toute mamelonnée de collines et couverte de tombeaux. Les ponts, les portiques de marbre, les quelques bouquets d'arbres qui s'élèvent auprès des pagodes évoquent comme un vague souvenir de la campagne de Rome. Ce qui frappe le plus, après cette physionomie singulière du paysage, ce sont les gigantesques travaux exécutés par les habitants pour préserver leurs champs des cailloux que charrient les torrents ; ceux-ci ont été endigués, sur tout leur parcours dans la plaine, entre deux énormes murailles de pierres sèches ; chaque génération élève ces murailles d'une assise ou deux, afin de suivre l'exhaussement progressif que subit le lit du torrent après chaque saison pluvieuse ; les galets que les eaux entraînent à cette époque, ainsi retenus dans d'étroites limites, s'accumulent rapidement. Aujourd'hui, tous ces cours d'eau

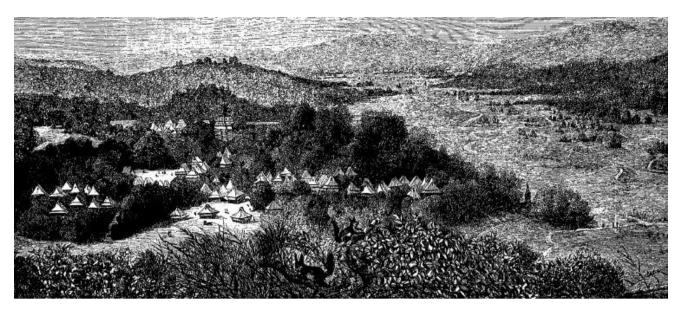


Champ de tombeaux à Lin-ngan

sont comme suspendus au-dessus de la plaine et leur élévation facilite l'irrigation des rizières avoisinantes. En quelques endroits, les talus des rizières sont eux-mêmes construits en pierre. On ne saurait s'empêcher d'admirer tant d'ingéniosité et de prévoyance et l'on regrette de ne pas les retrouver à un degré égal dans les pays plus civilisés. Quiconque en France a traversé la vallée du Rhône, est resté frappé sans doute de l'immense quantité de terrain que stérilisent les cailloux arrachés des pentes des Alpes ou des Cévennes par les affluents de ce fleuve. La plaine de la Crau est un

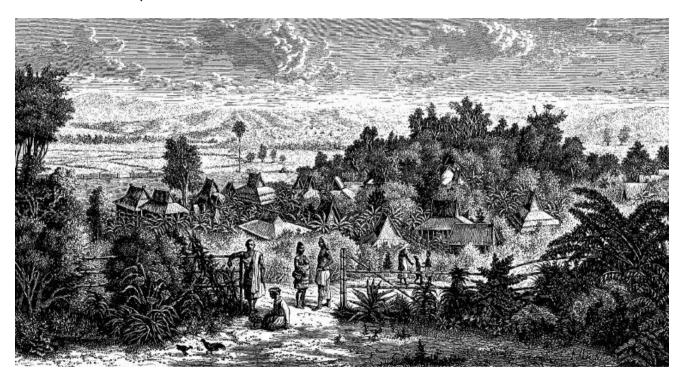


Pont jeté sur la rivière de Lin-ngan



Village pa-y

attristant exemple de notre impuissance à égaler l'agriculture chinoise. Si, comme les Chinois, nous savions endiguer nos rivières, nous ne verrions pas leur lit occuper un espace centuple de celui qui lui est nécessaire, et des inondations de cailloux détruire nos moissons sur d'immenses espaces de terrain, comme il arrive parfois dans le Gard ou l'Ardèche.



Village pa-y



XIV

Che-pin et son lac. — Mines de fer. — Tong-hay. — Les premières neiges. — Kiang-tchouen et le lac de Tchin-kiang. — Historique de la rébellion mahométane. — La plaine, le lac et la ville de Yun-nan. — Nous rencontrons des compatriotes. — Le Ma ta-jen. — Arrivée d'une lettre de l'ambassadeur de France à Pékin. — Commerce et richesses métallurgiques du Yun-nan. — Effets de la culture du pavot. — La pagode du roi Ou.



Une heure après notre départ de Lin-ngan, deux cavaliers nous rejoignirent au galop et nous annoncèrent de la part de Leang ta-jen que le malheureux qui p.276 avait jeté une pierre dans notre logement et qui avait été mis à la cangue auprès d'une porte de la ville, venait d'être décapité. On nous avait prévenus à l'avance que tel serait en effet son sort. Nous n'avions pu y croire, et cette incrédulité avait été la cause de la perte du coupable. M. de Lagrée, qui avait le cœur excessivement bon, aurait sans aucun doute demandé et obtenu sa grâce, s'il avait pensé que la peine capitale lui fut réservée.

Nous arrivâmes dans l'après-midi sur les bords du lac à l'extrémité duquel s'élève la ville de Che-pin. Ce lac a environ quatorze kilomètres de longueur et sa direction générale est l'est-sud-est. Nous nous embarquâmes dans une grande chaloupe, pendant qu'une partie de nos porteurs continuaient leur route par terre et suivaient la rive nord du lac, que nous côtoyions à peu de distance. Une ligne continue de montagnes entoure le lac de toutes parts et forme dans le sud une série de golfes où la nappe d'azur se prolonge en lointaines perspectives. Les croupes nues et rougeâtres des promontoires qui découpent la rive méridionale, sont sillonnées de routes qui indiquent un pays peuplé. Au bout de trois heures de navigation, nous arrivâmes à Che-pin. C'était jour de grand marché. Une quantité innombrable de barques

sillonnaient dans tous les sens les eaux du lac, et ramenaient à leurs villages les sauvages des environs venus à la ville pour vendre leurs denrées. De ce côté, les rives du lac sont cultivées en rizières. L'industrie des agriculteurs a conquis sur les eaux un espace considérable, et la surface inondée de rizières, sillonnée de minces talus, vient se marier et se confondre avec le calme miroir des eaux. De longues chaussées, qui s'avancent perpendiculairement aux rives, fournissent un point débarquement commode aux marchandises et aux voyageurs. Près de leur extrémité, deux petites îles couvertes de verdure surgissent de l'eau où elles mirent les toits courbes et les élancés des clochetons pagodes qui les couronnent. Coquettement assise sur les bords du lac, Che-pin arrondit autour de ses maisons pressées sa blanche enceinte de pierre. Derrière la ville, s'étend une vaste plaine admirablement cultivée.

L'intérieur de Che-pin présente un plus confortable aspect que les villes que nous avons visitées jusqu'à présent ; on n'y trouve ni ruines, ni maisons abandonnées, et les pittoresques costumes des populations mixtes qui habitent son voisinage donnent à ses rues une physionomie vivante et originale. Celles-ci sont entièrement pavées en marbre. Aux races Lolo et p.278 Pa-y, que j'ai déjà décrites, se joignent ici quelques sauvages petits et noirs appelés Poula, qui paraissent originaires du territoire de Yuenkiang.

Je remarquai au marché de Che-pin, du fer qui venait de mines situées à peu de distance dans le nord et qui se vendait environ trois sous la livre ; des poteries venant de Ning-tcheou et qui remplissaient d'immenses magasins ; du soufre venant d'Homi tcheou, ville située à l'est de Lin-ngan ; du thé venant de Poueul, qui se vend par paquets de six cercles pesant environ trois

livres et demie, et valant de quatre à cinq francs. Le sel vaut quatre-vingts centimes les dix livres et vient, paraît-il, en partie de Mangko, et par conséquent du Tong-king; le coton est apporté par les sauvages et se vend de deux cents à deux cent quatre-vingts francs le picul. Le riz est bon marché et ne vaut guère que deux sous la livre. Je ne puis m'empêcher de comparer encore les solides campagnardes qui passent dans les rues à ces pauvres Chinoises à la figure enfarinée, à la coiffure haute et raide, et qui, malgré leurs parures de fête, ressemblent à des invalides à jambes de bois. Dire que tout un sexe est ainsi dans une nation de quatre cents millions d'âmes!

A quelque distance de la porte nord de la ville, est une source qui dégage de l'acide carbonique. Les habitants, qui n'en font d'ailleurs aucun usage, l'ont enfermée dans une pagode fort ancienne, au milieu de laquelle on a fait à l'eau mystérieuse un beau bassin de marbre. Du petit pont jeté sur le bassin, on voit bouillonner les bulles de gaz au milieu de la mousse qui recouvre les eaux croupissantes.

Nous quittâmes Che-pin le 11 décembre. Après la visite qu'avait cru devoir nous rendre Leang ta-jen, tous ses subordonnés étaient tenus vis-à-vis de nous aux plus grands honneurs. Le mandarin de Che-pin nous devança de bonne heure dans la plaine que nous devions traverser, et, au milieu de ses troupes sous les armes, nous adressa, en grande cérémonie, ses souhaits de voyage. Nous nous dirigeâmes droit au nord, dans la direction de Yun-nan, et nous ne tardâmes pas à quitter la plaine pour chevaucher au milieu de hauteurs inégales et de gorges étroites inondées de cailloux. Les schistes calcaires dont se composent toutes ces montagnes se brisent avec une facilité extraordinaire et sont entraînés par les pluies le long des pentes sur lesquelles ne les retient aucune végétation. On ne marche

partout que sur un océan de pierres. Le 12, nous fîmes halte dans un petit vallon qu'arrose un mince filet d'eau ; nous trouvâmes là deux ou trois forges qui traitent un minerai de fer très riche, que l'on extrait à peu de distance. Le mode de traitement est assez primitif. Je n'ai à signaler qu'un soufflet hydraulique que fait mouvoir une roue horizontale frappée par une chute d'eau. On trouve le même moteur employé avec des dimensions plus considérables pour le décorticage du riz. Sur toute notre route, nous trouvions des détachements des troupes de Leang ta-jen qui, prévenues de notre passage, venaient à notre rencontre le soir ou nous escortaient le matin.

La végétation avait perdu tout caractère tropical, et de grands cyprès donnaient au paysage une physionomie alpestre. Le 13, nous visitâmes, au village de Lou-nang, une fabrication de ces chaudières en fonte que l'on trouve dans toutes les cuisines du Céleste-Empire, et de ces bassines en fer qui servent spécialement à la fabrication du sel. On les coule dans des moules en terre composés de deux parties, qui laissent entre elles l'épaisseur du métal que doit avoir la paroi de la chaudière, La pièce est renversée et la coulée se fait par un orifice qui correspond au fond de la bassine. Le moule supérieur est percé de trous, et l'intérieur est enduit d'une espèce d'huile bitumineuse, destinée à empêcher l'adhérence du métal.

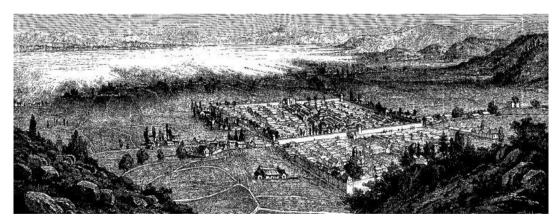
Nous couchâmes le soir à Nga-pou-tchiong, grand village situé sur les bords d'une rivière qui appartient au bassin du fleuve de Canton. Nous quittions, pour ne plus y revenir, le bassin du fleuve du Tong-king. La population revêt à partir de ce point une physionomie plus nettement chinoise. Les villages lolos disparaissent, et les maisons à terrasses font place aux toits courbes et aigus.

Le 14, après avoir cheminé quelque temps sur des hauteurs arides couvertes de tombeaux, nous aperçûmes à nos pieds la



En route à travers les tombeaux

ville de Tong-hay, construite sur les bords d'un lac, plus grand mais moins pittoresque que celui de Che-pin, qui s'étendait à perte de vue dans la direction du nord-nord-est. De riches cultures, parmi lesquelles dominent celles du pavot et du tabac, couvrent ses rives et s'avancent souvent fort loin dans ses eaux.

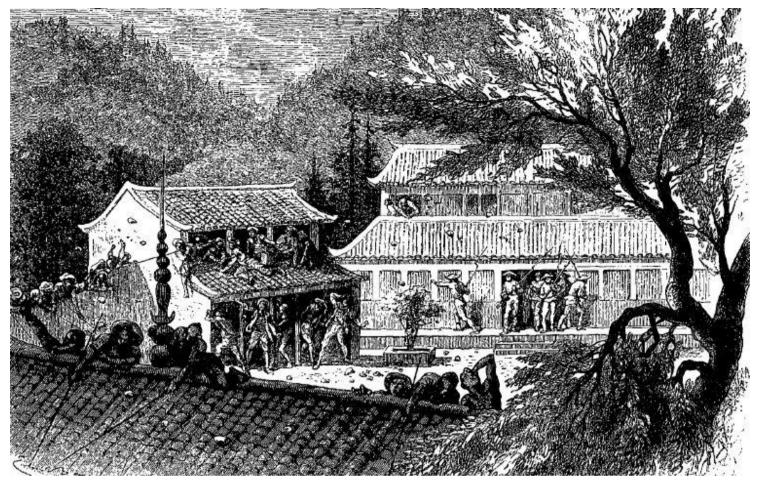


Ville et lac de Tong-hay

Ces conquêtes de l'agriculture sur le terrain du lac le font ressembler en certains points à une mare ; mais cette plaine paraît si riche, les villages s'y pressent si nombreux, les cultures

sont si soignées et d'un si riant aspect, qu'on ne regrette point ces petits accrocs faits à l'ensemble du paysage.

Les autorités et une partie de la garnison de la ville nous attendaient aux portes, au milieu d'un immense concours de peuple. On nous conduisit en grande pompe à une pagode située à l'intérieur de l'enceinte ; mais les hautes murailles qui entouraient de tous côtés notre nouveau domicile nous isolaient trop de la foule pour que celle-ci y trouvât son compte. Elle ne tarda pas à se ruer à nos portes ; personne ne put entrer ou sortir sans qu'un flot de curieux se précipitât dans les cours et vînt nous rendre tout travail impossible. Sur nos réclamations, une garde nombreuse fut installée devant notre logement ; les curieux ne purent même plus s'aventurer à regarder par nos portes quand elles s'entre-bâillaient, sans recevoir des volées de coups de bâton. La foule s'exaspéra et tenta l'escalade des murs. Les maisons voisines furent prises d'assaut, et leurs toits servirent d'ouvrages avancés pour parvenir jusqu'à nous. Il fallut recourir aux grands moyens. Des soldats montèrent sur nos toits et repoussèrent les envahisseurs à coups _{p.279} de lance ; dans les cours, les fusils furent chargés et les mèches allumées. Je doute cependant que ces menaçants préparatifs eussent produit l'effet désirable, si on n'eût vu, derrière notre garde chinoise, nos Annamites et nos Tagals mettre au bout de leurs carabines leurs sabresbaïonnettes. La forme étrange, l'aspect étincelant de cette arme inconnue, l'air résolu de ceux qui la maniaient, firent une vive et salutaire impression, et, à la nuit tombante, les habitants de Tong-hay nous laissèrent goûter en paix le repos dont nous avions si grand besoin.



Assaut de la pagode de Tong-hay par la foule

Le lendemain, M. de Lagrée alla rendre visite au Tche-hien ou sous-préfet de la ville, autorité civile fort effacée par la présence du mandarin militaire, qui représentait à Tong-hay Leang ta-jen. Le sous-préfet se plaignit amèrement au commandant français des exigences et des brutalités du délégué de Leang ta-jen. Si, à tout prendre, on aime mieux la férule des acolytes de ce farouche ennemi des mahométans que celle des Koui-tseu eux-mêmes, les uns et les autres sont regardés comme des ennemis qu'il faut supporter et nourrir.

De son côté, M. Delaporte gravit les hauteurs qui dominent la ville pour jouir du panorama du lac. Arrivé au point qui lui sembla le plus favorable, il s'installa au pied d'un arbre pour dessiner. Il avait eu soin de se placer au sommet d'une pente

excessivement rapide, afin de n'être pas entouré par les curieux qui le suivaient obstinément depuis sa sortie de la pagode. Ceux-ci s'entassèrent derrière l'artiste, mais, en raison de l'emplacement qu'il avait choisi et de la dimension de l'arbre qui lui servait de dossier, un bien petit nombre dans la foule pouvaient suivre la marche de son crayon sur le papier. Leurs voisins _{p.280} trouvèrent que ces favorisés du sort abusaient de leur situation et gardaient trop longtemps la place ; ils leur rappelèrent, mais en vain, ce qu'ils devaient à leurs compagnons de curiosité. Les murmures allèrent en grossissant et se transformèrent en injures. Elles furent insuffisantes pour faire quitter la place à des gens qui l'avaient conquise à la force des poignets, et il fallut user envers eux de movens semblables. Ils répondirent par des coups de couteau. Des deux côtés on dégaina et la lutte s'engagea sanglante. Quelques-uns des combattants dégringolèrent sur la pente rapide qui s'étendait aux pieds du dessinateur. Celui-ci essayait d'intimider les plus hardis avec son revolver et de déplacer le théâtre d'une lutte dans laquelle il pouvait être compromis. L'arrivée de MM. Joubert et de Carné l'aida heureusement à se dégager de cette bagarre. On ignore le plus souvent au prix de quels ennuis et de quels dangers les voyageurs rapportent des pays lointains les renseignements qu'il paraît de prime abord si facile d'obtenir. Un dessin d'après nature est sans doute pour un artiste une occupation agréable, presque une distraction. Que dire de ceux qu'il a fallu faire le revolver au poing?

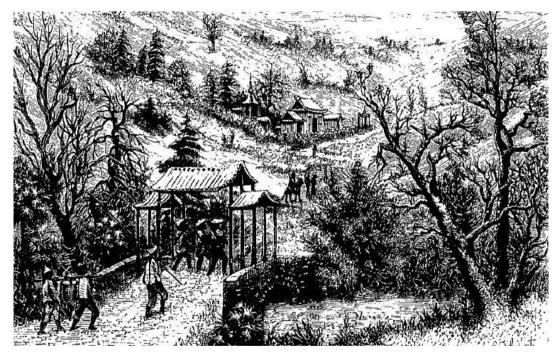
Il y avait en ce moment à Tong-hay une grande agglomération de troupes. Dans le voisinage de cette ville, et couronnant l'une



Rixe sur les hauteurs qui dominent Tong-hay

des montagnes qui entourent le lac, se trouvait un camp retranché où deux ou trois milliers de mahométans résistaient depuis plusieurs mois à toutes les attaques de Leang ta-jen. Chaque fois qu'on leur laissait quelque répit, ils dévastaient la contrée et exaspéraient par ces défis continuels la population et les impériaux. Au moment même ou j'écris ces lignes, je ne sais si ce

camp de Toug-cao ne résiste pas encore aux efforts du vice-roi de Yun-nan. Attaqués avec vigueur vers la fin de 1870 et investis de façon à ne pouvoir renouveler leurs vivres, ces forcenés, montrant un héroïsme digne d'une meilleure cause, ont chassé de leurs retranchements leurs femmes et leurs enfants, comme autant de bouches inutiles, et refusé les capitulations honorables qui leur étaient offertes. Atteints à grande distance par la nouvelle artillerie que le vice-roi avait fait acheter en France, et un instant déconcertés par les explosions des obus, ils ont appris bien vite à s'en garantir en creusant des casemates. La famine seule aura raison de cette invincible opiniâtreté; le jour où les Chinois pénétreront à Toung-cao, ils ne trouveront plus que des cadavres.



Départ de Tong-hay

Nous quittâmes Tong-hay le 16 décembre, par un temps de neige qui dura toute la journée. C'était la _{p.282} première fois depuis six ans que je voyais la terre couverte de cet éclatant manteau. Malgré le piquant et le renouveau de ce paysage, nous étions trop brusquement surpris par le froid et trop peu vêtus pour ne pas trouver l'épreuve un peu dure. Nos pauvres Annamites, auxquels

ce spectacle était absolument inconnu, le trouvèrent charmant pendant le premier quart d'heure, et s'extasièrent devant ces légers flocons blancs qui tombaient lentement et sans bruit, et venaient se poser comme à regret sur leurs épaules. Mais leurs pieds nus et leurs mains bleuies par le froid ne tardèrent pas à refuser tout service, et je ne pouvais me défendre d'un vif sentiment de pitié en voyant les larmes que leur arrachait la souffrance se geler sur leurs joues pâlies. Cette journée de marche fut pour eux et pour nous-mêmes une des plus pénibles du voyage. Nos longues barbes étaient hérissées de glaçons, et boussole, crayon et papier échappaient de mes doigts engourdis.

Nous longions la rive est du lac ; la route, bien empierrée, desservait de nombreux villages, tous chinois, dont les habitants paraissaient fort mal disposés pour notre escorte et nos porteurs. Les soldats de Leang ta-jen semblaient rabattre ici de leurs allures insolentes, et nous disaient tout bas que les gens du pays aimaient les Koui-tseu plus que de raison. Nous trouvâmes à miroute une rivière d'un aspect régulier comme celui d'un canal et d'un courant assez rapide, par laquelle se déchargeaient les eaux du lac. Nous nous arrêtâmes le soir à un village situé dans une gorge étroite, près du col de la petite chaîne qui ferme au nord le bassin du lac. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer le bois nécessaire pour réchauffer nos membres raidis. L'escorte de soldats du Leang ta-jen était évidemment mal vue habitants et nous rendait impopulaires. Aussi empressâmes-nous de la congédier.

Nous continuâmes le lendemain notre route par un beau soleil, impuissant à fondre la couche de neige qui recouvrait le sol, les maisons et les arbres. En voyant les têtes sveltes de quelques

palmiers 1 et la verdure persistante des grands arbres diaprer ce blanc linceul, on eût pu croire à une erreur de la nature. Le feuillage rouge des sumacs, les taches noires que formaient les rochers à pic sur le flanc des montagnes, donnaient au paysage un aspect bariolé vraiment original. Le thermomètre marquait au lever du soleil un degré au-dessous de zéro, et de légères plaques de glace nageaient à la surface des ruisseaux et des étangs. A dix heures du matin nous apparut le lac de Kiangtchouen, encadrant sa nappe d'azur entre des montagnes couvertes de neige. Ses bords ne sont ni moins peuplés ni moins cultivés que ceux du lac de Tong-hay. Les pentes rougeâtres qui viennent mourir sur les bords de l'eau sont couvertes de plantations de fèves, mais les hauteurs qui le dominent sont désertes, et l'on n'y trouve quère que des rhododendrons. Une bonne route longe la rive est de ce nouveau lac : elle est souvent taillée en corniche dans le roc des collines qui viennent effleurer l'eau de leurs pieds abrupts, et défendue contre l'action destructive de la faible houle du lac par des jetées en pierre. A peu de distance de l'extrémité du lac, un bras de rivière, très court, large et profond, traverse la petite chaîne qui longe la rive, et en déverse les eaux dans un second lac d'une dimension beaucoup plus considérable. C'est le lac de Fou-hien : ses bords ont un aspect grandiose et sauvage; l'œil ne peut en distinguer le rivage septentrional, où s'élève l'importante ville de Tchin-kiang. En passant du bassin du lac de Tong-hay dans celui du lac de Kiang-tchouen, nous avions laissé sur notre droite, à

¹ C'est le *Chamœrops*. Les habitants de la Chine utilisent les fibres que contient la gaine des feuilles, et les montagnards se servent de celles-ci comme de manteaux pour s'abriter de la pluie. Ce palmier, qui est, en même temps qu'un arbre utile, un arbre d'ornement du plus gracieux effet, a été récemment introduit dans le midi de la France.

peu de distance, la ville de Ning-tcheou, célèbre par ses poteries et les mines de cuivre de ses environs.

Kiang-tchouen est une ville petite et sale, que les Koui-tseu ont brûlée, il y a trois ans, mais qui s'est relevée de ses ruines par cette patiente persévérance et cette indomptable énergie qui sont les plus précieuses qualités de la race chinoise. Nous y reçûmes un accueil moins bruyant, moins solennel, mais plus confortable et plus cordial qu'à Tong-hay. Le sous-préfet de la ville nous logea dans un yamen attenant à sa résidence, et nous pûmes, pendant deux jours, nous chauffer tout à notre aise, sans avoir rien à craindre des importuns. Ce fut de ce point que M. de Lagrée adressa à la première autorité civile de Yun-nan, Song tajen, et au premier mandarin militaire de la province, Ma ta-jen, deux lettres destinées à leur annoncer notre arrivée.

Le Song ta-jen, vice-roi intérimaire, avait remplacé l'année précédente le vice-roi Lao, mort le 22 février 1867 ; il attendait qu'un titulaire fût officiellement désigné par Pékin à la dignité vacante ; cette nomination avait eu lieu, disait-on, mais le nouvel élu, peu soucieux de prendre la direction des affaires dans un moment aussi critique, s'attardait dans le Se-tchouen sous divers prétextes. Le Ma ta-jen était un soldat de fortune, dont le vrai nom était Ma-hien ; il vendait du sucre d'orge lorsque éclata en 1856 la révolte des mahométans. Il convient de donner rapidement ici un aperçu des causes et des principales phases de cette guerre.

Les révoltes qui pendant les trente dernières années sont venues ébranler la puissance de la dynastie tartare n'ont pas tardé à avoir leur contre-coup dans le Yun-nan, où les mahométans sont influents et nombreux. Encouragés par l'exemple de leurs coreligionnaires du Chen-si, ils voulurent s'attribuer un rôle

prépondérant et ils affichèrent des exigences intolérables. En 1856, ils provoguèrent à Yun-nan une sédition à la faveur de laquelle ils pillèrent la ville. Les hauts fonctionnaires chinois, après en avoir référé à Pékin, $_{\rm p.283}$ résolurent de se débarrasser d'eux par un massacre général. Le gouverneur de Ho-kin, ville située entre Li-kiang et Ta-ly, s'était acquis une certaine réputation en combattant les Taï-ping dans le Kouang-si ; il fut chargé de donner le signal de cette sanglante exécution. Il réunit tous les vagabonds et les gens sans aveu du pays, leur fournit des armes, et, au jour fixé, les précipita sur les mahométans, dont un millier environ furent exterminés. D'autres massacres eurent lieu en même temps sur différents points de la province. Les Koui-tseu, qui depuis longtemps s'organisaient pour la résistance, se soulevèrent à la voix d'un simple bachelier de Mong-hoa, nommé Tou-uen-sie, orphelin chinois qui avait été adopté en bas âge par un mahométan. Sa petite armée, qui ne se composait d'abord que de quarante sectaires, s'accrut bien vite des musulmans échappés au massacre de Ho-kin et de ceux que la crainte d'un sort semblable faisait fuir de Yong-pe et des autres villes du voisinage. Il alla attaquer avec six cents hommes Ta-ly, la seconde ville de la province du Yun-nan, que son admirable position stratégique et commerciale désignait au choix des révoltés. La ville, gardée par une garnison de quatre mille hommes, composée en partie de mahométans, se laissa prendre sans résistance (avril 1857). Le gouverneur de Ho-kin vint immédiatement en faire le siège ; mais ses troupes, qui comptaient plus de pillards et d'assassins que de soldats, furent mises en déroute. Les mahométans marchèrent aussitôt sur la capitale de la province, dont ils s'emparèrent ; le vice-roi, nommé Pang, réussit peu après à les en chasser ; mais un ardent sectaire qui avait fait autrefois le voyage de la Mecque et qui avait reçu de ses coreligionnaires le titre de Lao-papa,

fomenta peu après de nouveaux troubles à la faveur desquels le vice-roi fut assassiné et le Lao-papa proclamé empereur. Ce fut alors que Ma-hien, qui s'était distingué à plusieurs reprises dans les combats contre les mahométans, prit le commandement des troupes chinoises, rentra dans Yun-nan où il installa le Lao ta-jen, nommé vice-roi en remplacement de Pang, et fit rentrer dans l'ombre ce souverain d'un jour (1861). Nommé ti-tai, c'est-à-dire général en chef de toutes les troupes de la province, le Ma ta-jen a essayé de rétablir partout l'autorité de Pékin; mais, dans le sud de la province, le Leang ta-jen s'est toujours refusé à obéir à ses ordres, et les troupes de ces deux rivaux en sont venues aux mains près de Kouang-si-tcheou. Le Ma ta-jen avait même été un instant retenu prisonnier dans Lin-ngan, où il était venu pour faire reconnaître un commandant militaire nommé par Pékin, et il avait dû recourir à la prière pour obtenir sa liberté. C'est à son retour de Lin-ngan qu'il avait chassé les mahométans de Yun-nan.

Profitant de ces discordes, les mahométans ont repris leur œuvre de conquête, et après s'être solidement fortifiés dans Taly, devenue leur capitale, ils ont avancé lentement, mais sûrement, consolidant leur autorité dans les pays annexés avant de faire de nouvelles entreprises, enrôlant de gré ou de force les populations dans leurs armées, et ayant la précaution de faire combattre toujours loin de leur pays d'origine les soldats ainsi levés. Aussi la partie chinoise de l'armée mahométane, de beaucoup la plus nombreuse, pille, vole, brûle et ravage sans scrupule. Tou-uen-sie avait pris le titre de roi le premier jour de l'année chinoise (5 février 1867).

Au moment où nous étions à Kiang-tchouen, la ville de Tchouhiong était investie par les mahométans ; Sin-hing, située à l'ouest

Chinois du Yun-nan

et à peu de distance de Kiangtchouen, était entre leurs mains.
Nous apprenions à chaque
instant les progrès que faisaient
leurs armées. Elles n'étaient plus
qu'à onze lieues au nord et à
neuf lieues à l'ouest de Yun-nan.
Le gouvernement de Pékin ne
paraissait guère se préoccuper
d'une province qui depuis dix ans
ne lui avait fait parvenir aucun



impôt, et il s'en remettait à l'énergie du Ma-ti-tai et à l'habileté du Tsen-fan-tai, grand trésorier de la province, qui résidait à Kiutsing, et à qui l'on devait de nombreux et intelligents efforts de réorganisation des troupes chinoises.

Nous quittâmes Kiang-tchouen le 20 décembre. A peu de distance de la ville s'offrait un lugubre spectacle. Sur toute l'étendue d'une plaine inculte qui allait mourir en pente douce sur les bords du lac, de nombreux cercueils posés sur le sol attendaient une sépulture que les bras des vivants semblaient impuissants à leur donner. Là, comme dans le sud de la province, une épidémie de choléra s'était abattue sur la contrée à la suite de la guerre, avec un degré d'intensité qui avait frappé la population d'épouvante. D'après les superstitions locales, il fallait attendre des jours plus favorables pour donner une sépulture plus complète aux victimes. Les bières chinoises sont heureusement plus solides et plus hermétiquement closes que les nôtres, et c'est à peine si de cet amoncellement de cadavres s'échappaient de temps à autre quelques miasmes putrides. Ce fut avec un véritable soulagement que nous quittâmes ce champ funèbre

pour gravir une chaîne de collines. Nous arrivâmes à un col élevé de deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et de quatre à cinq cents mètres au-dessus du niveau des lacs. On découvrait de là un panorama magnifique : dans l'est, la vaste étendue du lac de Tchin-kiang ; au sud, la plaine et la ville de Kiang-tchouen ; au nord, à l'extrémité des vallées étroites et bien cultivées qui descendaient du col où nous nous trouvions pour aller se perdre dans une immense plaine, on avait une échappée large et profonde sur le lac de Yun-nan. Ce dernier lac nous apparut comme une véritable mer, dissimulant partout ses rivages sous les brumes d'un lointain horizon.

Le lendemain, nous descendîmes dans la plaine qui l'entoure et à l'entrée de laquelle s'élevait la ville de Tsin-ning-tcheou. Elle nous apparut comme le plus terrifiant exemple de la désolation que les musulmans excellent, d'une extrémité du monde à l'autre, à _{p.284} répandre sur leur passage : des pans de murs noircis, en guise de maisons, des ombres hâves et déguenillées en guise d'habitants. Les autorités vinrent à notre rencontre, avec une pompe qui, au milieu de ces ruines, ou plutôt de cette implacable destruction, nous parut plus triste encore que piteuse. On nous logea dans une maison à laquelle on avait fait à la hâte un toit en paille. C'était la seule qui offrit un tel confort! Des troupes chinoises occupaient militairement les environs et campaient sous la tente ou dans des gourbis. Quelques échoppes, élevées au centre de la ville, avec des planches tirées des ruines, servaient de marché, et l'on retrouvait là, non sans stupéfaction, cette animation particulière aux villes chinoises, cette âpreté au gain que ne lassent ni l'incendie ni le carnage, et que n'effrayent ni la famine ni l'épidémie.

Nous nous hâtâmes de quitter ce triste séjour. Une route bien pavée et bien entretenue suit à une assez grande distance les bords du lac et traverse un grand village tous les kilomètres. Peu à peu les traces de dévastation disparurent; l'animation de la route, la beauté des cultures, l'élégance des constructions, témoignaient à la fois du voisinage d'une grande capitale et de la richesse que cette fertile et admirable plaine départit à ses habitants. Le 22 au soir, nous couchâmes à Tchen-kong, jolie ville située sur un petit mamelon dominant le lac et la plaine et qui est aussi peuplée et aussi riante que sa voisine est déserte et lugubre. La curiosité chinoise n'eût pas mangué de renouveler là ses assauts contre la Commission française, si nous étions arrivés moins tard et repartis de moins bonne heure. Nous n'en fûmes pas moins escortés à notre départ par une nombreuse population. La route ne tarda pas à devenir une rue presque ininterrompue, où de nombreuses caravanes de bêtes de somme se croisaient dans tous les sens. A chaque instant, des canaux admirablement entretenus portaient dans les champs environnants la fraîcheur et la fertilité. Des rivières canalisées, aux berges régulièrement plantées de grands arbres, fournissaient de distance en distance le motif d'un de ces ponts en pierre dont le premier spécimen avait si vivement excité notre admiration et notre surprise à Muong Long. Jamais la puissante civilisation dont nous étions devenus les hôtes ne s'était révélée à nous avec autant d'enchantement et de riches apparences. La nouveauté de ce spectacle, marqué dans tous ses détails de ce caractère d'étrange qui est spécial au Céleste-Empire, les souvenirs des forêts et de la barbarie au milieu desquels nous avions si longtemps vécu, nous faisaient croire parfois à un rêve, et nous nous surprenions à rougir de nos allures et de nos costumes informes et souillés, en croisant un palanquin ou en frôlant les robes de soie des

bourgeois qui se pressaient sur le seuil de leurs maisons pour voir passer les étrangers.

Vers midi, on apercevait déjà les créneaux de la ville de Yunnan se découper dans l'azur du ciel, quand un petit mandarin à cheval accourut à notre rencontre et remit une lettre à M. de Lagrée. Elle était en français! M. de Lagrée la parcourut, puis me la tendit. Ce fut avec un véritable battement de cœur que j'en dévorai le contenu. Elle était signée du P. Protteau, missionnaire apostolique français, et contenait un court souhait de bienvenue, un à bientôt qui nous fit tous tressaillir d'aise. Nous savions vaguement que nous allions trouver des missionnaires à Yunnan; nous ignorions leur nationalité; rencontrer compatriotes était pour nous une double joie, et ce moment effaça le souvenir de bien des souffrances. Notre récompense commençait. Pour comprendre la valeur de ces jouissances, il faut avoir _{p.286} connu le poids de l'isolement, avoir été séquestré pendant de longs mois du monde civilisé. Il n'y a que ceux qui ont subi un long exil qui apprécient les joies du retour.

Nous entrâmes dans Yun-nan au milieu d'un immense concours de peuple qui s'était aggloméré sur notre passage dans le long et populeux faubourg qui précède la ville au sud-est. L'enceinte est plus haute, plus épaisse et construite avec plus de soin que celle des villes que nous avions déjà rencontrées. Nous éprouvâmes une sensation nouvelle en parcourant la longue rue marchande qui aboutit à la porte sud de la ville : ces magasins régulièrement alignés, ces étalages propres, coquets, souvent riches, cette animation tumultueuse, ces mille enseignes aux lettres d'or qui pendaient au fronton des boutiques, cette sourde clameur qui s'élevait de la foule, nous donnèrent une haute idée de la capitale du Yun-nan. On nous logea dans un immense

yamen, dévasté en partie, et dont un ou deux bâtiments seulement étaient en état de nous recevoir. Ce yamen est situé sur un monticule d'où la vue est fort étendue et très pittoresque. C'était le palais où avaient lieu les examens pour le baccalauréat. Pendant dix ans, à cause des troubles de la province, cette importante fonction de la vie chinoise avait été suspendue dans le Yun-nan. Mais deux mois auparavant un examinateur envoyé de Pékin s'était aventuré jusqu'à Yun-nan, et c'était pour son passage qu'on avait restauré à la hâte quelques parties du yamen. Ce haut fonctionnaire avait poussé le courage jusqu'à se rendre à la ville voisine de Tchin-kiang, et son voyage avait paru un acte héroïque digne des plus grands éloges ; mais l'attitude du Leang ta-jen vis-à-vis du pouvoir central l'avait empêché de pousser sa tournée jusqu'à Lin-ngan.

Dès notre arrivée, le P. Protteau, que je reconnus bien vite, malgré son costume et ses allures chinoises, vint se mettre à la disposition du commandant de Lagrée. Je laisse à penser si l'excellent prêtre fut fêté, entouré, questionné. Il ne pouvait, hélas! nous donner aucune nouvelle d'Europe plus récente que celles que nous possédions déjà : le Yun-nan était loin de la côte, et les courriers sont chers pour la pauvre bourse des missionnaires ; mais il nous mit au courant de la situation de la province, et nous fit comprendre tout ce que le manque d'interprètes nous avait empêché de bien saisir jusque-là. Nous apprîmes ainsi que le fameux Kosuto, dont on nous avait si souvent entretenus à Se-mao et à Pou-eul, n'était autre que le P. Fenouil, provicaire apostolique de la mission du Yun-nan; il résidait à Kiu-tsing depuis l'explosion de la maison où il fabriquait des poudres pour le vice-roi Lao, dont il était le confident et l'ami. Naturellement, son active intervention dans la lutte contre les mahométans le désignait à leur animadversion, et il attribuait à

leur malveillance l'accident qui lui était arrivé et dont il avait failli être victime. Le Song ta-jen lui avait dépêché un courrier pour qu'il vînt nous servir d'interprète officiel dans nos relations avec les autorités chinoises. Nous n'allions donc pas tarder à faire sa connaissance.

C'était le P. Fenouil qui, d'accord avec le vice-roi, nous avait expédié, en même temps que la lettre chinoise qui avait causé tant d'émoi à Xieng Hong, cette lettre en caractères européens qu'on n'avait pas voulu nous montrer et qui nous eut expliqué tout cet imbroglio. Le vice-roi Lao, prévenu par Pékin de notre arrivée prochaine, avait cru devoir nous informer de l'état troublé de la province, des dangers que l'on courait en traversant des routes infestées par les brigands, et il nous engageait à différer notre entrée en Chine jusqu'à ce que, averti de notre présence à la frontière, il pût nous envoyer une escorte suffisante. Le P. Fenouil nous confirmait en français tous ces renseignements, en même temps que le bon vouloir des autorités chinoises et le vif désir qu'elles avaient de nous voir arriver sains et saufs à Yunnan. La lettre chinoise, mal traduite par des gens inexpérimentés dans l'art de déchiffrer des hiéroglyphes, avait été prise pour une défense d'entrer en Chine ; de là les difficultés que nous avions rencontrées et qu'avait seule pu lever la lecture de nos passeports. L'ignorance, et non les ruses birmanes ou la mauvaise foi chinoise, avait causé les difficultés que nous avions eu à vaincre à Muong Long et à Xieng Hong.

Le P. Protteau nous montra aussi une lettre du P. Leguilcher, autre missionnaire qui résidait dans les environs de Ta-ly, dans laquelle celui-ci rapportait un bruit qui, en d'autres circonstances, nous eût vivement intrigués : c'était la présence en cette ville d'un certain nombre d'Européens qui fabriquaient de la poudre et des ustensiles de guerre pour le compte du gouvernement

rebelle. S'agissait-il d'une expédition anglaise qui, des frontières de la Birmanie, aurait pénétré jusqu'en Chine et dont on dénaturait le rôle ? A vrai dire, nous nous en préoccupâmes peu ; le succès de notre voyage nous permettait de nous réjouir du succès des autres. Nous étions, d'ailleurs, tellement habitués aux fables de toute nature, que nous crûmes devoir attendre une confirmation de cette nouvelle, qui ne nous était rapportée que comme un simple on-dit.

Après le P. Protteau, le Tche-hien de la ville vint à son tour nous rendre visite et s'informer de nos besoins. Des vivres nous furent apportés en abondance, et des officiers subalternes mis à notre disposition pour nous faire respecter de la foule. Mais l'autorité a perdu de son prestige à Yun-nan, et les musulmans y sont encore trop nombreux et trop craints pour qu'on s'expose à en mécontenter quelqu'un en rudoyant la foule. Nous fîmes nousmêmes la police de notre yamen, et après quelques tentatives pour pénétrer à l'intérieur, les curieux, toujours victorieusement repoussés, finirent par nous laisser tranquilles.

Nous assistâmes, le 25 décembre, à la messe de Noël, célébrée par le P. Protteau dans une modeste salle attenant à sa demeure. Une trentaine de Chinois s'y p.287 trouvaient réunis. La ville de Yun-nan ne contient guère qu'une centaine de chrétiens ; la misère qu'ont engendrée les guerres civiles, l'indifférence religieuse qui caractérise le peuple chinois, ne favorisent guère l'augmentation de ce faible troupeau. Il était jadis de sept ou huit cents personnes, et la province entière comptait sept ou huit mille fidèles. On serait fort embarrassé aujourd'hui d'en retrouver le quart. La mission du Yun-nan se compose de Mgr Lefèvre, vicaire apostolique, qui réside à Long-ki, sur les frontières du Setchouen et du Yun-nan, avec un autre missionnaire, l'abbé

Chiroux; — ce respectable prélat a quitté la France en 1830, avant la chute de Charles X; — du P. Leguilcher, dont je viens de parler; des PP. Protteau et Fenouil. Trois ou quatre prêtres chinois complètent ce personnel. Nous devions faire successivement connaissance avec chacun de ses membres.

Le lendemain de la Noël, M. de Lagrée alla faire une visite officielle au Song ta-jen. Celui-ci, beau vieillard à barbe blanche et à figure distinguée, le reçut avec une affabilité et une courtoisie qui nous donnèrent une haute idée de la politesse chinoise. Entouré de tous ses mandarins en tenue, il vint à la rencontre du chef de la mission française jusqu'à la deuxième porte de son yamen. Son riche costume couvert de fourrures indiquait combien l'hiver de Yun-nan paraissait rigoureux à des fonctionnaires venus pour la plupart de la grande province du Setchouen, qui se trouve à une altitude bien inférieure et dont les immenses plaines jouissent d'une chaude température. Le Song ta-jen rendit dès le lendemain la visite de M. de Lagrée.

En sortant de chez le Song ta-jen, nous nous rendîmes chez le Ma ta-jen. Il habite en dehors de la ville une villa plaisamment située sur les bords du lac. C'est un homme de trente-six ans, d'assez puissantes mais d'assez grossières allures. On comprend en le voyant qu'il soit parvenu à dominer le faible cénacle chinois que Pékin envoie pour gouverner cette province lointaine. Il est criblé de blessures, et il montre avec fierté ces preuves de sa bravoure qui, mieux que des diplômes, l'ont conduit au pouvoir. Son appartement est un véritable arsenal où l'on trouve avec surprise une collection formidable d'armes européennes de toutes sortes : carabines, tromblons, armes à répétition, fusils Lefaucheux, revolvers. Il s'exerce toute la journée à l'usage de ces différents engins, et il est peu de meubles chez lui qui ne soient



Intérieur de la maison de plaisance du Ma ta-jen, sur les bords du lac de Yun-nan

littéralement criblés de balles. Autour de lui vit un état-major mahométan, dont le costume et la physionomie tranchent vivement sur les allures habituelles des Chinois. On voit que ces gens-là sont habitués à être craints, et se sentent revêtus aux yeux de la foule du prestige qui entoure leur terrible maître. Soit jalousie, soit que la conduite du Ma ta-jen ait réellement donné prise aux soupçons, les Chinois fidèles à Pékin affectent de suspecter sa conduite et l'accusent de ménagements coupables vis-à-vis des ennemis de l'empereur. Il est certain que la communauté de croyance est un lien très puissant aux yeux des musulmans, et que tout en combattant dans des rangs opposés,

ils montrent les uns vis-à-vis des autres une courtoisie dont les Chinois sont incapables envers leurs adversaires. Mais il faut ajouter que cette courtoisie s'exerce aux dépens de la masse de la population, qui supporte, hélas, toutes les représailles, toutes les exactions, toutes les réquisitions des deux partis, et à laquelle le nom seul des mahométans inspire une folle terreur, que leurs violences de toute sorte ne justifient que trop. On nous parla d'excès indignes sur des femmes de soixante-dix ans ; on nous raconta que des mères, cachées dans des broussailles, pendant que passaient des soldats musulmans, avaient étouffé des enfants encore à la mamelle, de leurs propres mains, pour empêcher que leurs cris ne trahissent leur présence!

L'incertitude où l'on était sur les vues futures du Ma ta-jen était bien faite pour entretenir les frayeurs de la population et des fonctionnaires de Yun-nan. Les mahométans étaient nombreux dans la ville. Quel parti prendraient-ils, si les Blancs (c'est ainsi que l'on désigne les rebelles, d'après la couleur de leurs drapeaux ; les impériaux sont appelés Rouges pour une raison semblable) réussissaient à l'investir? Nous apprîmes, sur ces entrefaites, qu'ils venaient de s'emparer de Tchou-hiong et des villes encore plus voisines de Outing et de Lo-tse. Les craintes étaient vives : on sentait que l'arrivée à Yun-nan des premiers fuyards y causerait une panique universelle. Depuis longtemps déjà tous les gens riches et les plus gros marchands avaient abandonné la ville, où affluaient au contraire les gens de la campagne. J'ai assisté depuis à Paris à un spectacle analogue. Le P. Protteau songeait à retourner dans la montagne, où il a coutume de se cacher pendant les grandes crises, sauf à revenir ensuite faire sa soumission aux Blancs, une fois qu'ils seraient installés dans la capitale de la province. Quant au P. Fenouil, sa

situation était plus compromise, et il n'avait en pareille occurrence qu'à fuir le plus rapidement possible l'atteinte des mahométans.

Depuis la mort du vice-roi Lao, le Ma ta-jen avait demandé au provicaire de la mission de nombreux services que celui-ci n'avait pas osé refuser. Telle était du moins la version du P. Protteau sur le rôle politique joué par son confrère. C'est ainsi que, sur la requête du général, le P. Fenouil avait écrit à l'ambassadeur de France à Pékin une lettre désignant le Ma ta-jen comme le seul homme capable de pacifier le Yun-nan, et priant la légation de France de le recommander chaudement au gouvernement chinois. Cette lettre n'était pas sans troubler un peu la conscience du P. Protteau, qui nous dit qu'elle avait été extorquée par la force.

Le Ma ta-jen ne nous rendit pas notre visite ; mais toutes les autorités de la ville, où se trouvent les six grands tribunaux de la province, défilèrent successivement dans notre yamen. Le Ma ta-jen nous invita à p.288 un grand dîner avec toute notre escorte, le 30 décembre. Ce qu'il y eut de plus singulier ne fut pas le festin, précédé de graines de pastèques et d'oranges exquises, et composé suivant l'usage de nids d'hirondelles, de queues et d'entrailles de poissons, de canards laqués et autres mets connus des touristes, mais l'abstention complète de notre hôte et de ses officiers, qui observaient alors le jeûne du Ramadan. Nous dînâmes seuls, avec un ou deux mandarins chinois, environnés d'une galerie de spectateurs.

Le 31 décembre, arriva à notre yamen le néophyte chrétien qui avait été porter à Pékin la lettre écrite par le P. Fenouil, au sujet du Ma ta-jen. Il rapportait la réponse de notre ambassadeur. Le P. Protteau nous la communiqua. Nous apprîmes par la signature de ce pli officiel que c'était M. de Lallemand qui représentait la France à Pékin. Son arrivée avait mis fin à l'intérim de M. de Bellonnet,

qui avait signé nos passe-ports. La lettre de M. de Lallemand débutait par de très sages observations sur les inconvénients qu'il y avait pour les missionnaires à se mêler de politique et à jouer en Chine le rôle de mandarins. Notre ambassadeur ajoutait cependant qu'il avait fait une démarche en faveur du Ma ta-ien et que le gouvernement chinois allait lui expédier des armes, de l'argent et des vivres pour l'aider dans sa lutte contre les révoltés. Nous pressâmes de questions le messager, qui parlait le latin, comme tous les séminaristes du Céleste-Empire, pour essayer d'en tirer quelques nouvelles d'Europe. Il ne put nous donner que des renseignements fort vagues ; nous en conclûmes cependant qu'aucune querre nouvelle n'était venue agiter l'Ancien depuis deux ans, et que nous pourrions jouir tranquillement du repos auquel notre voyage allait nous donner des droits. Notre impatience de retour en fut un peu calmée, et nous nous mîmes à visiter et à étudier avec intérêt la ville importante où nous devions nous reposer de nos fatigues passées pendant quelques semaines.

p.290 La population de la ville de Yun-nan ne pouvait guère être évaluée, au moment de notre passage, à plus d'une cinquantaine de mille habitants. Les immenses faubourgs, en partie détruits, qui se prolongent pendant une lieue en dehors de l'enceinte, devaient, avant la guerre, quadrupler ce chiffre.

L'enceinte a une forme rectangulaire et mesure environ trois kilomètres dans le sens nord et sud, et deux kilomètres dans le sens perpendiculaire. Elle a six portes bastionnées : deux sur le côté est, deux sur le côté sud et une sur chacune des deux autres faces. Le fossé est alimenté d'eau par une rivière canalisée qui longe la face est de l'enceinte. Le terrain sur lequel la ville est construite descend en pente vers le lac, et quelques monticules

en accidentent la partie nord. Entre deux de ces monticules, dans une dépression du sol, s'étendent des jardins et des rizières qui occupent presque complètement l'angle nord-ouest de l'enceinte. Là se trouvent quelques restaurants, quelques maisons de plaisance, et ces maisons à thé qui remplacent en Chine nos cafés chantants.

La partie commerçante de la ville a, malgré la guerre, une physionomie très remarquable, et dénote un centre riche, populeux, vers lequel convergent les produits de toute une région exceptionnellement favorisée. La principale richesse de la province consiste en métaux, dont le plus important est le cuivre. Il y a une quarantaine de mines de cuivre dans le Yun-nan, et la plus grande partie des minerais qui proviennent des mines du sud vient se faire traiter à la capitale, ou y subir un dernier affinage. Pour donner une idée de l'importance de cette production, il suffit de dire qu'en 1850, l'impôt annuel payé à Pékin par la province était environ de six millions de kilogrammes. Le prix de cent livres de cuivre (soixante kilogrammes), achetées sur les lieux, est à peu près de cinquante-cinq francs. A cette production il faut ajouter celle de l'argent, qui est beaucoup moins considérable, et qui ne paraît pas dépasser annuellement quarante mille kilogrammes. Les plus importantes mines d'argent sont celles de Lo-ma et Mien-hoa-ti, situées entre Tong-tchouen et Tchao-tong, de Houy-long et de Ngan-nan, qui sont, la première sur les bords du Cambodge, à l'ouest de Li-kiang, et la seconde sur les bords du fleuve Bleu, au nord de la même ville. Les mines d'or sont encore moins importantes. J'ai déjà parlé des gisements qui se trouvent au nord de Ta-lan. Je citerai encore la mine de Ma-kang, située dans le voisinage de Ngan-nan, et celle de Ma-kou, qui est sur la frontière du territoire de Lin-ngan et du Tong-king. L'impôt que perçoit le gouvernement sur l'exploitation de ce métal n'est

que de onze cent quarante grammes d'or par an, et ne donne pas une bien haute idée de la production aurifère de la province.

Il n'y a, à ma connaissance, qu'une mine d'étain dans le Yunnan : c'est celle de Ko-kieou, située sur le territoire de Mong-tse, à l'est de Lin-ngan. Les mines de plomb et de zinc sont plus nombreuses et se trouvent surtout dans le nord de la province, aux environs de Tong-tchouen et de Ping-y hien. Elles fournissent à l'État de trois à quatre cent mille kilogrammes de zinc et une centaine de milliers de kilogrammes de plomb par an. Il y a enfin quatorze mines de fer groupées surtout dans la région lacustre dont Yun-nan est le centre ; elles ne sont que très légèrement imposées et ne payent, par an, que deux ou trois mille francs de droits à l'État.

L'exploitation des mines de cuivre est une sorte commandite, dont l'État fournit les capitaux, en se réservant le droit d'acheter, à chaque mine, d'après un prix déterminé, une quantité de métal fixée à l'avance. Le. même droit est concédé aux provinces limitrophes en échange d'une mise de fonds, et le transport de cette redevance en nature donnait lieu, avant la querre civile, à d'immenses convois de barques, qui descendaient le fleuve Bleu et allaient transporter jusqu'à Pékin les millions de kilogrammes de cuivre nécessaires à la fabrication des sapèques du Céleste-Empire. En 1850, la somme qui était avancée par l'État pour l'exploitation des mines de cuivre du Yun-nan s'élevait annuellement à un million de taels; mais les mineurs se plaignaient vivement de ce que le prix du cuivre officiel fut beaucoup trop faible, et la quantité de métal exigée beaucoup trop forte. Il en résultait une diminution sensible dans le nombre des travailleurs qui p.291 étaient accourus de tous les points de l'Empire pour prendre part à l'exploitation des richesses

métallurgiques du Yun-nan; et après les prélèvements opérés dans les mines par l'État et par les provinces, le commerce n'y trouvait plus un approvisionnement suffisant de cuivre pour alimenter ses achats.

La rébellion mahométane est venue aggraver encore cet état de choses, et la plupart des exploitations sont aujourd'hui abandonnées. Mais l'on sent combien il sera facile, quand le calme sera revenu dans cette belle contrée, de raviver cette production et de lui donner un essor considérable. Une législation plus libérale, des moyens d'exploitation plus perfectionnés, un débouché commercial plus facile permettant de faire arriver sans intermédiaire tous ces métaux sur un marché européen, feraient de Yun-nan le marché métallurgique le plus important du globe. A ce point de vue, il est inutile d'insister sur les conséquences que pourrait avoir l'ouverture du fleuve du Tong-king, portant immédiatement les produits du Yun-nan vers le port de Saïgon.

En même temps que Yun-nan est, dans les circonstances ordinaires, l'entrepôt de grandes quantités de cuivre, qui donnent lieu à d'actives transactions et à une fabrication importante d'ustensiles de cuivre, cette ville possède aussi une fabrique de monnaie, créée en 1661, où l'on frappe une énorme quantité de sapèques. L'alliage dont est formée cette monnaie divisionnaire se compose, sur 100 parties, de 54 de cuivre, 42,75 de zinc et 3, 25 de plomb. On produisait annuellement à Yun-nan, avant la guerre, plus de cent un millions de sapèques, représentant, au taux légal de douze cents sapèques pour un tael ou une once d'argent (près de trente-huit grammes), une valeur d'environ six cent cinquante mille francs. Le sapèque pèse quatre grammes et demi. Depuis la guerre, la fabrication de la monnaie a beaucoup diminué; les nécessités du moment ont amené à modifier l'alliage et à augmenter la quantité de zinc. La valeur de cette

monnaie ainsi altérée est devenue sujette à de nombreuses fluctuations : des fabrications clandestines se sont produites de tous côtés. Au moment de notre passage à Yun-nan, le change du tael était de mille huit cents sapèques, et nous devions trouver des taux encore plus bas.

Ce n'est pas là la seule industrie de Yun-nan. On y tisse une étoffe particulière appelée tong hay touan tse ou « satin de la mer orientale ». Cette étoffe est épaisse, faite de fil de soie, que je soupçonne provenir en grande partie de l'araignée particulière dont j'ai signalé la présence à Ta-lan; elle est très solide, nullement lustrée, et en général d'une couleur noire, quoiqu'on puisse la teindre de toutes les nuances. Le satin de Yun-nan est très renommé dans toute la Chine. On fait aussi à Yun-nan de beaux tapis, des couvertures et des feutres.

Les principaux produits indigènes que l'on trouve sur le marché sont : l'opium, qui vaut environ un tael et demi le kilogramme ; le sel, qui se vendait, au moment de notre passage, près de deux francs le kilogramme, à cause de l'occupation par les mahométans des puits salins situés à une vingtaine de lieues dans le nord-ouest de la ville ; le thé, le cinabre, le musc, la soie, les médecines, le tabac. Des draps et des fourrures russes, des cotonnades anglaises venues de Canton, du coton brut importé de Birmanie, sont les principaux produits étrangers.

La plaine de Yun-nan est riche en céréales, en arbres à fruits, en pâturages. On y cultive le blé, le sorgho, le maïs, l'avoine, le tabac, le lin ; la prune, la cerise, la pêche, la fraise, la noix, la châtaigne, la poire, sont les principaux fruits qu'on y rencontre. Çà et là, des troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles paissent sur le flanc des collines. Celles-ci contiennent des

carrières de marbre et de cette pierre particulière que les Chinois appellent pierre d'azur.

La culture du pavot a fait disparaître du marché de Yun-nan une denrée très importante, la cire. D'après le dire des indigènes, les abeilles, autrefois très nombreuses dans cette partie de la Chine, ont éprouvé pour la fleur du pavot la même affection malsaine que le Chinois éprouve pour le suc qu'on retire de son fruit. A l'époque où fleurissent les champs de pavots, ces insectes venaient en foule y butiner, mais ils ne pouvaient ensuite reprendre goût à une autre nourriture, et ils succombaient dans l'intervalle de deux saisons consécutives.

On nous cita un autre exemple de cette attraction singulière que le pavot exerce sur les animaux aussi bien que sur l'homme. Dans une bouillerie d'opium de la ville, on avait remarqué que des rats venaient en grand nombre, le soir, humer les vapeurs qui s'échappaient des fourneaux. A la suite de l'occupation momentanée de Yun-nan par les mahométans, la bouillerie cessa de fonctionner et fut abandonnée pendant quelque temps. Quand un nouveau propriétaire vint s'y installer, il trouva sur le clayonnage resté en place plusieurs cadavres de rats : ils étaient morts de faim en attendant la jouissance qu'ils avaient coutume d'éprouver en respirant les vapeurs de l'opium.

Le lac de Yun-nan, qui est le plus considérable de toute la province, se déverse dans le Yang-tse kiang par une rivière qui sort de l'extrémité sud-ouest du lac, près de la ville de Kouen-yang tcheou. Il porte le nom de « mer de Tien ». On sait que le royaume de ce nom occupait jadis la plus grande partie de la province de Yun-nan. Il fut conquis par la Chine à la fin du deuxième siècle avant notre ère. Mais la sujétion de cette vaste contrée fut longtemps absolument nominale et interrompue par

de longues périodes de complète indépendance. Le gouvernement de Pékin a dû presque toujours laisser au Yun-nan la liberté de se gouverner suivant ses coutumes et le droit de nommer ses chefs.

Ce n'est qu'à partir de Khang-hi que le système administratif du reste de l'Empire lui a été complètement appliqué. J'ai déjà dit que les villes du sud $_{\rm p.292}$ conservent, même aujourd'hui, des franchises municipales très larges et une autonomie réelle.

Le dernier gouverneur du Yun-nan qui eut le titre de roi et jouit d'une complète indépendance, est le célèbre Ou-san-kouei. La dynastie tartare, dont il avait favorisé la venue, lui donna, en 1658, le Yun-nan et le Kouy-tcheou en apanage. Il était habile administrateur; il sut conquérir l'affection des populations et ne tarda pas à exciter les soupçons de la cour. Khang- hi lui envoya, en 1672, l'ordre de venir à Pékin. Blessé d'une semblable défiance, Ou-san-kouei reprit l'habit chinois et proscrivit le calendrier de la dynastie Tatsing. Le Kouy-tcheou, le Se-tchouen et le Hou-kouang se déclarèrent en sa faveur. Kang-hi soumit ces provinces, mais n'osa troubler Ou-san-kouei dans la tranquille possession du Yun-nan. Ce ne fut qu'à sa mort, arrivée en 1679, qu'une armée tartare marcha sur Yun-nan, défit dans trois combats successifs les troupes indigènes et s'empara de la ville. Le fils de Ou-san-kouei se pendit de désespoir, et la soumission de la province fut définitive.

Ou-san-kouei a laissé de profonds souvenirs dans l'esprit des populations. On voit encore dans le nord-ouest de la ville, sur le sommet d'une petite hauteur, une pagode construite pendant son règne et que l'on désigne sous le nom de pagode du roi Ou. Elle est entièrement en cuivre, depuis les colonnes des parvis jusqu'aux tuiles du toit. Malgré la valeur intrinsèque de ces matériaux, malgré les guerres civiles et les pénuries effroyables

du trésor, elle a été jusqu'à présent respectée de tous les partis. Le sentiment religieux, à peu près inconnu des Chinois, n'entre pour rien dans cette préservation presque miraculeuse de la pagode du roi Ou : il faut en rapporter tout l'honneur à ce respect profond des traditions et des ancêtres, qui rend immortelle en Chine la mémoire des hommes de bien.



Chaire sculptée d'une pagode



XV

Les PP. Fenouil et Protteau. — Le Lao papa. — Emprunt fait au Mata-jen. — Départ de Yun-nan. — Arrivée à Tong-tchouen.



Le 2 janvier, le P. Fenouil, provicaire apostolique du Yun-nan, arriva enfin à Yun-nan. Ce fut une grande joie pour nous que la venue de ce nouveau compatriote. Sa renommée et ses hauts faits de guerre défrayaient depuis longtemps toutes nos conversations. Le P. Fenouil était d'un tempérament tout opposé à celui du P. Protteau. Celui-ci personnifiait le renoncement absolu : il avait systématiquement brisé un à un tous les liens qui pouvaient le rattacher encore à sa famille, à sa patrie, à la civilisation même au milieu de laquelle il était né. Il s'était dénationalisé en changeant de milieu ; il avait pris les allures et mœurs des Chinois en revêtant leur costume. Cette transformation apparaissait si frappante, que je m'étonnais parfois de ne pas lui trouver les yeux bridés et la forme crânienne de la race mongole ; il me semblait impossible que l'on put réunir toutes les apparences morales d'une race sans en avoir l'aspect physique. L'apôtre n'avait cru pouvoir mieux remplir son rôle qu'en se faisant homme du peuple. C'était pour nous un étonnement, chaque jour renouvelé, que de voir le P. Protteau s'asseoir tranquillement, avec quelques chrétiens de son église, dans l'un de ces restaurants ouverts à la foule et fréquentés surtout par les hommes de peine et les journaliers. Il avalait quelques bols de riz, en causant des nouvelles du jour, ou buvait une tasse de thé, en fumant sa longue pipe. Il paraissait prendre le plus grand plaisir à ce rude et grossier entourage. Les intérêts des quelques familles qui composaient son troupeau, les événements domestiques qui se produisaient dans leur intérieur,

formaient tout son horizon et absorbaient tous ses efforts. Il partageait la profonde indifférence que p.293 professent en Chine les classes inférieures pour tous les événements politiques, et éprouvait la sainte frayeur qu'elles ressentent pour toutes les commotions, toutes les guerres, où elles jouent fatalement le rôle de matière contribuable et de chair à canon. Il étendait cette indifférence au reste de l'univers. Le monde, qu'il avait quitté, n'avait plus pour lui aucun prestige; le souvenir des premiers temps de sa vie paraissait sans action sur son esprit, et nul n'aurait pu dire s'il faisait vibrer encore quelques fibres dans son cœur. Le jeune séminariste français était bien mort, mort sans retour. Il ne restait qu'un prêtre chinois.

Quoique son exil fût de plus longue date, la transformation du P. Fenouil était moins complète. Nous retrouvâmes un homme qui pleurait encore à la pensée de sa mère, un Français dont le cœur battait toujours au mot de patrie. Il nous inspira, sinon plus de sympathie, du moins plus d'expansion. Nous admirions le P. Protteau, nous aimâmes le P. Fenouil. Nous ne pouvions voir dans le premier qu'une abstraction admirable ou effrayante, un type de perfection idéale ou une monstruosité, suivant qu'on le jugeait au point de vue religieux ou au point de vue humain ; le second s'offrait à nous comme un patriote, avec lequel les points de contact étaient nombreux. Son ardeur naturelle, sa vivacité d'imagination, l'avaient porté à sortir du rôle que lui assignait sa position de missionnaire. Il se sentait né pour l'action. Les troubles du Yun-nan lui avaient paru une occasion toute naturelle d'entrer en scène et de peser dans la balance du poids de son activité, de ses connaissances spéciales, de l'influence que lui donnait la protection de la légation française. p.294 Il s'était dit que les intérêts de la religion et de la France ne pouvaient que gagner à son intervention. Prenant très au sérieux la qualité de

mandarin, que les derniers traités accordent aux vicaires et aux provicaires apostoliques, il ne se présentait aux prétoires que dans un état conforme à sa dignité. Sa chaise, le nombre de ses porteurs, son costume, étaient scrupuleusement ceux que déterminent les lois somptuaires chinoises, suivant le rang et suivant la saison. Il s'imposait, de ce chef, des dépenses considérables. Il connaissait tous les fonctionnaires de la province et pouvait entrer dans des détails circonstanciés sur leur caractère, leur provenance, leurs tenants et leurs aboutissants. Il recherchait les occasions de les connaître avec autant de soin que le P. Protteau en mettait à les éviter. Comme je l'ai dit dans une livraison précédente, le vice-roi Lao avait pris le P. Fenouil en sincère affection. Il lui avait fait cadeau d'un immense yamen dans la ville de Yun-nan. On y avait installé une fabrique de poudre, à la tête de laquelle était placé un petit mandarin chrétien. Un jour, par la perfidie d'un mahométan, si l'on en croit le récit du P. Fenouil, mais plus vraisemblablement par suite d'une imprudence, la fabrique sauta, et le P. Fenouil faillit être enseveli sous les débris de sa demeure. Cet événement causa chez lui un ébranlement moral, dont nous ne le trouvâmes pas encore complètement remis. Il s'était imaginé, à partir de ce moment, qu'il était en butte aux persécutions d'ennemis puissants et nombreux. Les mahométans avaient à lui reprocher son active intervention en faveur des Impériaux. Le Ma ta-jen luimême, malgré son attachement apparent à la cause impériale, était suspect, aux yeux du P. Fenouil, de favoriser secrètement ses coreligionnaires et de poursuivre en lui leur adversaire déclaré. Ce hardi et peu scrupuleux général avait plusieurs fois cherché à se débarrasser du trop remuant provicaire : celui-ci n'avait échappé à plusieurs tentatives d'empoisonnement que grâce à la vertu d'un merveilleux antidote qu'il portait toujours

sur lui. Avec des idées pareilles, le malheureux P. Fenouil ne dormait que d'un œil et tremblait à la vue du plus mince mandarin ou du dernier mahométan. Il montrait au moindre goujat la même courtoisie et la même douceur obséquieuses qu'au vice-roi lui-même. Il était, en réalité, dans les meilleurs termes avec le Ma ta-jen, qui croyait avoir besoin de son influence pour se faire confirmer dans son grade par le gouvernement de Pékin. Il nous affirma que la lettre qu'il avait écrite en faveur du général musulman à l'ambassade de France n'était que la traduction d'une lettre du Ma ta-jen, traduction qu'il avait été forcé de faire sous menace de mort et au bas de laquelle, sans trop savoir pourquoi, il avait apposé sa signature. M. de Lallemand avait cru, à tort, à une lettre du provicaire, et lui avait expédié la réponse sévère que nous connaissions. Le P. Fenouil sentait combien il s'était compromis et combien il avait pu compromettre à son tour la légation française, en l'amenant à soutenir un fonctionnaire qui pouvait, d'un jour à l'autre, se déclarer contre l'empereur ; aussi parlait-il à tout propos de la violence dont il était l'objet. Il eût été pourtant bien simple d'envoyer une contre-lettre ou même p.295 d'écrire précisément le contraire de ce que demandait le Ma ta-jen, puisque personne ne pouvait contrôler, à Yun-nan, le contenu d'une lettre française. Il était plus probable que le P. Fenouil avait fait volontairement cette démarche et que, malgré les terreurs qu'il éprouvait depuis l'explosion de son yamen, il n'avait pas abandonné toute prétention de jouer un rôle politique important dans la province. Il caressait encore l'espoir secret d'être pris comme arbitre par les deux partis. Il était à craindre, s'il persistait dans cette voie, qu'elle ne lui devînt réellement funeste.

L'existence de ces pauvres missionnaires, qui, par dévouement et pour ne pas augmenter les dépenses de leur confrérie, se font,

presque tous, un point d'honneur de ne jamais revenir dans leur patrie à moins de maladies excessivement graves, est trop triste et trop méritoire pour que l'on ait le courage de condamner les quelques peccadilles politiques que l'ennui leur fait commettre. Le tort de notre gouvernement a été de les encourager et de les soutenir quand même dans cette voie. Il leur a obtenu et il continue à leur assurer la tolérance religieuse qu'ils avaient compromise par leurs querelles intestines du dix-huitième siècle. Aller plus loin me paraît dangereux : nous nous exposerions trop souvent à sacrifier à des questions personnelles, à des rivalités purement locales, les intérêts généraux de la civilisation et de notre commerce.

Après l'arrivée du P. Fenouil, nos relations avec les autorités de Yun-nan devinrent plus nombreuses et plus familières. Ce n'était qu'avec timidité et répugnance que le P. Protteau se prêtait au rôle d'interprète ; il préférait le calme et l'obscurité de sa vie modeste au dangereux honneur de fréquenter les palais de la ville. Le P. Fenouil, au contraire, se trouvait dans son élément dès qu'il s'agissait de négociations politiques et de discussions sur l'étiquette, et il lui arriva sans doute plus d'une fois de nous engager plus loin que nous ne l'aurions voulu.

Les ressources de la commission étaient à peu près épuisées ; les rigueurs de la température et les exigences de notre situation officielle obligeaient à profiter du nous magnifique approvisionnement des magasins de Yun-nan pour renouveler notre garde-robe et les costumes de notre escorte. Nous étions en un pays civilisé où plus qu'ailleurs il faut avoir la main ouverte : nous devions nous montrer généreux envers la nuée de fonctionnaires et de gardiens dont la courtoisie de nos hôtes entourait toutes nos démarches. M. de Lagrée pria le P. Fenouil de négocier un emprunt avec le Ma ta-jen. Celui-ci ne témoigna

devant nous au provicaire que bonne humeur et cordiale amitié. La grossière franchise de ce soldat parvenu nous était garant que les noirs desseins que le P. Fenouil lui prêtait à son égard étaient absolument chimériques. Il nous offrit immédiatement tout l'argent qui nous était nécessaire, sans vouloir entendre parler de restitution, et en traitant de pure bagatelle une avance de sept cents taels :

— Si vous tenez absolument à me les rendre, ajouta-t-il, envoyez-moi, quand vous serez arrivés à Shang-haï, une valeur équivalente en armes françaises.

Cette première affaire menée à bien, M. de Lagrée tint à se rendre compte des difficultés que présenteraient un voyage dans l'ouest et la reconnaissance de la vallée supérieure du Cambodge. La capitale des mahométans rebelles, Ta-ly, était, au point de vue géographique et commercial, l'un des centres les plus importants de cette région. Située entre le fleuve Bleu et le Mékong, à peu de distance de l'un et de l'autre, cette ville est la clef de la route qui réunit la Birmanie p.296 à la Chine. Mais des Européens trouveraient-ils grâce aux yeux du gouvernement nouveau qui venait de s'y installer? Les autorités chinoises ne verraient-elles défiance la plus grande pas avec un rapprochement s'opérer entre les envoyés d'une puissance étrangère et le chef d'une révolte triomphante? Ne verraientpoint dans cette démarche comme une sorte reconnaissance du fait accompli ? Enfin, l'état de dévastation du pays à traverser, les bandes qui infestaient les routes et pillaient tous les voyageurs sans distinction de partis, la fatigue et le délabrement de santé du personnel de l'expédition, ne rendaientils point cette tentative fort téméraire? A ce point du voyage, alors que notre but principal était atteint, que la voie du retour

par le fleuve Bleu était encore ouverte, prompte et facile, était-il sage de compromettre, pour un résultat incertain, le prix de tant de labeurs et de souffrances ? Telles furent les questions que le chef de la mission, indécis pour la première fois, posa à tous ses compagnons de voyage. Nous fûmes tous d'avis de tenter ce dernier effort avant le retour définitif par le fleuve Bleu.

Malheureusement, la route directe sur Ta-ly était absolument impraticable. Le vice-roi intérimaire Song ta-jen, et le Ma ta-jen, se mirent à rire à la demande que leur fit M. de Lagrée, de le conduire aux avant-postes, et de le remettre là aux mains des troupes blanches. Il n'y avait point, nous dirent-ils, d'autorité assez fortement constituée dans le camp des rebelles pour que l'on pût négocier sûrement le passage de la commission française et se confier à un sauf-conduit que délivrerait un de leurs généraux. M. de Lagrée résolut donc de contourner par le nord le théâtre de la guerre, et de reconnaître ainsi en même temps le _{p.298} cours du Cambodge et celui du fleuve Bleu jusqu'aux frontières du Tibet. Si, d'après le dire des autorités chinoises, il n'existait pas chez les mahométans une unité de vues et d'action qui permît d'espérer que la recommandation d'un de leurs chefs militaires eût de l'influence sur ses collègues, le lien religieux était au contraire tout-puissant, et M. de Lagrée songea, pour faciliter notre voyage à Ta-ly, à s'assurer les bonnes grâces du Lao papa. J'ai déjà parlé de ce singulier personnage : s'il n'avait réussi à jouer qu'un rôle politique ridicule, il restait entouré, au point de vue religieux, d'une profonde vénération. Reconnu officiellement par le gouvernement chinois comme chef religieux des mahométans de la province, il jouissait à ce titre d'un traitement considérable et d'honneurs officiels. Le gouvernement chinois avait cru d'une saine politique de ne marchander ni les uns ni les autres, pour bien indiquer aux fanatiques sectateurs du

Coran qu'il ne faisait nullement la guerre à leurs croyances, et qu'il ne repoussait que leurs prétentions politiques.

M. de Lagrée n'avait pas, à son arrivée à Yun-nan, de renseignements suffisants pour bien apprécier cette situation particulière. Craignant d'éveiller les susceptibilités des autorités chinoises s'il montrait trop d'empressement à se lier avec un de leurs anciens adversaires, il laissa s'écouler plusieurs jours avant de rendre visite au Lao papa. Ce susceptible vieillard, dont les voyages avaient agrandi les idées, et qui avait une idée plus juste que tous ses compatriotes de la science occidentale et du rôle des Européens dans le monde, crut à du dédain de notre part, et il en fut d'autant plus blessé qu'il avait conscience de le moins mériter. Quand M. de Lagrée se présenta enfin chez lui, il fit dire qu'il était absent. Le P. Fenouil arriva à temps pour renouer ces relations compromises. La rancune du Lao papa ne tint pas devant sa curiosité. Le provicaire lui fit adroitement savoir qu'un des de l'expédition s'occupait d'astronomie et membres trouverait en lui un appréciateur éclairé de sa science favorite. Je ne tardai pas à recevoir du pontife mahométan une série de questions et de problèmes sur la distance des planètes et des étoiles, sur les éclipses et sur les comètes; j'y répondis, en laissant discrètement entrevoir, à peu près en ces termes, toute l'admiration que j'éprouvais pour l'auteur de questions aussi savantes: « certaines parties de la communication qu'il avait bien voulu me faire, dénotaient des études trop approfondies pour que je n'eusse pas tout à gagner à conférer avec lui. Une discussion de vive voix pouvait seule éclaircir quelques doutes. »

Le *Lao papa*, se voyant enfin apprécié, oublia ses griefs et consentit à une entrevue.

Je me rendis chez lui avec le commandant de Lagrée et le fidèles provicaire. Une nombreuse galerie de assistait respectueusement à cette conférence, qui devait faire éclater à leurs yeux la science profonde de leur maître. Un magnifique télescope dressé sur un trépied, quelques cartes étalées sur une table, complétaient la mise en scène. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'usage de ces objets était peu familier à leur propriétaire. Le télescope surtout n'avait jamais servi, et le Lao papa nous confia avec un certain embarras que, malgré le prix élevé qu'il l'avait payé à Singapour, cet instrument avait dû s'avarier en route, car depuis son arrivée à Yun-nan on n'avait jamais pu y voir quoi que ce fût. La manœuvre de la mise au point, qui se faisait par une vis, avait complètement échappé au savant prêtre mahométan. Je remplaçai l'oculaire astronomique par un oculaire terrestre, je dirigeai la lunette vers un point éloigné du lac que l'on découvrait des fenêtres de l'appartement, je déclarai, pour sauvegarder l'amour-propre de mon hôte, qu'il y avait eu en effet quelque chose de faussé dans le mécanisme de l'instrument, que j'avais pu le réparer, et je l'invitai à s'en servir. Sa joie fut des plus vives en reconnaissant que cette belle machine amenée à Yun-nan à si grands frais, et restée jusqu'à présent inutile dans ses mains, avait recouvré tous ses pouvoirs optiques. Toute l'assemblée passa successivement devant la lunette et mit sa puissance à l'épreuve, en fouillant tous les points de l'horizon. Je fis ensuite, en changeant de verres, contempler le soleil, et le Lao papa en prit occasion pour faire la théorie de cet astre. Le P. Fenouil me fit tenir le langage le plus convenable pour mettre en relief le savoir du prêtre et augmenter l'admiration de son auditoire : dès lors l'amitié du Lao papa nous fut irrévocablement acquise.

Nous lui confiâmes alors notre projet de voyage et les craintes que nous éprouvions de voir notre mission scientifique entravée et nos recherches géographiques compromises par les défiances des deux partis en lutte.

— Ne vous faites pas d'illusion à cet égard, nous dit confidentiellement notre interlocuteur; je suis le seul ici qui puisse apprécier le but de votre voyage. Il est impossible aux gens ignorants et grossiers qui nous entourent de croire que le progrès de la science est le seul mobile qui vous porte à endurer tant de fatigues et à courir de si graves dangers. Mais j'ai heureusement une grande influence sur mes coreligionnaires de Ta-ly, et je la mets tout entière à votre service. Je vais immédiatement rédiger une lettre qui pourra, je l'espère, vous servir de passe-port et faciliter vos travaux.

Il nous envoya en effet, quelques jours après, un long factum, où il exposait longuement, dans le style ampoulé et prétentieux des lettrés chinois ¹, que depuis des siècles la Chine attirait la curiosité des étrangers et qu'on les avait vus accourir des pays les plus éloignés pour apporter des présents à l'Empire du Milieu. Il ajoutait ensuite :

« Le chef français La (Lagrée), cinq de ses collègues et quelques soldats, ont obtenu de l'empereur l'autorisation de pénétrer en Chine et de visiter librement toutes les parties de ce vaste $_{\rm p.299}$ territoire. Leur but est de rapporter à leur souverain la figure la plus exacte possible des montagnes, des lacs et des fleuves qu'ils auront traversés, afin sans doute qu'en lui offrant la carte

.

¹ Cette lettre était écrite, bien entendu, en chinois, et non en arabe, comme le dit M. de Carné dans sa relation. Le *Lao papa* ne connaissait cette dernière langue que de nom.

nouvelle représentant leur voyage, ils obtiennent les grades et les honneurs qu'aura mérités ce patient travail. Tel est le but dans lequel ces étrangers ont affronté les fatigues d'une marche longue et pénible, les intempéries des climats, les dangers des bêtes féroces et des brigands. Je les ai interrogés, et j'ai trouvé leur cœur droit, leur probité irréprochable, leurs mœurs douces. Ils ont l'intention d'aller visiter Ta-ly, Li-kiang, Yong-pe et les frontières des pays de Mien et de Tse-Yang. J'invite tous les mahométans, tous les Chinois, tous les barbares qui habitent ces contrées, à laisser circuler librement ces Français sans les molester en aucune façon. On se conformera ainsi aux volontés de la sainte dynastie Tatsin, qui témoigne une égale bonté à tous les hommes, sans distinction de pays ou de nationalité.

En foi de quoi, moi, par la grâce de l'empereur, dignitaire du second ordre, grand prêtre de la province du Yun-nan, réformateur de l'antique famille Ma-te-sin, et chargé de quatre-vingts années, j'ai donné la lettre cidessus.

On voit que rien n'était plus orthodoxe au point de vue politique que le passe-port du *Lao papa*. Il ne faisait aucune allusion à sa rébellion passée, et se montrait à ses coreligionnaires de Ta-ly un fidèle sujet de l'empereur.

Le vice-roi du Yun-nan nous remit à son tour un *fou-pay* ou permis de circulation ; le seul itinéraire qui y fût indiqué était notre voyage de retour par Tong-tchouen, Tchao-tong, le fleuve Bleu et Shang-haï. Un petit mandarin chrétien à globule de cuivre fut chargé de nous accompagner jusqu'à Tong-tchouen.

Nous partîmes de Yun-nan le 8 janvier. Malgré un repos de deux semaines, la santé de quelques-uns des Annamites de l'escorte était trop profondément altérée par les fatigues passées et le climat nouveau et rigoureux du Yun-nan pour qu'on pût leur demander le nouvel effort qu'allait exiger l'excursion de Ta-ly. Il ne nous fallait, pour un voyage aussi aventureux, que des hommes d'escorte solides, bons marcheurs, et qui en aucun cas ne pussent devenir un embarras. M. de Lagrée avait donc résolu d'envoyer nos valétudinaires, avec nos notes, cartes, documents et tous nos bagages inutiles, attendre notre retour de Ta-ly chez le vicaire apostolique du Yun-nan, qui résidait non loin de Siutcheou, ville située sur les bords du fleuve Bleu, où nous devions nous embarquer définitivement pour Shang-haï. C'était à Tongtchouen que cette division de l'expédition en deux parties devait avoir lieu. Nous ne nous doutions pas alors que le chef de l'expédition serait, lui aussi, du nombre des valétudinaires.

Le P. Fenouil partit de Yun-nan avec nous. Il retournait à Kiutsing. Nous fîmes route ensemble pendant deux jours. Il allait en chaise; nous allions à cheval ou à pied. En sortant du faubourg sud-est de Yun-nan, la route pavée qui se dirige vers le nord de la province traverse deux petites chaînes de collines et passe à Ta-pan kiao, gros bourg situé sur un affluent du lac. Ce fut là notre première étape. Ta-pan kiao est célèbre dans l'histoire de Yun-nan. L'officier mongol qui commandait à Yun-nan en 1381 vint y faire sa soumission au général de l'armée envoyée par les Ming pour faire reconnaître leur autorité. Pendant ce temps, le prince de Yun-nan, descendant de Khoubilaï Khan et dernier représentant, dans l'Empire, de la dynastie vaincue des Yuen, se précipitait dans le lac, avec sa femme, sa famille et son premier ministre Ta-ti-lou.

Au delà de Ta-pan kiao est une plaine ondulée et inculte, sillonnée dans tous les sens de convois de bêtes de somme et de chariots étroits et bas, apportant à la capitale le bois à brûler nécessaire à sa consommation, que les environs immédiats, complètement déboisés, ne peuvent lui fournir. Un corps de troupes chinoises suit la même route et arrive en même temps que nous dans le village de Yang-lin. Les auberges du bourg regorgent bientôt de soldats, et le logement que nous occupons au premier étage d'une belle et grande hôtellerie est menacé d'être envahi par eux. C'est en vain que nous excipons de notre qualité d'hôtes de l'empereur. Le soldat chinois ne reconnaît aucun chef et ne se plie à aucune discipline. Le P. Fenouil haranque la foule armée qui s'entasse dans la cour et se presse sur les marches de l'escalier conduisant à nos chambres. Son éloquence est inutile : on veut voir les étrangers, les soldats montent et remplissent déjà l'antichambre ; j'ai recours aux grands moyens: le sergent annamite, qui n'attendait qu'un signal et rongeait son frein, indigné d'un pareil manque de respect, tombe, avec ses camarades, à coups de crosse sur les premiers entrés et les fait dégringoler dans la cour ; deux factionnaires se placent à la porte de l'escalier, la baïonnette au canon. De grandes clameurs s'élèvent dans la foule, des pierres atteignent les fenêtres. Je prie le P. Fenouil d'annoncer en bon chinois qu'on fera feu sur les agresseurs. Mais le pauvre prêtre a complètement perdu la tête en voyant l'audace inouïe de nos Annamites, et il s'étonne que nous ne soyons point encore écharpés. Au lieu de menaces, ce sont des supplications qu'il adresse aux soldats ; il avoue nos torts ; il allègue notre ignorance des usages ; il dit que nous demandons pardon. Confiant en ce langage, un officier se présente à la porte et se heurte à la pointe d'un sabrebaïonnette ; il recule effaré et se met à crier qu'on l'assassine.

Les clameurs redoublent; les lances et les hallebardes s'agitent, mais elles sont trop longues pour être autre chose qu'un embarras dans l'étroit escalier. Le P. Fenouil me conjure, conjure notre escorte de ne pas irriter davantage des hommes qui sont habitués à ne souffrir aucune résistance ; il s'entremet de sa personne entre les factionnaires et les audacieux qui se disposent à renouveler l'attague de la porte, et il leur épargne maint horion. Ces terribles sont enchantés de paraître céder à ses prières ; mais ils _{p.300} demandent que leur chef soit introduit auprès du commandant de Lagrée. Celui-ci consent à se laisser voir. C'est à ce moment qu'on lui demanda s'il n'avait pas un œil à l'occiput. Révolté de tant de puérilité, trouvant que le langage du P. Fenouil était trop humble pour la circonstance, dans un état de souffrance qui trahissait déjà le mal auquel il devait succomber, M. de Lagrée se retira dans sa chambre et se refusa à de nouvelles visites. Je dus les recevoir à sa place.

Les différents officiers du corps de troupes et les autorités du village vinrent successivement causer avec moi, ou plutôt avec le P. Fenouil, qui me transmettait bien pour la forme leurs demandes, mais n'y répondait qu'à sa guise. Mieux que ses excuses réitérées cependant la contenance de nos hommes mit fin au tumulte. Le provicaire avait entendu proférer contre eux les plus atroces menaces et m'avait prié de leur interdire de descendre dans la cour, vaquer aux différents soins que réclamaient nos chevaux et nos bagages. Je n'en fis rien, et le provicaire resta stupéfait en les voyant aller et venir sans difficulté au milieu de la foule, qui s'ouvrait respectueusement sur leur passage.

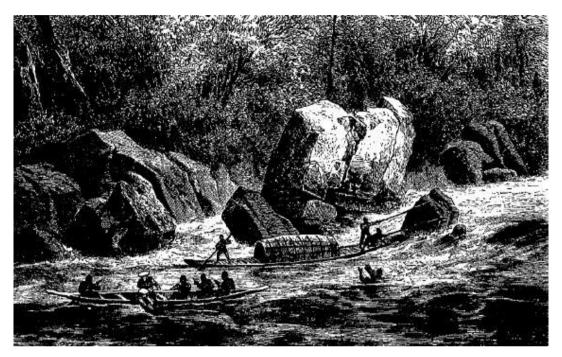
Yang-lin est situé près d'un étang sur les bords duquel vient mourir une chaîne de montagnes qui remonte de ce point droit au

nord. C'est à l'est de cette chaîne que se trouvent les villes de Song-ming et Ma-long, principales étapes du voyage du P. Fenouil à Kiu-tsing ; nous allions, au contraire, longer cette chaîne du côté ouest. L'heure de la séparation avait sonné. Ce prêtre, que nous connaissions depuis dix p.302 jours à peine, était devenu pour nous un ami ; de son côté, il quittait, pour ne jamais les revoir, des compatriotes avec lesquels, pour la première fois depuis vingt ans, il avait pu parler de la France et des siens. Ses yeux se mouillèrent de larmes, et nous ne pûmes nous défendre d'une douloureuse émotion en échangeant avec lui une dernière poignée de main.

Nous cheminâmes, le 10 janvier, au milieu d'une immense plaine très cultivée et admirablement arrosée par de nombreux ruisseaux canalisés. Des rideaux de cyprès bordaient les routes aux abords des villages. De grandes fermes s'éparpillaient de tous côtés au milieu des champs. Les ustensiles d'agriculture, les meules, les bestiaux que l'on voyait auprès des habitations, la nature des cultures, l'aspect de la végétation, le givre qui scintillait aux branches, donnaient à ce paysage des allures européennes qui nous faisaient tressaillir d'aise. Celui qui nous eût proposé d'échanger ce tableau monotone, dépourvu de pittoresque et de nouveauté, contre les plus belles et les plus vierges forêts du Laos, eût été certainement très mal accueilli.

Le lendemain, la plaine se mamelonna; quelques étangs apparurent dans les plis du terrain; des collines surgirent à notre gauche et formèrent avec la chaîne de droite, de laquelle nous étions beaucoup plus rapprochés, un défilé étroit et réputé dangereux. Les croupes rougeâtres et incultes qui s'élevaient des deux côtés de la route semblaient frappés d'une stérilité incurable. Les villages se firent plus rares; la plupart de ceux que nous traversions n'étaient que des monceaux de ruines. Les

mahométans avaient affreusement ravagé cette contrée où ils y comptent de nombreux coreligionnaires; ceux-ci, après leur départ, continuaient à tenir en échec la population chinoise, qui se montrait tremblante et soumise devant eux.



Halage sur la rivière de Kon-tchang

Le 12, nous descendîmes le lit d'un ravin, qui ne tarda pas à se transformer en ruisseau. Une vallée profonde se dessina devant nous : c'était celle du Li-tang-ho, rivière qui se jette dans le fleuve Bleu non loin de Tong-tchouen. Nous en suivîmes les bords, où se montrait subitement une belle et vigoureuse végétation, jusqu'au village de Kon-tchang, situé au confluent d'un tributaire de la rive droite. Avant d'y arriver, nous eûmes la douleur de voir succomber, sur la route, Royal, le cheval que le roi de Xien Tong avait donné au commandant de Lagrée. Nos porteurs crurent à une vengeance exercée contre nous par un mahométan que nous avions malmené la veille. Cet insolent personnage, habitué à voir tout le monde céder devant lui, s'était arrogé le droit exclusif de nous vendre des vivres et avait élevé des prétentions tellement exorbitantes que nous l'avions mis à la porte sans cérémonie, à

son grand scandale et à la stupéfaction des habitants du village. De là, d'après la chronique, l'empoisonnement d'un de nos chevaux. Mais le docteur Joubert, qui avait prodigué ses soins au pauvre animal, me confia qu'il était mort d'une indigestion. Si le docteur avait eu à sa disposition un de ces instruments que Molière a su mettre en scène, Royal eût échappé aux conséquences de sa gourmandise. Son cadavre fut dépecé par les habitants du pays, qui se réjouirent de cette bonne fortune. En ces temps de guerre et de disette, la viande, qui est partout en Chine un mets de luxe, devenait un manger inappréciable. On sait que les Chinois n'ont point pour la chair de certains animaux les préjugés que les sièges de la dernière guerre n'ont pas réussi à déraciner chez nous.

Nous nous reposâmes à Kon-tchang toute la journée du 14 janvier. M. de Lagrée était atteint d'une fièvre continue et d'un point de côté qui nécessitaient cet arrêt. Cette localité est pauvre et sans ressources. Comme son nom le fait pressentir (tchang signifie mine, en chinois), il y a dans le voisinage des gisements de cuivre et de zinc. La petite rivière qui y passe creuse son lit sinueux et encombré de cailloux dans les flancs du plateau qui limite à l'est la vallée du Li-tang-ho. Nous remontâmes ce lit pendant quelque temps, et nous nous élevâmes de nouveau sur le plateau qui offre, en ce point, une altitude moyenne de deux mille six cents mètres. La population de cette zone, assez clairsemée, perd de nouveau sa physionomie chinoise et accuse une portion considérable de sang étranger. Les maisons sont p.303 construites en boue. L'avoine et la pomme de terre poussent seuls sur ces cimes, que balaye sans cesse un vent glacial. C'est à peine si quelques arbustes rabougris réussissent à s'abriter dans les plis du terrain. Cà et là on rencontre de longues traînées de neige, que ne peuvent fondre les rayons affaiblis du soleil.

Nos porteurs de Kon-tchang, effrayés du long trajet qu'il leur restait à faire dans ce pays désolé, s'enfuirent pendant la nuit, et nous fûmes obligés de requérir de force les habitants d'un pauvre hameau.

Nous rencontrâmes, le soir même, un petit mandarin, envoyé avec une escorte à notre rencontre par le commandant militaire de Tong-tchouen. Il nous procura des moyens de transport suffisants, et M. de Lagrée, dont le malaise persistait, put continuer sa route en palanquin.

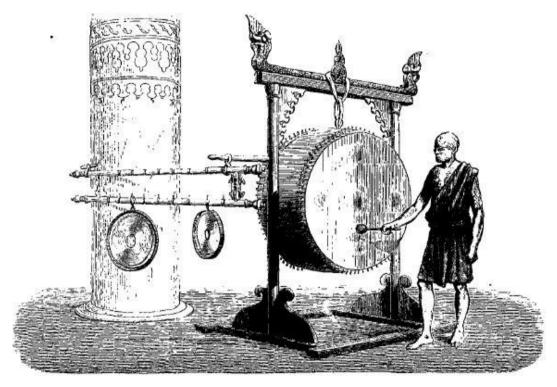
Nous franchîmes, le lendemain, un col élevé sur lequel le baromètre indiqua cinq cent trente-trois millimètres. A très peu de distance, sur notre gauche, s'élevait un pic couronné de neige, dont l'altitude devait être peu inférieure à quatre mille mètres. Des crevasses larges et profondes, semblables à d'immenses tranchées, sillonnaient de tous côtés le plateau, qui paraissait s'abaisser légèrement dans la direction du nord. _{p.304} Nous descendîmes au fond d'une de ces immenses rigoles à parois verticales qui servent au printemps de canaux de drainage pour les eaux des pluies, et nous arrivâmes au bourg de Tay-phou, considérable, marché assez dont les boutiques étaient magnifiquement approvisionnées, en raison de l'approche du jour de l'an chinois. Une population de l'aspect le plus mélangé et le plus pittoresque était accourue des montagnes environnantes et s'empressait devant les étalages. L'auberge du lieu était pavoisée en notre honneur ; nous y reçûmes un confortable accueil.

Tay-phou est situé sur les bords d'un ruisseau qui devient un peu plus loin la rivière de Tong-tchouen. Le 18 janvier, après avoir fait encore quelques kilomètres à pied, nous pûmes monter dans une grande barque et descendre rapidement le courant, pendant que nos bagages cheminaient à dos d'homme, le long de

la route en corniche qui se suspend aux flancs de la vallée. Les eaux étaient basses et les rapides fréquents, mais notre embarcation à fond plat glissait facilement sur les cailloux, grâce aux efforts vigoureux de l'équipage qui se mettait à l'eau. Malgré l'absence de fatique et la rapidité de notre marche, l'affreux paysage que nous avions sous les yeux nous fit trouver bien longues les huit heures de navigation qui nous séparaient de Tong-tchouen. Deux murailles de roches rougeâtres, stériles, ravinées par les pluies, sans un arbre, sans un brin d'herbe, limitaient de tous côtés nos regards, qui cherchaient en vain un point où se reposer. Pas un nuage ne venait tempérer l'éclat de la lumière ; le ciel était d'un bleu clair, d'une uniformité désespérante. Un vent de sud-sud-ouest soufflait par rafales intermittentes et produisait, en s'engageant dans les détours de la vallée, un bruit strident et lugubre. Çà et là étaient quelques maisons de pêcheurs, dont des cailloux non cimentés, amoncelés les uns sur les autres, composent les murs. C'est bien ainsi qu'on peut se représenter un pays dans les veines duquel coule du cuivre et qui remplace les fruits de la terre par des produits métallurgiques. Vers quatre heures nous entrâmes dans un canal latéral qui dérive vers Tong-tchouen une partie des eaux de la rivière ; les montagnes aux croupes dénudées s'éloignèrent pour former un vaste cercle ; une grande plaine s'ouvrit devant nous ; les cultures reparurent, et la ville de Tong-tchouen dressa devant nous sa couronne rectangulaire de créneaux. Nous traversâmes un faubourg en partie ruiné, où de nombreux ponts de pierre nous forçaient à chaque instant à baisser la tête.

La nuit était déjà venue quand nous arrivâmes à la pagode où un logement nous était préparé. Cette pagode était située à l'intérieur même de l'enceinte, mais des ordres sévères avaient été donnés pour que notre repos ne fût pas troublé ; de vastes

cours et des portes solides nous séparaient de l'extérieur. Le luxe de l'aménagement, l'espace qui nous était réservé, ne laissaient rien à désirer. Nous n'avions jamais été aussi près du bien-être. L'existence que nous menions depuis deux ans était bien faite pour nous faire apprécier le calme et le repos de cette confortable retraite. Malheureusement elle devait être pour le plus méritant d'entre nous le terme de sa pénible odyssée.



Gong dans une pagode



XVI

Le Yang ta-jen. — Maladie de M. de Lagrée. — Répugnances des autorités chinoises à nous laisser partir pour Ta-ly. — Lettre du P. Fenouil. Je pars pour les pays mahométans de l'Ouest avec une partie de l'expédition. — Le fleuve Bleu. — Houey-ly tcheou. — Hong-pou-so. — Nous faisons connaissance avec le P. Lu. — Mine de charbon et populations mixtes de Ma-chang. — Je me décide à aller directement à Ta-ly. — Entrevue à Tou-touy-tse avec le P. Lequilcher.



Le Yang ta-jen, mandarin militaire à bouton rouge, et commandant supérieur de toute la partie du Yun-nan, appelée Tong-tao 1, dont Tong-tchouen et Tchao-tong sont les villes principales, s'empressa, dès le lendemain de notre arrivée, de rendre visite au chef de l'expédition. Nous trouvions en lui un de ces généraux un peu improvisés, que leur énergie et leurs talents militaires avaient immédiatement élevés au premier rang. Il avait obtenu de grands succès sur les mahométans, qui, grâce à lui, n'étaient jamais venus jusqu'à Tong-tchouen. Il les avait même refoulés jusqu'à très peu de distance de Ta-ly, en les chassant _{p 306} villes de Houei-ly tcheou et de Yong-pe. Les mahométans, acculés sur les bords du Kin-cha kiang, paraissaient perdus sans retour, quand le Yang ta-jen abandonna la poursuite et revint tranquillement sur ses pas. La chronique raconte, à ce propos, qu'une mule chargée d'argent avait rappelé à propos au Yang ta-jen que le général ennemi était son parent. Elle ajoutait que son père s'était suicidé en apprenant cette forfaiture. Le Yang ta-jen avait une femme mahométane.

Les provinces chinoises se divisent en sous-provinces, appelées tao, dont les gouvernements ont sous leurs ordres plusieurs fou ou départements. Le Yun-nan se

divise en trois tao :— le Nan-tao, ou tao du sud, chef-lieu Yun-nan ; — le Si-tao ou tao de l'ouest, chef-lieu Ta-ly : c'est celui qui est en partie entre les mains des mahométans ; et le Tong-tao ou tao de l'est, chef-lieu Tchao-tong.

Il ne faut accepter qu'avec la plus grande réserve les bruits que l'on recueille en voyageant dans les pays où n'existe pas, pour ainsi dire, d'opinion publique, et où les nouvelles restent indéfiniment à l'état de rumeurs et de on-dit. Les frayeurs des uns, les exagérations des autres, les préventions et les préjugés populaires peuvent toujours se donner carrière, puisque les récits qu'ils produisent échappent à toute contradiction et à tout contrôle. Que l'on suppose un instant que la presse n'existe pas en Europe, et l'on pourra se figurer, surtout lorsque des commotions ou des bouleversements politiques y auront interrompu le cours régulier des choses, quels bruits fantastiques et quelles singulières nouvelles se propageront dans le public. A vingt lieues de distance, les faits les plus simples seront dénaturés au point de devenir absolument méconnaissables.

C'est là la difficulté à laquelle nous nous sommes heurtés, chaque fois que nous avons voulu, en Chine, nous rendre un compte exact des événements dont nous visitions le théâtre. Les missionnaires qui vivaient chez les mahométans nous ont donné, sur le rôle des principaux acteurs de la lutte, des appréciations diamétralement opposées à celles que nous avions recueillies chez leurs collègues de l'est de la province. Ils étaient des deux côtés sans moyen de contrôle pour s'assurer de la réalité des accusations ou des faits d'armes que leur portait la rumeur publique. A force de vivre dans un certain milieu, on finit d'ailleurs par en partager les rancunes ou les sympathies. Notre présence dans la contrée donna lieu, à son tour, à des bruits étranges et à d'incroyables exagérations, dont j'aurai l'occasion de citer des exemples.

Devant cette incertitude, on conçoit combien il nous était souvent difficile d'apprécier la conduite que nous avions à tenir vis-à-vis des commandants militaires. La lutte était tout entière

soutenue par des indigènes, parmi lesquels les impériaux de la veille étaient souvent les rebelles du lendemain. Les mandarins contraire, tous étrangers à la civils. au province incontestablement dévoués à l'empereur, restaient sans autorité et sans prestige, et tremblaient à chaque instant que leur tête ne fût offerte en gage au parti opposé. En cette occurrence, la plupart jugeaient prudent de ne pas occuper leur poste et d'attendre, dans quelque province voisine, la fin de l'orage. Le vice-roi, nommé en remplacement de Lao, poussait lui-même par son exemple à cette sage temporisation. Le pouvoir central, qui depuis plusieurs années n'avait pas donné signe de vie, venait cependant, sur l'intervention de M. de Lallemand, d'envoyer de l'argent, des armes et des vivres au Ma ta-jen. Nous tremblions alors que cet envoi ne fût fait à un traître, et les mille rumeurs que nous recueillîmes dans notre voyage de Ta-ly nous confirmèrent dans cette impression.

Mais ce n'est que sous le bénéfice des observations qui précèdent que je continuerai à donner au jour le jour les indications de cette nature. Il n'est pas probable que l'histoire détaillée et sans erreurs de la guerre du Yun-nan puisse être jamais faite. Le peu qu'on en trouvera ici suffira peut-être pour faire entrevoir son intérêt dramatique, la nouveauté et l'originalité des types qu'elle révèle.

Le Yang ta-jen nous parut être un homme d'une énergie égale à celle du Ma ta-jen, mais d'une volonté plus réfléchie et moins capricieuse. Ses dehors n'avaient rien de la brutalité du soldat et n'en conservaient que la franchise. Nous allâmes lui rendre sa visite le 20 janvier, et nous fûmes charmés de retrouver chez lui cette élégance d'ameublement, ce luxe chinois de bon goût, que le Yamen ruiné du vice-roi du Yun-nan n'avait pu nous offrir et qui contrastait avec la richesse de mauvais aloi et le ton de

parvenu de la villa du Ma ta-jen. Une collation délicieuse nous fut servie dans un charmant boudoir, qu'un jardin orné de fleurs rares et de ces arbres miniatures que les Chinois excellent à reproduire isolait du reste du palais. Pendant que nous mangions des mandarines et des confiseries, qu'accompagnait l'inévitable tasse de thé, notre hôte étalait devant nous toute une collection d'armes européennes qui ne le cédait en rien à celle du Ma tajen. Son but n'était pas d'en faire parade, mais de se renseigner sur les prix réels et les mérites respectifs de chaque système. Il sentait que, dans la lutte où se jouaient les destinées de la province, la victoire appartiendrait incontestablement au chef dont les troupes seraient armées de fusils à tir rapide. La confiance que ces nouvelles armes inspireraient, bien plus encore que leur supériorité sur le fusil à mèche, ferait faire des prodiges de valeur aux soldats. A partir de ce moment, tous ses efforts tendirent à obtenir que l'un de nous se chargeât de transmettre en France une commande d'armes pour son compte. L'arrivée de ces armes lui aurait permis de peser dans la balance d'un poids décisif et d'assurer à son ambition le rôle prépondérant qu'elle rêvait. Mais de quel côté songeait-il à faire pencher le sort de la querre ? Voilà ce que nous ignorions.

Cependant M. de Lagrée, dont le malaise avait paru se dissiper pendant les premiers jours de notre résidence à Tong-tchouen, ne tarda pas à tomber sérieusement malade. De graves symptômes hépatiques se manifestèrent. II dut complètement. Le voyage de Yun-nan à Tong-tchouen, qu'il avait accompli au milieu de vives souffrances, avait épuisé ses forces. L'étude ininterrompue de la langue et des usages, la $_{\rm p,307}$ crainte des malentendus qui pouvaient résulter du manque d'interprète et les conséquences graves qu'une erreur pouvait avoir pour nous, avaient surexcité son moral et allumé dans ses veines une

fièvre ardente. Sa vaillante et robuste nature lutta quelques jours contre l'inévitable décision que lui dictait son état. Il ressentit une vive douleur quand il dut se reconnaître vaincu par le mal et incapable de supporter de nouvelles fatiques.

Il me chargea de remplir l'espèce d'engagement moral que nous avions pris à Yun-nan, de compléter notre voyage par une excursion à Ta-ly. Je ne me dissimulai pas les nombreuses difficultés de la tâche qu'il me donnait à entreprendre. Sans interprète, je n'avais même pas la ressource d'emmener avec moi l'Annamite Tei, qui pouvait écrire au besoin ce que je ne pouvais dire. Son état de santé l'avait fait comprendre dans la partie de l'expédition qui, de Tong-tchouen, se dirigerait à petites étapes vers Siu-tcheou, pour s'y embarquer définitivement à destination de Shang-haï. Je ne pouvais inspirer à mes compagnons de voyage, au même degré que M. de Lagrée, la confiance qui, dans une entreprise de cette nature, est la première condition du succès. Je comptais sur leur bonne volonté et leur dévoué concours qui, en effet, ne me firent pas défaut. Je demandai cependant à M. de Lagrée de me donner des instructions écrites qui pussent, tout en me traçant une ligne de conduite générale, donner plus de poids encore à mon autorité. Il me pria de les rédiger moi-même et de les apporter à sa signature.

Les autorités de Tong-tchouen, le Yang ta-jen et le Kong talao-ye, qui était le préfet de la ville, prévenus de nos intentions, firent tous leurs efforts pour nous en détourner. Ils nous représentèrent les dangers que nous allions courir, l'ignorance où nous étions des dispositions du gouvernement de Ta-ly à notre égard, les routes infestées par les bandes, les épidémies et la famine qui régnaient dans une partie de la contrée que nous avions à traverser. Voyant qu'ils ne réussissaient pas à nous convaincre et attribuant leur insuccès à notre connaissance

insuffisante de la langue, ils écrivirent au P. Fenouil de se joindre à eux pour nous dissuader de notre voyage. Voici la lettre que je reçus du provicaire, la veille même de notre départ de Tongtchouen.

Monsieur,

Il serait fâcheux que M. le commandant devînt sérieusement malade, aux dernières courses d'un aussi long voyage que le vôtre. J'aime à me persuader que quelques jours de repos et les soins intelligents de M. le docteur Joubert auront suffi pour rendre à M. de Lagrée ses premières forces.

Yang ta-jen et Kong ta-lao-ye, qui vous hébergent à Tong-tchouen, viennent de m'écrire une lettre commune. Ces deux personnages regrettent vivement de ne pouvoir s'entendre avec vous, sans le secours d'interprètes, toujours maladroits. Car, disent-ils, il leur serait bien plus facile de traiter vos nobles personnes avec toute la distinction qui leur est due. De plus, ces messieurs me prient de vous dissuader de continuer votre voyage par Houey-ly-tcheou. Ils désirent vous voir descendre directement à Siu-tcheou-fou. Je vous engage de tout mon pouvoir à ne pas aller dans l'ouest et vous dis ou sous-entends tout ce que vous pourrez imaginer de plus persuasif.

Après avoir fait ma commission, j'ajoute, — et ceci est bien de moi : — vu le mauvais vouloir de l'autorité, vous allez rencontrer des difficultés peu ordinaires, pour ne pas dire insurmontables.

Mon intention n'est assurément pas de me rendre désagréable par des exhortations importunes ; mais si

l'on pouvait trouver le moyen de satisfaire à vos désirs, sans mécontenter les mandarins, tout en vous évitant beaucoup de peine et de dangers, faciles à prévoir, n'en seriez-vous pas bien aise? Le Kin-cha-kiang passe à Mong-kou, c'est-à-dire à treize ou quatorze lieues de Tong-tchouen. Allez jusqu'à Mong-kou, sans traverser le fleuve; parcourez sur ses rives, en amont et en aval, une ligne de trois ou quatre cents lieues, plus ou moins à volonté; puis revenez prendre à Tong-tchouen la route de Siu-tcheou-fou, où vous retrouverez encore ce même Kin-cha-kiang. Voir ce fleuve à Mong-kou, ou bien aller l'examiner à quinze journées plus haut vers les frontières du Tibet c'est à peu près la même chose.

Et puis, ne faut-il pas compter avec votre santé passablement compromise, sans que cela paraisse encore d'une manière bien sensible ?

Vous m'obligerez, s'il vous plaît, de me faire connaître le parti que vous aurez pris.

Je salue, avec respect, M. le commandant de Lagrée, ainsi que ses intrépides compagnons de voyage, et vous souhaite à tous l'entier accomplissement de tous vos bons désirs.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

J. Fenouil, provicaire.

L'opposition des autorités chinoises n'était-elle inspirée que par l'intérêt qu'elles nous portaient et les dangers que nous allions courir ? N'y avait-il en jeu aucune défiance, aucune susceptibilité politiques ? Les difficultés que nous allions rencontrer étaient-elles

réellement insurmontables, comme l'affirmait avec tant d'insistance le P. Fenouil ? Son opinion personnelle cédait trop facilement à une pression étrangère, ses frayeurs nous avaient paru trop souvent sans motifs pour que je prisse à la lettre ses appréciations. La solution qu'il nous proposait prouvait combien peu il avait conscience de l'importance géographique de notre voyage. Dire à des explorateurs qu'il est indifférent de voir un fleuve, en un point de son cours, ou quinze jours de marche plus haut, c'est réduire la p.308 recherche des sources du Nil à la découverte de son embouchure.

On me trouvera sans doute bien présomptueux : les raisons d'insuffisance que je devais ajouter à l'argumentation de cette lettre n'ébranlèrent en rien ma résolution. Aujourd'hui que je possède toutes les inconnues d'une question qu'il me fallait apprécier alors un peu en aveugle, et quoique notre voyage à Taly n'ait point donné tous les résultats que nous en avions espérés, je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir point suffisamment osé. Avec le prestige que possèdent encore les Européens dans ces régions lointaines, une volonté énergique et prudente doit tout entreprendre et peut tout obtenir.

Je communiquai la lettre du P. Fenouil au commandant de Lagrée.

— Persistez-vous à partir ? me demanda-t-il.

Et, sur ma réponse affirmative :

— Vous avez raison, me dit-il, mais soyez prudent et revenez aux premières difficultés sérieuses. Il vous faut compter avec la fatigue que nous éprouvons tous, le peu d'efforts physiques dont nous restons capables, le découragement et la lassitude morale qu'éprouvent déjà certains de vos compagnons.

Je lui soumis le projet d'instruction qu'il m'avait chargé de rédiger et que je crois devoir résumer ici :

> « M. Garnier partira le 30 janvier, accompagné de MM. Delaporte, Thorel et de Carné, et de cing hommes de l'escorte. Il se dirigera vers le confluent du Kin-chakiang et du Pe-chouy-kiang, où il recueillera, en même les renseignements commerciaux temps que géographiques, toutes les indications de nature à l'éclairer sur la situation des pays musulmans de l'ouest. Suivant la nature de ces indications, M. Garnier se décidera à avancer sur Ta-ly ou sur Li-kiang, après en avoir demandé l'autorisation par lettre. Le but de cette partie du voyage sera de préciser le plus possible tout ce qui est relatif au Lan-tsang kiang (Cambodge), à ses origines, à sa navigabilité. Dans tous les cas, M. Garnier devra être de retour à Siu-tcheou-fou à la fin d'avril au plus tard.

> Si, à un moment quelconque du voyage, M. Garnier pensait pouvoir atteindre facilement un point, quel qu'il fût, du Mékong, il le ferait seul et de la manière la plus prompte possible.

M. de Lagrée souligna ce dernier paragraphe. La reconnaissance d'un point du Cambodge situé dans le voisinage du Tibet aurait couronné d'une façon brillante notre long voyage. Ce devait être là le but principal que je devais me proposer. Il m'eut été facile, en voyageant seul, de l'atteindre en très peu de temps, M. de Lagrée me recommanda donc, s'il n'y avait aucun danger à courir, de laisser mes compagnons et mon escorte derrière moi, pour leur épargner une fatigue inutile. Il ne s'était décidé à m'adjoindre une fraction aussi considérable de

l'expédition que parce qu'il pensait qu'un noyau d'hommes résolus courrait des risques moins grands qu'un voyageur isolé. Si les périls annoncés s'évanouissaient, je devais aller seul, pour gagner du temps et arriver à Siu-tcheou avant les pluies.

Je ne me doutais pas que la signature que M. Lagrée apposa, le 28 janvier, au bas de ces instructions était son dernier acte comme chef de l'expédition.

Le docteur Joubert, le matelot Mouello et trois Annamites restaient auprès de lui. En échangeant avec nous une dernière poignée de main, il nous donna rendez-vous à Siu-tcheou-fou, où il devait s'acheminer dès son rétablissement, pour aller faire préparer les barques nécessaires à notre retour.

_{p,309} Le jour de l'an chinois était arrivé le 25 janvier. On sait avec quelle solennité se célèbre en Chine cette fête annuelle. La vie commerciale reste interrompue pendant plusieurs jours ; les autels domestiques, richement décorés, voient se réunir devant eux, en intimes festins, les membres de chaque famille ; les jeux publics, les feux d'artifice, les réjouissances bruyantes, succèdent plus ou moins longtemps à ce recueillement intérieur. Dans de telles circonstances, nous eûmes quelque peine à trouver des bagages, réduits au strict nécessaire, Nos nécessitaient heureusement que peu de monde : neuf hommes nous suffisaient au lieu de vingt-cing ou trente. Nous finîmes par les trouver, grâce à l'intervention du Yang ta-jen et à la promesse d'une bonne récompense. Nous étions en nombre égal : quatre officiers, deux tagals et trois Annamites, tous bien armés, assez bien portants et résolus. Nous nous mîmes en route le 30 janvier, profondément attristés de l'état où nous laissions M. de Lagrée, mais ayant encore bon espoir en son rétablissement.

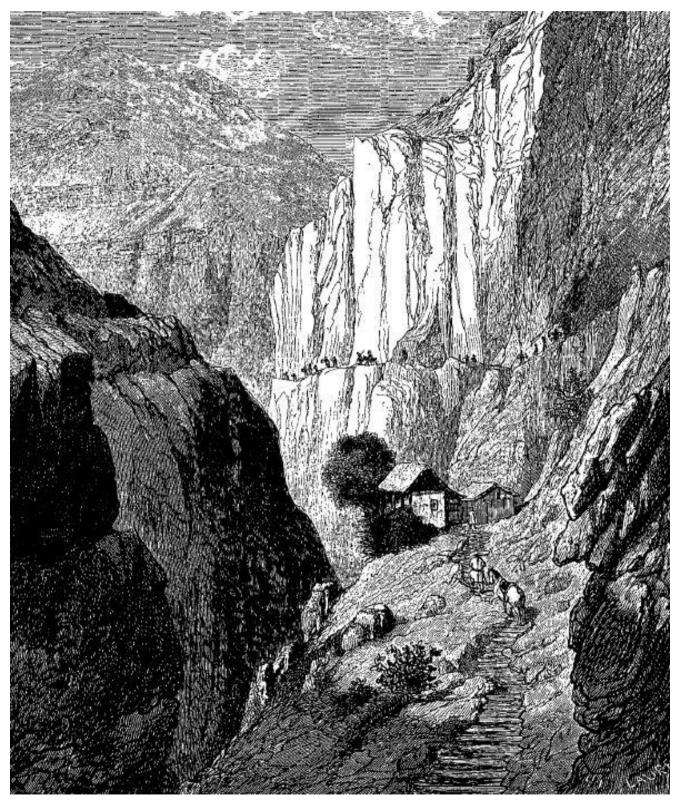
En sortant de la vallée de Tong-tchouen, nous traversâmes une petite plaine bien cultivée, où le lit d'un torrent puissamment endigué forme une sorte de chaussée élevée de deux ou trois mètres au-dessus du sol. Des flancs de cette chaussée partent de nombreux canaux qui distribuent l'eau dans les champs. Ici encore, la patiente industrie du laboureur a transformé une force stérilisante et dévastatrice en une source de fécondité et de richesse. L'aspect de cette plaine repose agréablement la vue. Les colzas y mêlent leurs grappes jaunes aux corolles solitaires, blanches ou pourpres, des pavots. Du col qui la ferme on aperçoit un profond sillon dans la mer de montagnes qui ondule à l'horizon. C'est la vallée du fleuve Bleu, qui ici s'appelle le Kin-cha kiang ou « Fleuve au sable d'or ».

Nous descendons sur le flanc (incliné à quarante-cinq degrés) de montagnes schisteuses, recouvertes de coulées calcaires subitement refroidies le long des pentes. L'effritement continu de ces roches sous l'action alternative du soleil et de la pluie, oblige à entourer chaque champ, chaque maison, chaque sentier, d'un mur préservateur ; nulle part l'homme n'a eu à lutter contre une nature plus ingrate.

Au bout de deux heures de descente en zigzag, nous nous trouvâmes au fond d'une gorge étroite; les eaux d'un torrent bouillonnaient au-dessous de nous et la route se continuait en corniche, le long de la muraille verticale qui soutenait les flancs ravinés du plateau. Cette route avait coûté des efforts prodigieux; en maints endroits, le pic avait été insuffisant pour entamer la roche, et il avait fallu recourir à la mine.

L'aptitude colonisatrice et commerciale du peuple chinois se révèle dans ces gigantesques travaux : sans aucun secours gouvernemental, quelques communes, quelques compagnies de

marchands, réussissent à triompher des plus grands obstacles pour établir des voies de communication et attirer les produits des régions les plus inaccessibles.



Auberge sur la route de Tong-tchouen à Mong-kou

Le 31 janvier, à l'un des coudes de cette route en corniche, nous aperçûmes pour la première fois le Kin-cha kiang, roulant, à six cents mètres au-dessous de nous, ses eaux claires et profondes. Le torrent dont nous avions descendu les bords se jetait, à nos pieds, dans une rivière qui n'était autre que le Litang ho, dont nous avions un instant suivi la vallée en allant à Tong-tchouen. Cette rivière courait parallèlement au grand fleuve, qui venait du sud-ouest, puis se redressait vers le nord en décrivant une longue courbe. Au milieu de cette courbe, le-Litang ho mélangeait ses p.310 eaux bourbeuses et rougeâtres à l'onde bleue du Kin-cha kiang qu'elles salissaient pendant plus d'un mille.

Depuis les temps de Marco Polo, nul voyageur européen n'avait vu le fleuve Bleu aussi loin de son embouchure.

Nous couchâmes le soir même à Mong-kou, gros bourg situé sur un petit plateau, à deux cents mètres au-dessus du fleuve et où nous retrouvions les bananiers, les cannes à sucre, en un mot une végétation tropicale. A cinq heures du soir, la température était de vingt degrés; le matin même, sur le plateau, nous grelottions sous un froid de quatre à cinq degrés.

A Mong-kou commencèrent les ennuis que m'avait prédits le P. Fenouil. Les autorités locales restèrent invisibles et je ne pus me procurer les porteurs dont j'avais besoin. Il fallut engager à un prix très élevé, jusqu'à Houey-ly tcheou, ville importante située à cinq jours de marche sur l'autre rive du fleuve, les porteurs venus avec nous de Tong-tchouen.

Le 1er février, nous traversâmes le Kin-cha kiang. Un bac, pouvant porter un chargement de quinze à vingt tonneaux, fait, vis-à-vis Mong-kou, un va-et-vient continuel entre les deux rives du fleuve. Celui-ci a, en ce point, plus de deux cents mètres de

large. La vitesse du courant est environ de deux nœuds à l'heure, et, au milieu, je ne trouvai pas de fond à vingt mètres. Le marnage est de dix mètres. Malgré ces belles apparences de navigabilité, des rapides, me dit-on, venaient arrêter la circulation des barques à peu de distance, en amont et en aval de Mong-kou.

En mettant le pied sur la rive gauche du fleuve, nous entrions dans la grande province de Se-tchouen. Au bout de quatre heures et demie d'une marche pénible sur des sentiers pierreux tracés en zigzag sur les p.311 flancs de la montagne, nous nous étions à peine éloignés horizontalement d'un jet de pierre de la rive du fleuve ; mais nous avions gravi une hauteur de plus de douze cents mètres, et nous n'apercevions plus le Kin-cha kiang que comme un étroit ruban bleu. De longues files de piétons et de bêtes de somme s'échelonnaient du bord du fleuve à la crête du plateau, où régnait un froid vif. Le soleil, qui revêtait de nuances argentées les eaux du fleuve et les larges feuilles des bananiers, et qui entretenait une douce température au fond de cette étroite vallée, restait, sur le plateau, sans force et sans éclat.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage au travers d'une région profondément ravinée, dont toutes les routes ne sont que des successions interminables de montées et de descentes en casse-cou, et dont toutes les lignes de faîte vont en s'élevant graduellement dans la direction du nord et de l'ouest.

Deux journées de neige vinrent encore augmenter les fatigues du trajet, en rendant horriblement difficiles ces pentes abruptes et ces sentiers glissants, tracés dans le roc au milieu de terres rouges détrempées et gluantes. La lenteur et les souffrances de notre marche, ces jours-là, me convainquirent qu'il ne fallait nous laisser surprendre à aucun prix, au milieu de ces montagnes, par

les pluies du printemps, époque où les routes sont absolument impraticables pour des hommes transportant des fardeaux. Pour diminuer nos fatigues et en même temps pour augmenter la rapidité de notre marche, j'avais acheté à Mong-kou et à l'étape suivante trois chevaux, qui, ajoutés à celui que nous avions amené de Tong-tchouen, donnaient une monture pour deux personnes. On trouvera sans doute que, même dans ces conditions et après toutes les fatigues que nous avions supportées, nous voyagions d'une façon peu conforme à notre situation, et en gens plus ménagers de leur bourse que de leurs jambes; mais les privations passées nous avaient rendus économes et durs à la peine, et nous ne voulions pas abuser de la bourse des autorités chinoises.

Le 3 février, nous franchîmes le point le plus élevé que nous ayons atteint pendant tout le voyage. Le baromètre indiquait une altitude de plus de trois mille mètres. Les sauvages qui habitent ces hauteurs nous accueillirent par de francs éclats de rire. Nous leur paraissions sans doute les êtres les plus burlesques du monde. Ils étaient vêtus de peaux de chèvres et se pressaient autour d'un feu allumé au milieu de la neige.

Nous arrivâmes le soir, après une longue descente, au village de Tsang-hi-pa, situé dans le repli d'un _{p.312} vallon, au confluent de deux rivières. Un linceul de neige recouvrait tout le paysage ; mais, malgré le temps, une animation considérable régnait sur la route et dans le village : de longues caravanes de bêtes de somme se disputaient les hôtelleries.

A Tsang-hi-pa, quelques chrétiens vinrent à nous et se firent reconnaître par le signe de la croix. Ils me parlèrent du P. Lu, prêtre chinois qui habitait près de Hong-pou-so, au confluent du Kin-cha kiang et du grand affluent qui porte sur les cartes le nom

de Ya-long kiang, mais qui s'appelle dans le pays même Pe-chouy kiang ou « Fleuve à l'eau blanche ». Je n'obtins d'eux, en raison surtout de mon ignorance de la langue, que des renseignements insuffisants pour envoyer une lettre à ce jeune prêtre, que le P. Fenouil nous avait désigné, et qui pouvait nous rendre les plus grands services comme interprète. A l'étape suivante, celle de Tchang-tchou, je fus plus heureux, et j'appris de nouveaux chrétiens que la résidence du P. Lu était le village de Ma-chang, situé à trente lieues de Hong-pou-so.

A partir de Tchang-tchou, le pays a un aspect moins sauvage, les pentes deviennent moins abruptes et plus cultivables. La large et belle vallée où s'élève la ville d'Houey-ly tcheou ne tarda pas à s'ouvrir devant nous. La circulation était excessivement active ; nous croisions à chaque instant les convois de sel, de charbon, de pelleteries, de cuivre, de matières tinctoriales et médicinales ; dans le même sens que nous, cheminaient des caravanes chargées de coton et de cotonnades. Houey-ly tcheou est une ville très commerçante, qui nous apparut de loin, alignant ses toits rouges sur les bords admirablement cultivés d'une jolie rivière qui se dirigeait au sud. Dans cette direction, les montagnes s'abaissaient, et l'on sentait qu'à l'horizon s'ouvrait la large coupée du Kin-cha kiang. Dans le nord, derrière la ville, une haute montagne étalait au soleil sa croupe de neige, sur laquelle se détachait la silhouette des créneaux et des clochetons d'Houey-ly tcheou.

En entrant dans les faubourgs, deux hommes à chapeaux rouges vinrent à notre rencontre : ils nous étaient envoyés comme guides par le mandarin de l'endroit. Ils nous firent traverser entièrement la ville du sud au nord, et nous conduisirent dans une grande hôtellerie située dans le faubourg opposé. Malgré les réjouissances du jour de l'an, qui duraient

encore, la ville avait les apparences d'un marché de premier ordre. C'est à la fois un entrepôt considérable de marchandises et un lieu de fabrication pour les objets de sellerie, de harnachement, de voyage, et les ustensiles de cuivre. Il y a des mines de ce dernier métal dans les environs immédiats.

Le mandarin de Houey-ly tcheou m'envoya, dès notre arrivée, quelques présents, et je lui fis le lendemain une visite. La difficulté de se comprendre abrégea notre entretien. Je laissai entrevoir mon intention de pénétrer sur le territoire mahométan. Mon hôte essaya de m'en dissuader en me faisant le tableau le plus sombre des dangers auxquels je m'exposerais. Il était impossible de s'engager définitivement dans un pays inconnu et peut-être ennemi, sans avoir des renseignements sérieux et précis sur l'état de la contrée et la situation respective des parties belligérantes : mon inexpérience de la langue m'empêchait de les obtenir; dans tous les cas, je devais me défier des informations que me donnaient les autorités chinoises. J'expédiai donc un courrier au P. Lu, pour le prier, au nom de son évêque, de vouloir bien s'aboucher avec nous à Hong-pou-so, point vers lequel j'allais me diriger. La langue latine était entre lui et moi un moyen de communication p.314 plus à ma portée que le chinois. Je renvoyai en même temps, à l'exception de trois d'entre eux qui manifestèrent l'intention de rester avec nous, les porteurs qui nous avaient amenés de Tong-tchouen, et je remis au plus intelligent une lettre pour le commandant de Lagrée.

Nous profitâmes de notre séjour à Houey-ly tcheou pour compléter l'équipement de notre cavalerie. Les marchands chinois sont les plus habiles du monde à duper les acheteurs, même quand ceux-ci sont leurs compatriotes ; que dire de leurs prétentions et de leurs fourberies quand les acheteurs sont

étrangers et qu'ils passent pour mandarins? Les prix demandés sont le décuple des prix réels, et quand on croit avoir acheté un objet neuf, on est tout étonné de lui voir substituer un objet qui a déjà servi ou qui est cassé. Malgré toute la vigilance de MM. Delaporte et de Carné, qui s'étaient chargés de ces achats, on trouva moyen de leur faire accepter des mors cassés et des couvertures de cheval déchirées. Celles-ci étaient des draps de provenance russe.

Nous quittâmes Houey-ly tcheou le 7 février, accompagnés de deux ou trois petits officiers subalternes, chargés par le mandarin du lieu de faire transporter nos bagages et de veiller à nos besoins jusqu'à Hong-pou-so. Nous remontâmes la vallée d'un petit affluent de la rivière d'Houey-ly tcheou, dont les parois creusées d'excavations bizarrement calcaires, découpées, offraient de charmants paysages en miniature ; à de grandes hauteurs au-dessus du sentier en corniche le long duquel nous cheminions, s'ouvraient quelques grandes grottes, desquelles suintait un mince filet d'eau ; de petits jardins, quelques maisons, une pagode, apparaissaient sur le seuil de la grotte, dont les sombres profondeurs leur donnaient un relief saisissant, et les transformaient en un charmant médaillon.

Après avoir franchi une ou deux crêtes du haut desquelles la vallée du fleuve Bleu nous apparut de nouveau à une faible distance nous traversâmes un col fortifié qui domine la plaine de Hong-pou-so, et qui était jadis fermé par une porte. Celle-ci est par terre et la fortification est démantelée. Des auberges neuves se construisent à tous les coins de la route. On dirait que la vie renaît après la longue interruption d'une guerre.

Le chef d'un village où nous nous arrêtâmes pour changer de porteurs avait préparé en grande hâte une collation à laquelle il

vint nous convier à plusieurs lieues de distance. En voyage, on a toujours faim. Nous fîmes donc honneur à la table du *tsong-ye*, et nous reconnûmes son attention par le don d'un couvert en ruolz.

L'exposition méridionale des coteaux que nous descendions, la diminution de l'altitude, produisaient un changement sensible dans la flore du pays, où M. Thorel retrouvait les principales plantes qui envahissent Xieng Hong sur les bords du Mékong. A Hong-pou-so, où nous arrivâmes le lendemain de notre départ de Houey-ly tcheou, nous étions à sept ou huit cents mètres plus bas que le plateau, et le voisinage du fleuve, dont nous nous à quelques kilomètres, élevait notablement trouvions température. Ce fut là pour moi une heureuse circonstance : depuis Houey-ly tcheou j'étais atteint d'une pleurodynie qui m'empêchait parfois de respirer et me causait des douleurs presque intolérables ; j'avais été obligé, pour continuer à marcher, de me faire soutenir, surtout dans les montées, par deux Annamites, et j'avais craint un instant d'être obligé d'interrompre le voyage. Un repos de trois jours à Hong-pou-so et la chaude atmosphère que j'y respirai me remirent complètement.

Hong-pou-so est un très gros bourg situé sur les bords d'une petite rivière, dont le lit démesurément large éparpille des cailloux dans toute la plaine. Un détachement de troupes assez considérable y tenait garnison au moment de notre arrivée. Les blancs ou mahométans venaient de faire une pointe sur le Setchouen, et ils avaient été repoussés avec perte ; tous les bords du fleuve, qui sert ici de frontière entre cette province et le Yunnan, et qui coule à dix kilomètres de Hong-pou-so, étaient couverts de postes fortifiés, construits de deux lieues en deux lieues et gardés par les troupes impériales.

Les petits officiers qui nous escortaient depuis Houey-ly tcheou eurent toutes les peines du monde à nous faire faire un peu de place dans le tribunal du village. Il y avait d'ailleurs, à l'exception des chefs militaires que nous dérangions, plus de curiosité que de mauvaise volonté. Les fêtes du jour de l'an se prolongeaient encore, et à la tombée de la nuit, les musiciens du bourg vinrent nous donner dans la cour de notre logis une sérénade aux flambeaux et une représentation comique et travestie, qui leur valut une petite rémunération.

Nous allâmes, le 10 février, visiter à cheval le confluent du Kin-cha kiang et du Ya-long kiang, l'un $_{\rm p,315}$ des points géographiques les plus intéressants et les plus importants de notre voyage. Il se trouve à quatorze kilomètres dans l'ouestnord-ouest de Hong-pou-so. Le Kin-cha kiang est loin d'être encaissé comme à Mong-kou, et on y arrive par une pente peu sensible; de petites collines dénudées chevauchent sur ses bords. Le fleuve vient du sud-ouest, puis décrit un coude brusque qui dirige son cours au sud dix degrés est. C'est au sommet de cette courbe qu'il reçoit le Ya-long kiang ; celui-ci vient du nord et est encaissé entre des berges rocheuses complètement à pic, le long desquelles tout circulation est impossible. Sa largeur est à peu près égale à celle du fleuve Bleu, et son courant était, à cette époque de l'année, un peu plus fort. Je ne pus mesurer la profondeur des deux fleuves ; elle paraît considérable. Comme à Mong-kou, la crue est de dix mètres. Je m'aperçus là, avec étonnement, que les gens du pays donnaient le nom de Kin-cha kiang au Ya-long kiang, c'est-à-dire à l'affluent, et celui de Pechouy kiang au fleuve principal. Si, comme volume d'eau, on peut hésiter à première vue entre les deux fleuves, l'aspect des deux vallées indique immédiatement quelle est celle qui doit conserver le nom de Kin-cha kiang. L'embouchure du Ya-long kiang est une

sorte d'hiatus accidentel dans la ceinture de collines qui borde le fleuve Bleu; la configuration orographique du pays ne peut laisser douter une seconde que ce fleuve vient de l'ouest et non du nord. Les habitants du confluent savent d'ailleurs que ce qu'ils appellent le Pe-chouy kiang est des deux fleuves le plus important par le développement antérieur de son cours, et cette anomalie paraîtra moins singulière, si on se rappelle qu'en Chine les noms de fleuve sont toujours locaux et changent toutes les vingt lieues. Un peu plus haut, aux environs de Li-kiang par exemple, le Kin-cha kiang a repris son nom, et c'est le Ya-long kiang auquel on donne le nom de Pe-chouy kiang.

Un bac fonctionne à l'embouchure même du Ya-long kiang. Il constitue l'un des revenus du mandarin d'Houey-ly tcheou : un cheval paye deux cents sapèques (un peu plus d'un franc, d'après le change des sapèques au moment de notre passage) et un simple voyageur soixante sapèques.

Au retour de cette excursion, je reçus un petit billet latin du P. Lu, qui m'annonçait son arrivée à Hong-pou-so et sa visite pour le lendemain après sa messe.

Il fut exact au rendez-vous. Nous vîmes un jeune homme d'une figure douce, distinguée et timide. Il y avait sept ans qu'il était revenu du collège de Poulo Pinang et qu'il était en possession de sa double cure de Ma-chang et de Hong-pou-so. Son langage affectueux nous inspira bien vite la plus entière confiance. Les détails qu'il nous donna sur l'état du pays étaient peu satisfaisants et confirmaient en certains points le dire des autorités chinoises. La route directe vers Ta-ly n'avait jamais été fermée pour les marchands, mais les mahométans renvoyaient impitoyablement tous les voyageurs qui se présentaient les mains vides. On rencontrait leurs premiers postes à une centaine de lis

de l'autre côté du fleuve. En ce moment, cette route était tellement infestée par les voleurs, que les marchands se réunissaient en caravanes de quatre-vingts ou de cent personnes pour voyager. Le chef musulman le plus voisin était celui de Yong-pe; mais le pays entre cette ville et le Se-tchouen était dans un état de dévastation pitoyable; des bandes de cinq cents hommes appartenant à tous les partis achevaient de saccager ce que les belligérants avaient épargné. D'ailleurs la route de Yong-pe à Ta-ly était fermée, et le mandarin de Yong-pe n'avait le droit d'accorder un permis de circulation que sur son propre territoire. Il était probable que si nous obtenions de lui la permission d'aller à Yong-pe, il nous retiendrait dans cette ville jusqu'à l'arrivée d'ordres de Ta-ly.

J'avais espéré un instant pouvoir me diriger vers le nord, en évitant le plus possible tout contact avec les autorités mahométanes, et réussir à atteindre un point du Mékong situé dans le Tibet ; là j'aurais essayé de revenir, par Ta-tsien-lou et la vallée du Min kiang, à Siu-tcheou-fou. Ce voyage, qui nous eut fait reconnaître le cours du Cambodge et le fleuve Bleu jusqu'au trentième degré de latitude nord, pouvait s'exécuter à la riqueur dans le laps de temps que m'avait fixé M. de Lagrée, en évitant tout séjour et en faisant de longues étapes. Je reconnus qu'il fallait renoncer à ce beau projet. Il était impossible, dans cette direction, d'éviter Yong-pe; plus au nord que cette ville, et dans tout l'espace compris entre Ning-yuen fou et Li kiang, le pays appartenait complètement, nous dit-on, aux sauvages Man-tse ou Lissous, qui ne souffraient aucun étranger dans leurs montagnes. Les communications directes entre Ta-sien-lou et Houey-ly tcheou étaient interrompues depuis plusieurs années et nous ne trouverions personne qui consentît à nous suivre dans cette direction.

Puisqu'il fallait à tout prix obtenir une autorisation des autorités mahométanes pour parvenir jusqu'au Mékong, il valait mieux aller la chercher directement à Ta-ly. La mauvaise volonté d'un intermédiaire pouvait nous causer un irrémédiable échec ; sa bienveillance pouvait être mise à un trop haut prix ; dans les deux cas, son intervention était une perte considérable de temps, et nos jours étaient comptés. Je résolus donc d'aller à Ma-chang, visiter les gisements houillers qu'on nous avait signalés dans le voisinage, et de me diriger ensuite sur Tou-touy-tseu, petite mission catholique dirigée par le P. Leguilcher et située à quelques lieues au nord de Ta-ly. Les nouveaux renseignements que j'obtiendrais de ce missionnaire détermineraient la conduite ultérieure à tenir.

Le P. Lu nous avait quittés un instant pour aller conférer dans la salle voisine avec les mandarins de la localité. J'entendis quelques vociférations auxquelles je ne pris pas garde. Depuis que duraient les fêtes du jour de l'an, nous étions habitués à voir les fonctionnaires eux-mêmes manquer aux règles de la tempérance et du bon ton. Le P. Lu sortit peu après, la figure un peu émue ; il m'affirma cependant qu'il ne s'était rien passé qui dût m'alarmer : une querelle de gens ivres, me dit-il. Il me demanda la permission de nous quitter pour vaquer aux soins de sa chrétienté. Nous nous donnâmes rendez-vous au repas du soir pour arrêter définitivement tous nos plans.

Quelques heures plus tard, je reçus de lui un petit billet, dans lequel il m'annonçait qu'un ordre du chef chinois de Kieou-ya-pin, poste frontière dont dépendait Ma-chang, rappelait immédiatement tous les chrétiens qui l'avaient accompagné, pour soutenir l'attaque d'un corps de troupes mahométan dont l'approche était p.318 signalée. « Dans cette occurrence, ajoutait-il,

je n'ose rester dans le pays et je pars pour Ning-yuen-fou, en regrettant de ne plus pouvoir vous être d'aucun secours. »

Ce brusque adieu me stupéfia et je ne pus tout d'abord en deviner la cause ; le lendemain matin, je me fis conduire chez le jeune prêtre, que je trouvai tout en larmes. L'invasion prochaine de sa communauté était, me dit-il, le seul sujet de ses frayeurs et de son chagrin. Je m'efforçai de le rassurer et de le décider à nous accompagner à Ma-chang. Il m'objecta que le moment était venu de faire sa tournée pastorale, et que s'il la différait encore, le mauvais temps viendrait, qui la rendrait impossible. Je lui promis d'écrire à son évêgue; mais je m'aperçus bientôt que la raison qu'il donnait pour se séparer de nous n'était pas la véritable : il m'avoua, en effet, que la veille, il avait eu une altercation avec le chef du village, qui lui avait vivement reproché de se faire l'interprète d'étrangers que tout bon Chinois devait haïr, et qu'il craignait de voir se renouveler pareille scène. Je lui représentai que nous étions les hôtes officiels de la Chine, munis de lettres dont mieux que personne il pouvait apprécier la valeur, et que, si on se permettait devant nous une pareille incartade, je saurais en obtenir le châtiment. A ce moment arriva une lettre du P. Leguilcher, confirmant le projet d'attaque de la frontière attribué aux mahométans de Yong-pe, mais conseillant au jeune prêtre de rester à son poste. Ce conseil, le désir de nous être utile, triomphèrent de ses frayeurs. Nous partîmes tous ensemble à midi pour Ma-chang.

Après avoir traversé en bac le Ya-long kiang, nous suivîmes la rive gauche du fleuve Bleu, dont le cours est sinueux et s'encaisse peu à peu à partir de ce point. Il conserve cependant de belles apparences de navigabilité de Ma-chang à Hong-pou-so, et même, un peu au-dessous, la circulation par barques serait très facile. Ce trajet est limité par un rapide très considérable,

presque une chute. En définitive, le fleuve Bleu n'est utilisé entre Li-kiang et Mong-kou qu'au transport des pièces de bois coupées dans les forêts des environs de la première de ces deux villes ; encore faut-il défaire les radeaux pour leur faire franchir les rapides, et il arrive que les pièces de bois se brisent en les traversant.

Un peu avant d'arriver à Ma-chang, nous visitâmes, sur les bords mêmes du fleuve des galeries pratiquées pour l'extraction du charbon. Elles sont creusées dans des couches de grès schisteux, à quelques mètres au-dessus du niveau de l'eau, et les infiltrations qui s'y produisent exigent un travail d'épuisement continu. Le charbon extrait est d'un aspect huileux et brillant, mais il est tellement friable et donne une proportion de poussier si considérable qu'on est obligé de le transformer en coke. On se sert pour cela d'un fourneau à deux orifices ; au centre, on place du charbon en gros morceaux; on garnit le pourtour de poussier; on mouille le tout, puis on met le feu en dessous. Quand la production de fumée a cessé, la transformation en coke est opérée. Ce coke s'appelle toan tau en chinois ; il se paye, sur les lieux, environ un franc les cent kilogrammes ; le charbon naturel vaut moitié moins. Il y a dans la montagne, à peu de distance de Ma-chang, d'autres galeries d'extraction que M. Thorel alla visiter. Elles ont une étendue très considérable ; le charbon est de meilleure qualité et il n'y a pas d'infiltrations, Nulle part nous n'avons entendu parler d'accidents occasionnés par le feu grisou.

Les chrétiens de Ma-chang vinrent à notre rencontre à cheval, et notre nombreuse cavalcade entra en caracolant dans la longue et unique rue qui forme le village. Celui-ci a été brûlé en partie, il y a quelque temps, par une bande de voleurs, et il n'est pas encore complètement relevé de ses ruines. Le combustible

minéral qui y est employé exige partout l'emploi de cheminées. C'était la première fois, depuis bien longtemps, que nous revoyions des toits munis de ce disgracieux appendice.



Homme et femme I-kia

Le lendemain était jour de marché; les sauvages des montagnes avoisinantes descendirent en foule vendre leurs denrées, et nous pûmes étudier de nouveaux types et de nouveaux costumes. Cette région est très riche en populations d'origine mixte. On y retrouve d'abord les Pa-y, dont j'ai déjà indiqué les attaches laotiennes, et qui, avec d'autres tribus voisines, les Telous, les Terous, les Arrous, les Didjous, les Loutse, sont disséminés depuis le Ya-long kiang jusqu'à la vallée de l'Iraoudy. D'autres races, d'une origine et d'un langage absolument différents, paraissent se rapprocher davantage des véritables autochthones : ce sont les I-kia, nommés aussi Pelolos ou Lolos blancs, qui portent la queue comme les Chinois et dont les femmes ont les cheveux partagés en deux tresses ; les He-lolos ou Lolos noirs, qui portent les cheveux longs et se croient supérieurs aux précédents ; enfin les plus indomptables, ceux sur qui les mœurs et la civilisation chinoises ont exercé jusqu'à présent le moins d'influence, sont connus sous le nom de Lissous et de Man-tse. Quelques-unes de ces tribus semblent avoir des relations lointaines avec quelques races du nord de la vallée de l'Assam, et peut-être aussi avec les Koles de l'Inde et avec les Mons du Pégou. Les noms que donnent les Chinois à tous ces sauvages n'ont qu'une signification vague 1 et ne sauraient servir de base à une classification sérieuse. Les populations auxquelles ils s'appliquent les considèrent comme de sanglantes injures. Les Lolos se désignent sous le nom de tou-kia (autochthones, indigènes) ou de tchin-si (parents). M. Delaporte eut les plus grandes peines à dessiner deux I-kia. Les sauvages

¹ Kia signifie, en chinois, race, famille ; I, barbare, étranger. Lolos est une appellation genérale indistinctement appliquée à presque toutes les populations non chinoises.



Homme et femme Lissous



Homme et femme Man-tse

s'imaginent que toute personne dont on reproduit les traits doit fatalement tomber malade.

Les environs de Ma-chang sont peuplés de loups qui deviennent fort audacieux pendant l'hiver et qui dévastent les basses-cours. Aussi les fusils à pierre ou à $_{\rm p.319}$ capsule sont-ils fort appréciés dans le pays ; car, nous dit-on, les loups n'ont rien à craindre du fusil à mèche que son odeur trahit et dont ils reconnaissent immédiatement la présence.

La nouvelle de l'attaque des mahométans du côté de Yong-pe se confirmant toujours, je dus donner suite à mon projet d'aller à Ta-ly par la route la plus directe. La dernière lettre du P. Leguilcher au P. Lu avait l'avantage de nous assurer la présence de ce compatriote à Tou-touy-tse. Elle avait également levé tous nos doutes sur la prétendue arrivée d'Européens à Ta-ly, dont il a été question dans une livraison précédente. Ces Européens étaient des Malais qui fabriquaient, disait-on, des bombes pour le compte du sultan.

Le P. Lu nous fit trouver facilement les porteurs dont nous avions besoin pour entreprendre ce voyage.

Il engagea en même temps à notre service, comme pourvoyeur et majordome, un ancien domestique de Mgr Chauveau, nommé Tching-eul-yé, qui avait l'habitude des relations officielles et savait comment on parle aux mandarins. Son dévouement à notre cause serait à toute épreuve, nous dit le P. Lu, si nous savions mettre d'accord ses intérêts avec la sympathie, qu'il ressentait déjà pour nous. Nous lui fîmes une avance de dix taels, en lui promettant une gratification mensuelle en rapport avec ses services.



Le majordome Tching-eul-yé

J'expédiai un courrier à M. de Lagrée pour l'informer de ma résolution définitive et des raisons qui la motivaient, et le 16 février, nous franchîmes encore une fois le fleuve Bleu. Une longue et pénible ascension nous fit passer de l'altitude de treize cents mètres, qui est celle du fleuve à Ma-chang, à celle de deux

mille, qui est l'altitude moyenne des lignes de faîte du plateau supérieur. Nous eûmes quelque peine à trouver un abri pour la nuit dans une ferme isolée, située au sommet des hauteurs qui dominent la rive droite du fleuve. A notre vue, les habitants s'enfuirent et ne laissèrent pour nous recevoir au'une vieille femme, que Tching-eul-yé réussit facilement à rassurer sur nos intentions. Elle rappela les fugitifs. Cette première émotion était à peine calmée, que M. de Carné, qui s'était chargé du soin de notre cavalerie, faillit occasionner un nouveau scandale. On trouve presque toujours dans les maisons chinoises des cercueils vides, destinés d'avance aux maîtres de la maison. On tient à faire de bonne heure l'acquisition de ce logis suprême, et on ne saurait donner à quelqu'un une plus grande preuve d'affection qu'en lui faisant ce cadeau funèbre. En l'absence de crèches, M. de Carné voulut se servir, pour faire manger nos chevaux, d'un cercueil négligemment posé dans le coin d'un hangar. Comme il s'acharnait après le couvercle qui résistait à ses efforts, la maîtresse de maison, tout en larmes, vint me supplier d'empêcher l'effraction : le propriétaire du cercueil était couché dedans.

Le lendemain, nous suivîmes quelque temps une crête toute couverte de forêts de pins, dont l'exploitation est vivement poussée par les bûcherons du pays ; nous traversâmes un village d'I-kias, dont les maisons, l'industrie et les cultures témoignent de leur long contact avec la race chinoise, et nous entrâmes, le soir, sur le territoire mahométan. Le pays était très peu peuplé, mais son aspect devenait plus pittoresque et moins désolé. Les pentes étaient boisées ; des buissons de rhododendrons en fleurs, des touffes de camélias se penchaient sur les bords des torrents. Notre voyage n'était qu'une succession de montées et de descentes presque à pic, et il eût été difficile de trouver trois

cents mètres d'un terrain horizontal. Mais nos _{n,320} fatigues trouvaient toujours le soir un asile confortable, et notre appétit un repas substantiel. Notre nouveau majordome faisait merveille et transformait en autant de domestiques les habitants craintifs des pauvres hameaux où nous logions. C'était bien un valet de chambre d'évêgue : son obséquiosité et ses petits soins ne se démentaient pas une seconde ; dès notre arrivée à une étape, tous les bancs, tables et coussins du village étaient mis en réquisition pour faire nos lits. Tching-eul-yé se précipitait vers la cuisine qui lui paraissait la plus confortable et faisait immédiatement préparer du thé, qu'il offrait lui-même « aux grands hommes ». Je ne me le représente qu'une tasse de thé à la main.

Le 19 février, nous rejoignîmes la route qui de Hong-pou-so va directement à Ta-ly et que notre visite à Ma-chang nous avait fait abandonner. La circulation était active, et, après un isolement de quelques jours, nous nous trouvâmes subitement en nombreuse compagnie.

Nous cheminions sur les bords du Pe-maho, rivière assez considérable qui vient de Vao-tcheou et dont la vallée est très habitée. C'est là que nous vîmes flotter, pour la première fois, le pavillon mahométan.

Un poste de douaniers, établi sur la rive gauche de la rivière, faisait acquitter les droits aux convois de marchandises qui se dirigeaient vers Ta-ly: je remarquai des caisses de fusils, de papier et de soieries, ouvertes à une sorte de bureau en plein vent, construit avec du feuillage; des parapluies, du tabac, des objets de vannerie, venant de Hong-pou-so, complétaient cet apport commercial. Des caravanes de chevaux chargés de sel se dirigeaient en sens opposé et venaient des fameuses salines de

Pe-yen-tsin. Les soldats préposés à la douane nous regardèrent passer avec curiosité, mais ils ne nous adressèrent aucune question.

Le soir même nous arrivâmes au village de Nga-da-ti, où un officier mahométan, affublé d'une double veste couverte de passementeries voyantes, se présenta à nous, escorté de quelques porteurs de bannières et au bruit de nombreux pétards. Il fut poli, mais très froid, et me demanda à voir les lettres dont j'étais porteur. Je lui demandai à mon tour, par l'intermédiaire de Tching-eul-yé, s'il avait une autorité suffisante pour me garantir la libre circulation jusqu'à Ta-ly, dans le cas où le contenu de mes passe-ports lui paraîtrait satisfaisant. Il m'apprit qu'il y avait à Pe-you-ti, notre prochaine étape, et à la ville de Pin-tchouen, où nous devions arriver dans quatre jours, des chefs plus importants que lui, à la décision desquels je devrais me soumettre.

 C'est à eux, lui répondis-je, que je montrerai mes passe-ports.

Il insista avec plus de force pour les voir. Je me déclarai trop grand mandarin et lui trop petit officier pour consentir à cette marque de déférence. Il menaça de s'opposer à mon départ. Je me mis à éclater de rire et je m'amusai à lui montrer nos armes, nos revolvers surtout. Sa stupéfaction fut grande, et il me dit qu'à Ta-ly même on ne possédait rien de pareil.

Après une longue séance prolongée fort avant dans la nuit, et pendant laquelle dormaient tous mes compagnons de voyage ¹, il se retira indécis, mécontent de n'avoir pu me faire céder, mais un

¹ C'est probablement pour cela que M. de Carné raconte que le chef militaire de Ngada-ti ne demanda pas à voir nos papiers et n'essaya pas de nous intimider. En cela, comme en bien des choses, M. de Carné na pas eu un sentiment exact de la situation ; ce qui ne l'empêche pas de raconter tout notre voyage de Ta-ly à la première personne et de paraître avoir pris des décisions, alors qu'il n'a eu qu'à exécuter des ordres.

peu intimidé. Il revint le lendemain matin à cinq heures, au moment où nous faisions nos préparatifs de départ, avec quelques soldats, et renouvela sa demande. Il me dit que le chef de Pe-you-ti recevrait de lui l'avis de m'arrêter, si je ne m'exécutais pas.

Tching-eul-yé se joignit à ses prières. Je n'y répondis qu'en donnant d'un ton très ferme l'ordre du départ, et il se rangea respectueusement sur notre passage.

n 321 La neige nous prit en route. Nous dûmes quitter la vallée du Pe-ma-ho pour suivre celle d'un petit affluent qui s'élevait rapidement au milieu de petites chaînes de collines à sommets arrondis. Aux carrefours de la route s'élevaient parfois de hautes potences, où se balançait tristement un cadavre, pendant que, vis-à-vis, quelques têtes humaines se dressaient à l'extrémité d'un bambou. Des Lissous, vêtus de peaux de moutons, erraient çà et là sur les pentes, leur arc à la main, à la recherche du chevrotin musqué. Après une très longue et très pénible marche, nous arrivâmes à Pe-you-ti, misérable village construit sur les hauteurs qui bordaient le vallon. Les maisons, basses et mal construites, étaient couvertes, en guise de tuiles, par des planches disjointes, assujetties à l'aide de grosses pierres, et qui laissaient la neige fondue filtrer à l'intérieur. Il nous fut difficile de trouver une place sèche pour dormir. Quant au chef mahométan, dont la présence m'avait été annoncée, il ne parut pas : il se n 322 contenta de nous envoyer une chèvre et des œufs ; je lui fis remettre en échange deux piastres, un couteau et des aiguilles.

Nous continuâmes le lendemain à remonter la vallée, qui devenait de plus en plus étroite. Ce n'était plus qu'une sorte de berceau creusé sur les flancs de la chaîne au sommet de laquelle nous arrivions. Au point où nous la franchîmes, elle avait près de

trois mille mètres d'altitude. Le versant opposé appartenait au bassin de la rivière de Pe-yen-tsin que nous traversâmes le lendemain; ses eaux rougeâtres étaient assez profondes pour permettre une navigation facile. Nous quittâmes presque immédiatement cette vallée pour prendre celle d'un affluent de la rive gauche au fond de laquelle coulait un torrent aux eaux claires qui étageait ses cascades à perte de vue dans la direction du sudouest. Nous remontâmes son cours par une route en corniche des plus pittoresques et nous ne tardâmes pas à arriver au point où il se bifurquait en une infinité de petits ruisseaux sourdant de terre dans toutes les directions. Des faisans, hôtes tranquilles de ces vallons solitaires, s'y promenaient gravement sur la neige. M. Delaporte abattit l'un d'eux d'un coup de fusil, et nous restâmes émerveillés de ses riches couleurs. Aucun de nous n'était assez fort zoologiste pour reconnaître, dans ce gibier, le bel oiseau appelé poule du Yun-nan ou faisan de Lady Amherst. Nous crûmes à une découverte et nous songeâmes dès lors aux moyens d'amener en France un spécimen vivant ou empaillé de cette magnifique espèce.

A quelque distance de là, nous franchîmes une nouvelle ligne de partage des eaux. Un petit poste de soldats était placé au col même; nous nous réchauffâmes quelque temps à leur foyer avant d'entreprendre la descente, assez rude, qui devait nous conduire dans la plaine de Pin-tchouen qui s'ouvrait à nos pieds. Elle offrait les traces de dévastation les plus affligeantes. Au pied de chacun des contre-forts qui en dessinent les contours, s'élevaient jadis de nombreux villages, qui miraient coquettement leurs maisons blanches dans les rizières situées au centre de la plaine. Ces villages n'étaient plus maintenant que des monceaux de ruines, où, çà et là, quelque charpente neuve commençait à s'échafauder sur des pans de murs noircis. De la paille étendue à

la hâte remplaçait les toits en tuiles effondrés. La route était jonchée de débris. Les habitants se fortifiaient au milieu des ruines de leurs demeures et construisaient autour de chaque hameau des enceintes en terre, défendues par des chevaux de frise faits avec de jeunes pins appointés et non ébranchés.



Poste d'observation sur les hauteurs, avant d'arriver à Pin-tchouen

La ville de Pin-tchouen, qui est construite à l'extrémité de cette plaine, sur les bords du Ta-lan-ho, s'élève non moins dévastée au milieu de riantes cultures. Une citadelle, récemment réparée, aux hautes murailles percées de meurtrières et entourée d'un fossé plein d'eau, s'élève au nord de la ville et présente des dispositions défensives bien entendues pour un pays où les armées assiégeantes ne disposent en général que de grosse mousqueterie. C'était le premier point où nous allions trouver des chefs mahométans d'une certaine importance, et où nous pouvions rencontrer des obstacles sérieux à la continuation de

notre route. Nous reçûmes, immédiatement après notre installation dans l'hôtellerie la plus confortable de la ville, la visite du commandant de la citadelle et de quelques-uns de ses officiers. Je leur communiquai la lettre de *lao-papa*; elle parut leur inspirer pour nous une grande estime. Quelques cadeaux achevèrent leur conquête, et je fus assuré dès lors de parvenir sans entrave jusqu'au P. Leguilcher.

Nous sortîmes du bassin de la rivière de Pin-tchouen, comme de tous ceux que nous n'avions fait que traverser depuis Nga-dati, par la vallée d'un affluent latéral que nous remontâmes jusqu'à la ligne de partage des eaux. Nous découvrîmes de là un fort bel horizon: à nos pieds s'étendait la vallée mamelonnée et irrégulière de Pien-kio; au-dessus des croupes irrégulières et ravinées qui la limitaient à l'ouest, s'élevaient les cimes lointaines et neigeuses des montagnes de Li-kiang au nord et de la chaîne qui borde le lac de Ta-ly au sud. Nous étions loin encore du Pienkio, grand marché, qui était le centre d'une région riche et florissante avant la guerre; mais l'impatience de faire connaissance avec un prêtre chinois, le P. Fang, que nous savions devoir y rencontrer, nous fit doubler l'étape.

Nous arrivâmes le soir chez lui, après une marche de dix heures. Sa maison était la seule habitable du village, qui était abominablement dévasté. Tout auprès, un hangar assez vaste et assez propre servait de chapelle à la petite chrétienté chinoise. Le P. Fang était absent, mais notre majordome, Tching-eul-yé, ne farda pas à lui faire savoir l'arrivée des « grands hommes français ». Il arriva tout à la hâte. Sorti depuis plus longtemps que le P. Lu du collège de Poulo Pinang, le latin avait un peu fui de sa mémoire, et il eut tout d'abord quelque peine à converser avec nous dans cette langue. Nous ne nous trouvions plus qu'à une journée de marche de la résidence du P. Leguilcher ; j'écrivis

à celui-ci une courte lettre pour lui annoncer l'arrivée de la commission française, et le P. Fang la lui expédia le soir même par un de ses chrétiens. Il nous peignit en quelques paroles, simples et attristées, la désolation de ce malheureux pays, exposé aux incursions des blancs de Ta-ly, des rouges de Kieouya-pin et de Ma-chang, et des sauvages de la montagne, qui, après avoir fait d'abord cause commune avec les mahométans, leur faisaient maintenant la guerre. C'était la quatrième fois, ajouta-t-il, qu'il reconstruisait sa demeure.

Depuis fort longtemps nous étions plus au courant des fêtes bouddhistes que des solennités du calendrier chrétien. Nous apprîmes le lendemain, à la messe du P. Fang, que le carême commençait : nous reçûmes les cendres en compagnie de quelques fidèles. p.323 La messe finie, nous nous mîmes en route, non sans laisser, comme nous l'avions fait à Ma-chang, quelque souvenir de notre passage à la petite église.

Nous traversâmes, sur un beau pont de pierre, la rivière assez considérable qui traverse, du nord au sud, la plaine de Pien-kio : la moitié des rizières, jadis établies sur ses bords, étaient abandonnées. Cà et là des ossements blanchis marquaient le lieu d'un combat ou d'un assassinat ; sur les pentes opposées verdissaient quelques champs de cannes à sucre, que nous ne tardâmes pas à dépasser pour regagner des régions plus hautes où nous retrouvâmes de nouveau le froid. Dans l'après-midi, nous franchîmes un nouveau col, situé à une hauteur de trois mille mètres, et nous commençâmes à redescendre. Un des porteurs m'indiqua, à quelques centaines de mètres au-dessous de nous, un petit plateau suspendu à mi-hauteur sur les flancs de la montagne. Quelques arbres régulièrement alignés, un groupe de maisons surmonté d'une croix le recouvraient en entier. C'était la mission. Je

m'engageai en courant dans le sentier en casse-cou qui descendait en tournoyant, et j'aperçus bientôt un homme à longue barbe, sur les bords du plateau, qui m'examinait avec attention.

Quelques minutes après, j'étais auprès de lui :

- Vous êtes le P. Lequilcher, lui dis-je?
- Oui, monsieur, me dit-il après quelque hésitation, et vous m'annoncez sans doute le lieutenant de vaisseau
 Garnier dont je viens de recevoir une lettre.

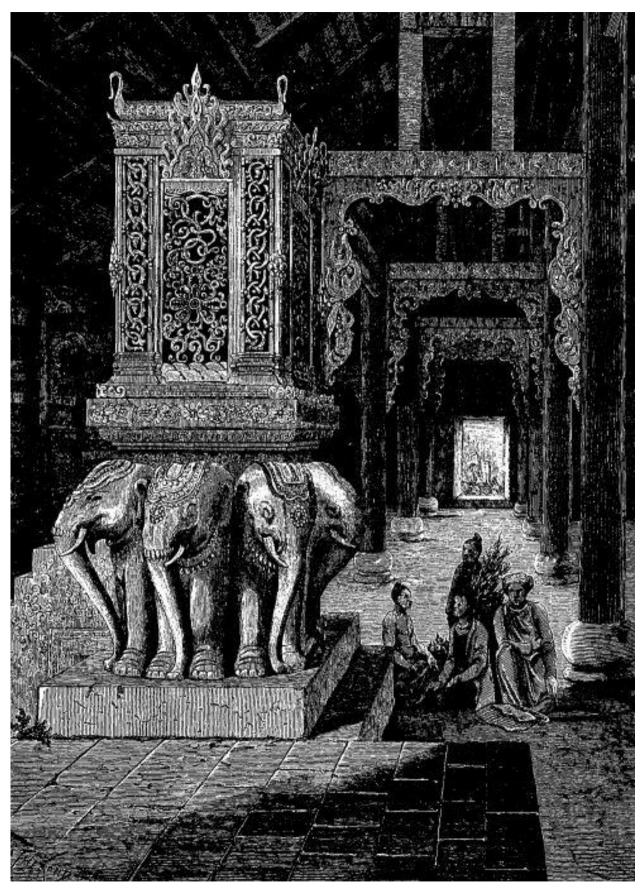
Mon costume, ma physionomie inculte, ma carabine et mon revolver, me donnaient aux yeux du Père l'air d'un forban ; ce n'était point ainsi évidemment qu'il s'était figuré un officier de marine.

— Je suis, mon père, l'auteur de la lettre, lui répondis-je en riant, et je vois que vous me prenez pour mon domestique. Mais que voulez-vous ? nous venons de loin, et il y a longtemps que nous n'avons pu renouveler notre garde-robe. Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui nous reprocherez nos pauvres allures ?

Nous échangeâmes une poignée de main émue et je lui présentai les membres de la commission qui arrivaient successivement.

Il y avait onze jours que nous marchions sans interruption; nous n'avions jamais, depuis notre départ de Saïgon, accompli un trajet aussi long et aussi fatigant. Nos porteurs étaient exténués et M. Delaporte était pris par la fièvre. Nous trouvâmes dans la demeure du P. Leguilcher le confortable relatif, la tranquillité et le repos dont nous avions si grand besoin.





Autel d'une pagode chinoise

XVII

Nous partons pour Ta-ly. — Le premier accueil du sultan est très cordial — Brusque revirement dans ses intentions à notre égard. — Nous devons quitter Ta-ly à la hâte. — Incidents de notre retraite. — Nous regagnons Tou-touy-tse sans être entamés.



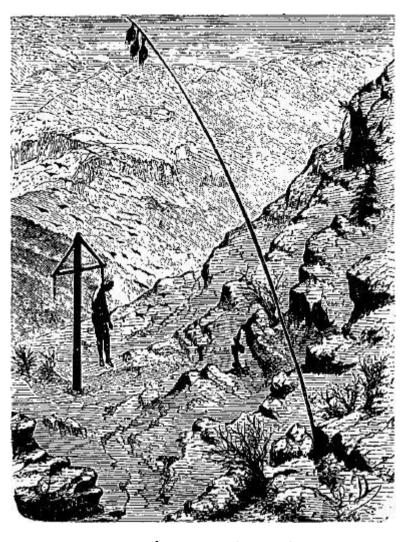
Le P. Lequilcher nous mit en peu de mots au courant de la situation : depuis la révolte il n'avait plus remis les pieds à Ta-ly et cachait le plus possible sa présence dans le pays. Les atrocités et les exactions des mahométans soulevaient partout contre eux un sentiment unanime de haine; mais la terreur qu'ils inspiraient était trop grande pour qu'on osât secouer le joug. Quelques chefs de tribus lolos résistaient seuls encore dans les montagnes, et c'était auprès d'eux que le Père et ses chrétiens avaient dû parfois chercher un refuge. Je lui exposai le but de notre voyage. La lettre de recommandation du lao-papa de Yun-nan lui parut un passe-port suffisant. Le prestige des Européens aidant, le Yuenchoaï ou sultan de Ta-ly ne verrait sans doute pas d'un mauvais œil des étrangers dont la mission scientifique et commerciale ne pouvait lui porter ombrage. Après mûre réflexion, le P. Lequilcher se décida à nous accompagner lui-même à Ta-ly et à courir avec nous les chances d'une réception favorable, qui ne manquerait certainement pas d'avoir d'heureux résultats pour sa chrétienté et pour lui.

Au pied de la montagne qu'habite le P. Leguilcher, est située la petite ville de Kouang-tia-pin; une citadelle musulmane la défend; son commandant nous fit savoir que ce serait le mandarin de Hiang-kouan, ville fortifiée, située à trente-deux kilomètres de Ta-ly, sur les bords du lac, qui se chargerait de transmettre au sultan notre demande d'audience. J'envoyai un exprès la porter et j'y joignis la lettre de recommandation du lao-

papa. Nous-mêmes, après un repos de vingt-quatre heures à Tou-touy-tse, nous nous mîmes en route.

Un pendu, sur la route de Ta-ly

Le 29 février, du haut du col qui forme la petite vallée Kouang-tsa-pin, du nous découvrîmes le lac de Ta-ly, l'un des plus beaux et des plus grandioses paysages nous ait été donné au'il d'admirer pendant le voyage. Une chaîne haute de montagnes couvertes de neige forme le fond du tableau. A leurs pieds, les eaux bleues du lac découpent la plaine en une foule de pointes basses couvertes de jardins et de villages. Une courte descente nous amena



sur les bords mêmes du lac, que nous contournâmes par le nord pour passer sur la rive orientale. Les nombreux villages que nous rencontrions portaient les traces les plus cruelles de la dévastation. Les cultures seules paraissaient n'avoir nullement souffert et présentaient le plus florissant aspect. A deux heures, nous nous présentions aux portes de la forteresse de Hiangkouan, qui, bâtie sur les bords du lac, au pied même de la montagne, ferme complètement le passage. Le mandarin du lieu nous fit savoir qu'il ne pouvait nous laisser aller plus loin avant l'arrivée de la réponse du sultan.

Nous dûmes nous installer, en attendant, dans une petite auberge située en dehors de la ville. La curiosité de la foule était plus contenue et moins importune qu'elle ne l'avait été dans la partie chinoise du Yun-nan déjà traversée. Les guelgues chrétiens qui avaient suivi le P. Lequilcher, tout tremblants des périls auxquels ce dernier s'exposait de gaieté de cœur en notre compagnie, le tenaient au courant des propos du peuple et tâchaient d'en conclure l'accueil qui nous serait fait. n 324 Des rumeurs singulières me parvenaient ainsi à chaque instant, et, habitué aux inventions ridicules dont nous avions été souvent le prétexte ou l'objet, je n'y attachais que peu d'importance. On répétait de nouveau qu'il était venu, il y avait peu de temps, à Ta-ly même, seize Européens et quatre Malais qui s'étaient chargés de fabriquer des bombes pour le sultan. N'ayant pu réussir à tenir leur promesse, les seize Européens avaient été mis à mort, et les quatre Malais étaient détenus aux fers en attendant un sort pareil. On ajoutait, en nous montrant :

— Ceux-là seront sans doute plus habiles.

Le travail du dessinateur de l'expédition qui avait été se placer sur une pointe de rocher pour prendre ce panorama du lac, donna lieu à mille commentaires.

> — Pourquoi prendre, disait-on, l'image de notre pays et de ses montagnes, si ce n'est pour en faire plus facilement la conquête ?

Pour ne pas aggraver ces soupçons naissants, je dus mettre une sourdine à mes questions et prendre les précautions les plus grandes pour obtenir les quelques renseignements géographiques et politiques qui m'étaient indispensables.

Le lendemain, à quatre heures du soir, la réponse de Ta-ly arriva enfin : elle était favorable. Le mandarin de Hiang-kouan

s'excusa même, en nous la remettant, de nous avoir retenus jusque-là. Cette politesse nous parut de bon augure.

Le 2 mars au matin nous nous remîmes en route. Nous traversâmes Hiang-kouan, dont les murs baignent d'un côté leurs pieds dans les eaux du lac, et vont, de l'autre, escalader les flancs de la montagne qui est à pic et rend cet étroit défilé excessivement facile à défendre. Au delà, la rive du lac s'épanouit de nouveau en une magnifique plaine au milieu de laquelle est située la ville de Ta-ly. A la pointe sud du lac, la montagne revient rejoindre le bord de l'eau et y ménage un second défilé, défendu également par une forteresse, celle de Hia-kouan. Hia-kouan et Hiang-kouan, entourées de murs crénelés et solides sont les deux véritables portes de Ta-ly. Ces deux passages bien défendus seraient imprenables et ne laisseraient d'autre route que celle du lac pour arriver à la ville.

Une grande chaussée dallée traverse directement la plaine de Hiang-kouan à Ta-ly. Le mandarin de Hiang-kouan nous avait donné une escorte de dix soldats, commandée par un jeune officier d'une figure douce et agréable, avec qui mes premières relations furent excellentes. Cette escorte nous devança en raison de la marche trop lente de nos porteurs de bagages. Pendant la route, des bruits inquiétants me parvinrent de nouveau. Tous les chrétiens du Père s'esquivèrent un à un. Nos porteurs euxmêmes ne semblaient pas fort rassurés. Je dus recommander la plus grande surveillance à leur égard.

A trois heures et demie du soir nous arrivâmes à la porte nord de la ville. Nous y trouvâmes notre escorte et nous fîmes immédiatement notre entrée avec elle. En peu d'instants une foule immense s'amassa à notre suite dans la grande rue qui traverse Ta-ly du nord au sud. Au centre de la ville et devant la

demeure du sultan, construction crénelée d'un aspect sombre et sévère, nous dûmes nous arrêter quelques instants pour parlementer avec deux mandarins envoyés à notre rencontre. Pendant cette halte, nous fûmes entourés et pressés par la foule,



Un prêtre mahométan du Ta-ly

et un soldat arracha violemment la coiffure de l'un de nous, sans doute pour que le sultan, qui, disait-on, nous regardait du haut d'un balcon de son palais, pût mieux voir sa figure. Cette insolence fut punie aussitôt d'un soufflet qui ensanglanta le visage de l'agresseur, occasionna un tumulte indescriptible et faillit amener une bataille. L'interposition des deux mandarins, l'attitude résolue de nos Annamites qui s'étaient groupés autour

de nous et avaient dégainé leurs sabres-baïonnettes, arrêtèrent cependant les démonstrations hostiles de la foule, et nous parvînmes sans autre accident au yamen qu'on nous assignait pour logement et qui était situé à l'extrémité sud de la ville, en dehors même de l'enceinte.

Aussitôt après notre arrivée, un mandarin plus élevé en grade que tous ceux que nous avions vus jusque-là, _{p.325} se présenta à nous comme l'envoyé officiel du sultan et me demanda de sa part qui nous étions, d'où nous venions et quel était le but de notre visite.

Je répondis par l'intermédiaire du P. Leguilcher que nous étions envoyés par le gouvernement français pour explorer le pays qu'arrose le Lan-tsang kiang ; qu'arrivés dans le Yun-nan

depuis quelques mois, nous avions appris qu'un nouveau royaume se constituait à Ta-ly et que nous avions désiré en venir saluer le chef, afin de préparer, s'il y avait lieu, des relations de commerce et d'amitié entre la France et lui. Je donnai quelques explications sur le but scientifique et le caractère absolument pacifique de nos travaux. Je m'excusai enfin de n'avoir que des présents de peu de valeur à offrir au sultan et de ne pouvoir me présenter à lui avec les officiers de la mission en costume convenable, la longueur et les difficultés de notre voyage nous ayant forcés de nous démunir de presque tous nos bagages. Il me fut répondu très gracieusement de n'avoir rien à craindre à ce sujet, et que tels que nous étions nous serions les bienvenus. Pour éviter toute surprise et tout malentendu, je demandai alors à régler le cérémonial de la visite. Il est d'usage, me répondit-on, de faire trois génuflexions devant le sultan. Sur mon objection que les Français ignoraient ce mode de saluer, et que, même visà-vis de leur souverain, le salut consistait en une simple inclination, on consentit à admettre notre manière de faire ; mais on exigea la promesse qu'aucun de nous ne portât des armes sur lui. Je me plaignis ensuite de l'insulte dont un soldat s'était rendu coupable envers l'un des membres de la mission en insistant sur notre caractère d'envoyés et sur la gravité p.326 de cet outrage. Le sultan a déjà, me dit-on, sévèrement puni l'auteur de cette insolence, et pareil fait ne se reproduira plus.

Après quelques autres paroles échangées, l'envoyé du sultan nous quitta, nous laissant enchantés de sa cordialité et de sa rondeur.

Il revint peu après accompagné d'un ta-seu, c'est-à-dire de l'un des huit grands dignitaires qui composent le conseil suprême du sultan. Tous deux demandèrent que je répétasse les

explications que j'avais données déjà sur l'objet de notre mission. Je le fis aussi nettement que possible :

- Vous n'avez donc point été envoyés expressément par votre souverain à Ta-ly ?
- Comment cela pourrait-il être, répondis-je, puisqu'à notre départ on ignorait en France qu'il y eût un roi dans cette ville ?

Ils me prièrent alors de leur confier, pour les montrer au sultan, les lettres chinoises dont j'étais porteur, pour le roi du Setchouen : j'y consentis, Ils se retirèrent, paraissant tout aussi satisfaits que la première fois.

Nous passâmes fort tranquillement cette première nuit à Ta-ly. Mon intention était de laisser reposer mes compagnons de voyage pendant quelques jours dans cette ville et de me rendre seul avec le P. Leguilcher sur les bords du Lang-tsang-kiang, dont nous n'étions qu'à quatre journées de marche. J'aurais ensuite remonté ce fleuve jusqu'à la hauteur de Li-kiang-fou, où le reste de la mission, après s'être remis des fatigues de la marche précipitée que nous venions de faire depuis Tong-tchouen, serait venu me rejoindre.

Le lendemain matin, vers neuf heures, au moment où j'essayais de réunir tous les renseignements nécessaires à l'accomplissement de ce projet, on vint chercher le P. Leguilcher de la part du sultan. On me faisait dire en même temps que ce dernier ne me recevrait peut-être pas le jour même. Le Père ne revint qu'à midi ; sa figure était bouleversée. Le sultan refusait de nous voir et nous intimait l'ordre de repartir le lendemain matin par la même route que nous avions suivie pour venir.

- Annonce à ces étrangers, avait-il dit, qu'ils peuvent s'emparer de tous les pays qui bordent le Lan-tsangkiang, mais qu'ils seront obligés de s'arrêter aux frontières de mon royaume. Ils pourront soumettre les dix-huit provinces de la Chine, mais celle que je gouverne leur donnera plus de mal que tout le reste de l'empire. Ne sais-tu pas, avait-il ajouté, qu'il y a quelques jours à peine j'ai fait mettre à mort trois Malais? Si je fais grâce de la vie à ceux que tu accompagnes, c'est par égard à leur qualité d'étrangers et aux lettres de recommandation dont ils sont porteurs. Mais qu'ils se hâtent de s'en retourner. Ils ont pu dessiner mes montagnes et mesurer la profondeur de mes eaux : ils ne réussiront pas à les conquérir. Pour toi, avait terminé le sultan en se radoucissant, je connais ta religion, j'ai lu ses livres. Mahométans et chrétiens sont frères. Retourne dans ta demeure, et je t'investirai du mandarinat, afin que tu puisses gouverner ton peuple.

Pendant toute cette entrevue le Père était resté debout sans pouvoir rien dire, accablé de questions dont on n'attendait même pas la réponse, interpellé et hué par la foule. Il demanda en vain que l'on renvoyât les assistants, afin qu'il put parler plus librement. Il y avait parti pris de ne rien écouter. Il démentit plusieurs fois avec énergie le nom d'Anglais qu'il entendait nous donner autour de lui.

A quoi fallait-il attribuer un aussi brusque changement ? Sans doute à l'entourage militaire du sultan, qu'un mobile scientifique et désintéressé devait trouver profondément incrédule. Un pouvoir né d'une révolte, objet de la répulsion des masses qu'il accablait d'impôts, p.327 ne vivant que par la terreur et le crime,

devait être soupçonneux et cruel. Nos relations officielles avec les autorités chinoises nous plaçaient, vis-à-vis de lui, dans une position délicate qui légitimait ses défiances. Enfin, malgré toutes nos dénégations contraires, notre qualité supposée d'Anglais avait été pour beaucoup dans les résolutions prises à notre égard, les mahométans du Yun-nan n'étant point sans entretenir des relations avec ceux de l'Inde, qui haïssent profondément leurs dominateurs.

Cette assertion semble recevoir un démenti de l'excellent accueil que la mission anglaise, dirigée par le major Sladen, a reçu quelques mois après des autorités mahométanes de Tengyue-tcheou. Il est très possible que cet accueil soit dû en entier au désir de réparer la mauvaise impression qu'avait dû causer aux Européens la réception de la commission française à Ta-ly. La distinction des nations occidentales ne se fait dans le Yun-nan que d'une façon très confuse, et on admet entre elles la plus grande solidarité. Leur prestige, je l'ai dit souvent, reste considérable. Une lettre du P. Leguilcher, datée de Ma-chang, le 24 mars 1869, m'a informé qu'après notre départ de Ta-ly ce sultan avait paru effrayé des conséquences de son mauvais accueil. Il avait fait surélever de trois pieds les murailles de Hiang-kouan et celles de Hia-kouan, et fait étudier la construction de batteries sur les bords du lac. La bonzerie aux trois tours qui se trouve au pied de la montagne et au nord de Ta-ly ayant beaucoup attiré l'attention de M. Delaporte, qui l'avait dessinée, on a bâti de ce côté deux ou trois petits fortins.

D'un autre côté, il me paraît invraisemblable que le gouverneur de Teng-yue, agent officiel du gouvernement de Ta-ly et en relations fréquentes avec lui, ait pu ignorer, à la date du 30 juin, la présence, au mois de mars, de la commission française à Ta-ly et qu'il ait été sincère en affirmant à plusieurs reprises au

major Sladen que cette commission avait été attaquée par des tribus hostiles aux environs de Xieng Hong, et que la plupart de ceux qui la composaient avaient péri ¹. Je ne puis voir là que l'intention de détourner, en cas de réussite, la responsabilité d'un attentat qui a été peut-être prémédité par les mahométans.

Enfin je ferai remarquer que toutes les instances du major Sladen, pour continuer sa route jusqu'à Ta-ly, sont restées inutiles, et que, malgré la courtoisie de la réception qui lui a été faite à Momein, il n'a pas réussi en définitive à aller au delà de cette ville frontière.

Le changement subit qui s'était opéré dans les intentions du sultan à notre égard pouvait s'accentuer davantage. Malgré notre petit nombre, la fermeté de notre attitude, nos armes, dont on s'exagérait la puissance, et sur le compte desquelles on racontait des prodiges, le prestige enfin du nom européen qui n'était pas sans avoir pénétré jusqu'à Ta-ly, empêchaient, pour le moment, de se porter aux dernières extrémités contre nous. Mais la passion pouvait bientôt l'emporter sur la prudence, et, d'un moment à l'autre, nous pouvions avoir tout à craindre. Je résolus cependant, malgré l'avis contraire du P. Leguilcher, de ne pas devancer le moment fixé par le sultan pour notre départ.

Pendant toute l'après-midi, un grand nombre de fonctionnaires mahométans vinrent nous voir, guidés par la curiosité ou par le désir d'épier notre conduite. Nous dûmes, par prudence, nous abstenir d'observer, de dessiner ou d'écrire. Je fis témoigner au sultan nos regrets de la méprise grossière qu'il commettait à notre égard, et je fis renfermer les cadeaux que je lui destinais

¹ Voy. Major Sladen's Report dans les Parliamentary papers de 1871, p. 96.

malgré la convoitise qu'ils avaient paru exciter, notamment un revolver Lefaucheux muni de tous ses accessoires.

Vers cinq heures du soir, le sultan fit appeler le chef de notre escorte ; celui-ci revint peu après et m'apprit qu'il avait l'ordre de nous reconduire à Hiang-kouan dès le lendemain matin. Il me montra en même temps un pli cacheté qu'il devait remettre au mandarin de cette ville. Je mis cet excellent jeune homme p.328 dans nos intérêts par des cadeaux, et je convins avec lui de partir au point du jour et d'éviter de traverser la ville. J'avais à craindre que, les mauvaises dispositions du sultan étant connues, la foule ne se montrât hostile et que quelques soldats trop zélés n'essayassent d'en profiter pour satisfaire, sans le compromettre, le désir caché de leur chef.

Le soir venu, je fis charger les armes que j'amorçai moi-même avec le plus grand soin. J'indiquai à mes hommes ce qu'ils devaient faire en cas d'alerte ; je m'assurai, par des promesses, de la fidélité de nos porteurs de bagages.

La nuit se passa dans une attente pénible ; on avait placé une garde à notre porte et l'on nous suivait quand nous sortions. Je redoutais à chaque instant l'arrivée d'un ordre qui contremandât notre départ et transformât notre réclusion en captivité définitive. Vers onze heures du soir, un des grands mandarins du sultan nous envoya demander quelle route nous comptions prendre pour nous en retourner ; je fis répondre simplement que je l'ignorais. La nuit se passa sans autre incident.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous nous mîmes en route, bien armés et bien groupés ; nous tournâmes la ville de Ta-ly par le sud et par l'est, et nous franchîmes presque sans arrêt les trente-deux kilomètres qui nous séparaient de Hiangkouan. Il me tardait d'être en deçà de cette forteresse qui, si on

se le rappelle, nous barrait complètement l'issue de la plaine. Au moment où nous allions nous engager sous la première porte de la ville, le chef de notre escorte nous arrêta et nous dit qu'il avait l'ordre, jusqu'à nouvelles instructions du sultan, de nous loger en dedans de ce passage, dans un petit yamen qu'il nous indiqua.

Je fis semblant de prendre pour une offre courtoise ce qui n'était sans doute qu'une séquestration déguisée, et je répondis qu'après l'accueil fait à Ta-ly, il m'était impossible d'accepter l'hospitalité du sultan. Ne voulant pas cependant que cette retraite trop précipitée ressemblât à une fuite, j'ajoutai que, si le mandarin de Hiang-kouan avait des communications à me faire, j'irais les attendre dans la petite auberge où nous avions logé en venant.

L'officier mahométan objecta la responsabilité grave qu'il assumait en laissant modifier un ordre reçu, mais j'insistai, bien résolu à forcer au besoin le passage avant qu'il eût pu donner l'éveil à la garnison de Hiang-kouan. Pendant qu'il mettait son cheval au galop pour aller prévenir le gouverneur de la ville du conflit qui venait de s'élever, j'engageai vivement ma petite colonne sous les portes de la forteresse qu'elle franchit sans nouvel obstacle, et quelques minutes après nous nous trouvions, suivant ma promesse, campés à l'auberge désignée, ayant cette fois la campagne ouverte et libre devant nous.

A peine étions-nous là, que le gouverneur de Hiang-kouan fit appeler le P. Leguilcher ; il voulait lui offrir un prix énorme du revolver que j'avais destiné au sultan ; il avait également l'ordre de nous fournir une nouvelle escorte et deux mandarins pour nous accompagner jusqu'à la frontière et régler les étapes de notre route ; de plus, nous devions coucher à Hiang-kouan et

attendre jusqu'au lendemain l'arrivée de ces mandarins et de cette escorte.

Je fis répondre que je pouvais donner des armées, mais que je n'en vendais pas ; que dans mon voyage j'entendais conserver toute ma liberté d'action et que je ne tiendrais aucun compte de l'escorte et des mandarins qu'on voulait m'envoyer ; j'en donnai une première preuve en partant le soir même pour aller à Macha, village situé à la pointe du nord du lac.

En partant de Ta-ly, pour atténuer les graves conséquences qu'aurait pu avoir pour nous la désertion de nos porteurs à la suite d'une rixe avec la foule, j'avais réparti entre les quatre Annamites de l'escorte les objets les plus précieux ou les plus indispensables de notre bagage. M. Delaporte avait pris sur lui un p.330 lingot d'or de quinze cents francs, qui composait à ce moment la moitié environ de notre fortune. Il le perdit dans le trajet de Hiang-kouan à Ma-cha; quand il s'en aperçut, nous revînmes sur nos pas, mais toutes nos recherches restèrent inutiles. La chaussée qui suit la rive du lac est très fréquentée : notre lingot avait facilement trouvé un nouveau propriétaire.

Le 5 mars, nous continuâmes notre route ; la fatigue de nos porteurs nous empêcha de doubler notre étape et d'arriver le soir même au presbytère de Tou-tou-tse, dont la situation isolée et facile à défendre avec l'aide des chrétiens nous mettait à l'abri d'une poursuite immédiate et nous donnait quelque temps pour respirer. Nous dûmes nous arrêter à la tombée de la nuit dans une auberge du marché de Kouang-tia-pin. Notre arrivée fut aussitôt signalée au commandant de la citadelle voisine, qui fit dire au P. Leguilcher de venir le trouver. Celui-ci me témoigna les craintes les plus vives sur le résultat de cette entrevue ; le commandant de Kouang-tia-pin pouvait avoir reçu des ordres pour séparer de leur

interprète la petite troupe d'étrangers, qui, livrés à eux-mêmes, n'ayant pas la pratique de la langue et ignorant les usages du pays, pourraient plus facilement tomber dans une embûche. D'un autre côté, nous étions obligés de passer sous les murs de la citadelle pour regagner la montagne et la route du Se-tchouen, et il était imprudent de rompre ouvertement avec celui qui la commandait. Nous nous contentâmes de lui faire répondre que la soirée était trop avancée pour une visite, mais que dès le lendemain matin le P. Lequilcher se rendrait à son invitation. Cette réponse ne le satisfit point ; trois soldats revinrent peu après et intimèrent brutalement au Père l'ordre de les suivre. Le pauvre missionnaire, éperdu de frayeur, crut son dernier moment arrivé. Il considérait comme tout aussi dangereux de résister que d'obéir. Il s'était compromis pour nous : j'avais le devoir de prendre une résolution pour lui. Je répétai aux messagers du fort la réponse que nous avions déjà faite et je les priai de s'en contenter. Ils insistèrent avec tout l'étonnement et toute l'insolence que leur inspirait une résistance à laquelle ils n'étaient point accoutumés. Épouvanté de leurs menaces, qu'il comprenait mieux que nous, le P. Leguilcher voulut les suivre ; je le retins pendant que nos tagals et le sergent annamite éconduisaient les soldats. Ceux-ci se retirèrent en jurant qu'ils allaient revenir en force et que nos têtes sécheraient bientôt sur les poteaux du marché. Nous commencions à nous habituer à ces intempérances de langage : elles ne firent sur nous que peu d'impression. Nous n'en prîmes pas moins les précautions indispensables : chaque homme reçut un revolver en sus de sa carabine, et le P. Leguilcher lui-même consentit à s'armer. Je fis garder toutes les avenues de l'auberge, et nous passâmes la nuit sur le qui-vive. Nous n'étions que dix, mais chacun de nous étant porteur d'un revolver et d'une carabine, nous avions soixante-dix coups à tirer avant de recharger nos

armes ; cela aurait suffi pour tenir à distance respectueuse un régiment de mahométans ; personne ne se présenta.

Le lendemain au point du jour, après avoir fait passer devant nous tous nos porteurs et leur avoir donné rendez-vous à Toutouy-tse, nous escortâmes à cheval le P. Lequilcher jusqu'à la porte de la citadelle. Je fis prévenir le commandant du fort que le Père venait lui faire la visite qu'il avait réclamée, mais que l'entrevue ne devait pas durer plus de dix minutes ; si au bout de ce temps, le Père n'était pas de retour, nous irions nous-mêmes le chercher. Notre assurance était bien faite pour bouleverser des gens habitués à tout voir trembler devant eux et pour lesquels un pareil langage était une effrayante nouveauté. Le commandant du fort se contenta de communiquer au P. Leguilcher l'ordre qu'il avait reçu de Ta-ly de nous faire escorter jusqu'à la frontière. Le Père lui fit la réponse que j'avais déjà faite au gouverneur de Hiang-kouan et son interlocuteur n'insista plus ; il le pria même d'abréger l'entrevue, de peur, ajouta-t-il, « de dépasser le temps fixé et de causer de l'impatience aux grands hommes ». Nous arrivâmes une heure après à la résidence du Père, où nous prîmes deux jours de repos, nécessités par les fatiques et les émotions des jours précédents.

Le 7 mars vint un nouveau messager du fort pour prier le P. Leguilcher de venir « seul » régler avec le commandant mahométan les étapes de notre route. Nous considérâmes naturellement cette communication comme non avenue.

Malgré la rapidité avec laquelle nous avions dû faire le trajet de Ta-ly, je n'en avais pas moins pu recueillir quelques renseignements intéressants sur la contrée, ses habitants, ses ressources et son commerce.

Le lac de Ta-ly, situé à une altitude de plus de deux mille mètres, mesure environ trente-six kilomètres du nord au sud, sur une largeur moyenne de neuf à dix. Sa profondeur est très considérable ; elle dépasse cent mètres en quelques points. Il paraît y avoir quelques îles dans la partie sud-est. Le lac est à un niveau supérieur à celui des rivières avoisinantes et ses infiltrations peuvent alimenter celles du nord et de l'est, qui appartiennent au bassin du fleuve Bleu. Ιl se ostensiblement à son extrémité sud par une rivière qui va se jeter dans le Cambodge. La forteresse de Hia-kouan, dont j'ai déjà parlé, est construite à l'embouchure de cette rivière ; celle-ci n'est pas navigable. Peu après sa sortie du lac, elle se bifurque en deux bras qui se rejoignent bientôt. Pendant la saison des pluies, les eaux montent de cinq mètres ; pendant la maison sèche, la chaîne des monts Tien Song qui bordent la rive ouest du lac, y produit des rafales successives, violentes qui rendent difficile la navigation du lac. Cette chaîne, dont j'estime l'altitude à cinq mille mètres, est couverte de neiges pendant neuf mois de l'année. Sur la rive opposée s'élèvent des collines enchevêtrées qui appartiennent à un soulèvement beaucoup moins important. Entre les montagnes et le lac des plaines, admirablement cultivées, courent en pentes p.331 douces vers ses eaux bleues. Leur profondeur et leur limpidité les rendent propices à la conservation et à la reproduction d'un nombre infini de poissons.

Le procédé de pêche le plus fructueux et le plus employé est celui des oiseaux pêcheurs.

La hardiesse d'allures des poissons et des oiseaux a fait imaginer aux riverains ce procédé bien supérieur à celui que l'on connaît en Europe sous le nom de pêche au cormoran. Les pêcheurs partent de grand matin et avec quelque tumulte pour

éveiller l'attention des nombreuses bandes d'oiseaux qui sommeillent autour d'eux. Ils se jettent dans des barques plates munies d'un réservoir, ils se laissent aller à la dérive, et l'un d'eux, placé à l'avant, émiette sur l'eau d'énormes boulettes de riz. Les poissons accourent en foule et les oiseaux pêcheurs, groupés en bandes pressées autour de la barque, plongent et reparaissent incessamment avec un poisson au bec. Au fur et à mesure que leur poche se remplit, les bateliers la vident à l'intérieur de la barque, laissant à peine à chacun de ces pêcheurs ailés de quoi ne pas décourager sa gloutonnerie. Après une demi-heure, la barque est pleine et les bateliers vont vendre leur pêche au marché.



Types Min-Kia

La plaine de Ta-ly contenait jadis plus de cent cinquante villages, que le sultan a essayé de repeupler presque exclusivement avec des mahométans. La rive orientale est habitée par des populations Min-kia et Pen-ti, qui sont les descendants des premiers colons chinois que la dynastie mongole envoya dans le Yun-nan après la conquête de cette province par les généraux de Khoubilaï-khan. Les Min-kia viennent des environs de Nan-kin. Leurs femmes ne se mutilent pas les pieds et les jeunes gens des deux sexes portent une sorte de bonnet de forme originale, orné d'une perle d'argent. Leur costume et leur langage portent une empreinte visible de leur mélange avec les anciennes populations du pays. Ces anciens émigrants chinois, sont traités avec mépris par les Chinois purs et il en est résulté un antagonisme qui n'a pas peu contribué à faire garder aux Minkia la neutralité, au début de la lutte entre les mahométans et les Impériaux. Mais, après quelque temps, le despotisme et les violences des maîtres de Ta-ly n'ont pas tardé à exaspérer ces populations paisibles, et, sous la conduite d'un chef énergique nommé Tong, les Min-kia tinrent longtemps la campagne avec succès contre les mahométans. Tong fut tué dans une rencontre en 1866, et les vaingueurs poursuivirent sa famille avec une rage dont il y a peu d'exemples. Aujourd'hui, les populations des environs immédiats de Ta-ly, désorganisées et sans chef, subissent en frémissant la domination du sultan. Les Pen-ti habitent surtout la plaine de Tong-tchouen au nord du lac et le district des Pe-yen-tsin. Ils ont un costume à part.

Sous différents noms, les Lolos ou représentants de la race autochthone habitent les sommets des montagnes et ne reconnaissent aucune autorité. Leurs brigandages font trembler la population des plaines. Certains districts des environs de Pien-kio payent à une de leurs tribus nommée Tcha-Su une rente annuelle

qui est une sorte d'assurance contre l'enlèvement des bestiaux. Cette rente ne préserve pourtant pas de tout dommage et les assurés n'ont droit, quand leurs troupeaux leur sont enlevés, qu'à la moitié de leur valeur.

L'élément tibétain commence à jouer un grand rôle dans l'ethnographie de la contrée. C'est sans doute à ce rameau humain qu'il faut rattacher les tribus Mosso qui habitent la partie supérieure des vallées du fleuve Bleu, du Cambodge et de la Salouen. On peut y voir peut-être les débris de la population du royaume de p.332 Tou-fan qui existait au neuvième siècle sur les confins du royaume de Nan-tchao ou de Ta-ly.

Je me contenterai de citer les principales tribus mixtes de cette partie du Yun-nan : les Tchong-kia, originaires du Kouy-tcheou ; les Pa-sou, habitant les environs de Li-kian ; les Lama-jen, sur la rive droite du Lan-tsang-kiang à cinq jours au nord de Ta-ly, et les Si-fan disséminés sur les frontières du Se-tchouen et du Yun-nan. Cette dernière tribu a encore aujourd'hui les mœurs dissolues qu'avait signalées Marco Polo au treizième siècle.

Les Tibétains conservent de nombreuses relations avec un pays dont une partie était jadis sous leur domination. Ils vont souvent encore en pèlerinage dans quelques localités des environs de Ta-ly. Il faut citer parmi elles The-tong, ou la « caverne de pierre », magnifique grotte de stalactites, située à quatre lieues dans le sud-est de Kouang-tia-pin. C'est un des lieux les plus vénérés de la contrée. Sa hauteur est celle d'une nef de basilique ; sa longueur atteint trois kilomètres. Plus de cent familles ont pu s'y réfugier pendant la guerre des mahométans. On en retire du salpêtre.

Le commerce de l'ouest de la province avait avant la guerre deux écoulements principaux : l'un vers la Birmanie par Teng-yue-

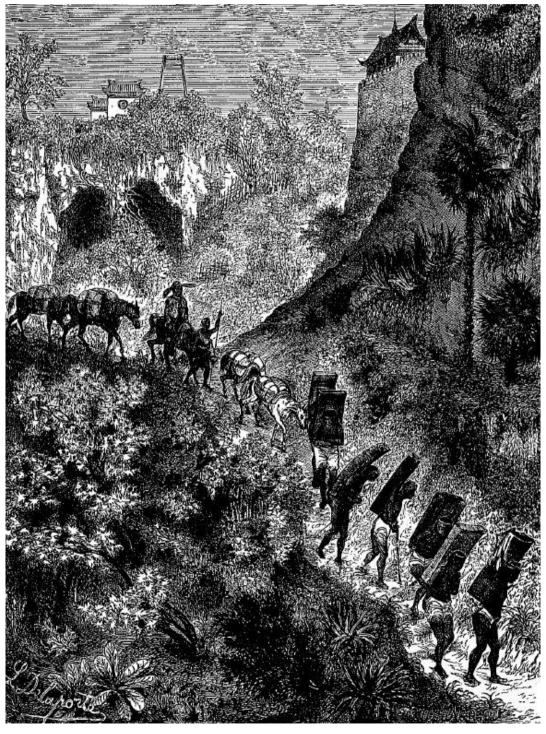
tcheou et Bamo ; l'autre vers le Tibet. On exportait en Birmanie de la rhubarbe, du cuivre, des pierres à fusil, du musc et de l'or en échange de coton. Les caravanes se réunissaient à Hia-kouan à l'extrémité sud du lac de Ta-ly. Elles arrivaient en deux jours à Yuntchang; en six jours à Tong-yue-tcheou; en neuf jours à Mo-fou. Il y avait en ce point une douane Pa-y, dépendant de la Chine; sept jours après Mo-fou on arrivait à Bamo. Les douanes birmanes percevaient la dîme des produits importés ; elle était payable à Ava, en argent ou en nature. Les douanes chinoises percevaient à Mofou trois dixièmes de tael par charge de coton. Malgré les efforts des mahométans pour maintenir ouverte cette route commerciale, l'incertitude et l'arbitraire de leur domination, les brigandages des tribus Kakhvens qui habitent l'espace compris entre Bamo et la frontière du Yun-nan, ont à peu près réduit à néant la circulation commerciale dans cette direction. Le coton nécessaire à la consommation chinoise a été demandé en grande partie aux provinces centrales de la Chine, et des essais de culture de ce textile ont été faits dans les parties les plus chaudes du Yun-nan. Il s'est établi, par suite, un courant se dirigeant de Ta-ly vers le Setchouen et le nord-est. L'âpreté et la persévérance commerciales des Chinois n'ont été rebutées ni par la guerre, ni par l'état des routes. Alors qu'en Europe l'interruption de tout commerce entre les belligérants est la conséguence forcée de l'état de guerre, en Chine les échanges se continuent au milieu de la lutte et semblent être pour les mandarins une occasion de faire face aux dépenses qu'elle entraîne. La population ne suit point les gouvernements dans les conflits politiques ; elle s'en désintéresse le plus possible et cette manière de faire ne contribue pas peu à éterniser les rébellions. La révolte de Ta-ly n'aurait eu aucun avenir devant elle, si, comme cela se serait produit dans un pays européen, toute communication lui eût été interdite avec le reste de l'Empire. Le gouvernement

mahométan a senti qu'il devait à tout prix rester en relations commerciales avec le Se-tchouen, et il s'est départi, vis-à-vis des caravanes de marchands, de ses habitudes d'exactions et de violences. Si, pour faire acte d'indépendance vis-à-vis de Pékin, il a ordonné à tous ses sujets de laisser pousser leurs cheveux, et s'il a défendu l'émigration, il a permis aux négociants et aux porteurs chinois venus du $_{\rm p.334}$ dehors de conserver la queue, signe distinctif de leur provenance. Les barbiers du village de Nioung-poung-tse, situé près de la douane établie à l'entrée du territoire mahométan, ont fort à faire pour raser tous ceux qui entrent dans le royaume de Ta-ly, ou tous ceux qui parviennent à en sortir. Les premiers tiennent à conserver le signe distinctif qui leur permettra de retourner chez eux, les seconds tiennent à reconquérir leur nationalité et agissent en haine de leurs oppresseurs. Le mandarin de Pin-tchouen, de qui dépend la douane de Nioung-poung-tse, a les ordres les plus sévères pour protéger les caravanes de marchands. Si celles-ci sont dévalisées par les Lolos ou les bandes de soldats sans aveu qui battent la campagne, les villages les plus voisins du théâtre du crime doivent payer le dommage causé. Il est inutile d'ajouter que la taxe imposée est toujours plus forte que la perte subie par les marchands, et que les autorités tirent ainsi double profit de la protection accordée au commerce.

On exporte dans le Se-tchouen, par la route de Nioung-poungtse, du thé qui vient de Pou-eul et du sel provenant des puits de la province; on importe des cotonnades, de la mercerie, des porcelaines, des faïences grossières, des parapluies, des chapeaux et d'autres objets de vannerie et de boissellerie.

Les échanges entre le Tibet et le royaume de Ta-ly consistent en kouang-lien, racine amère qui est très usitée dans la médecine chinoise, en étoffes de laine, en cornes de cerf, fourrures (ours et

renard), cire, gommes résines, huile de noix. Ces marchandises payent à Oue-si, ville Mosso, située aux frontières du Yun-nan et du Tibet, un droit de un tsien par charge. Les produits importés du Yun-nan entrent en franchise dans le Tibet ; ce sont : le thé, les cotonnades, le vin de riz, le sucre, la mercerie et la quincaillerie.



Convoi de marchands en route dans le Yun-nan

La production industrielle du royaume de Ta-ly a beaucoup diminué depuis la guerre. Elle était importante au point de vue métallurgique. Les mines de cuivre de Long-pao, de Ta-kong, de Pe-iang sont les plus importantes de cette région où se trouvent aussi des gisements d'or, d'argent, de mercure, de fer, de plomb et de zinc. A Ho-kin, on fabrique du papier de bambou; on forme avec les tiges de cette plante des faisceaux d'égale longueur que l'on pile et que l'on fait macérer dans de la chaux. On les met ensuite dans un four en contact avec de la vapeur d'eau et l'on chauffe pendant vingt jours; puis on les expose à un courant d'eau froide et on les dispose de nouveau par couches, dans un second four; chaque couche est recouverte d'un enduit fait avec du saindoux et de la farine de pois. Après une autre cuisson on obtient une pâte que l'on étend sur des treillis en couches excessivement minces et que l'on fait sécher au soleil. On obtient ainsi des feuilles d'un papier assez grossier et assez inégal, mais très résistant.

A Ta-ly, l'or et l'argent s'échangent dans le rapport de un à douze. La chair d'âne est très estimée et il s'en débite des quantités considérables. La chasse du chevrotin musqué est l'un des plus grands revenus des habitants des montagnes. Le musc se vend sur les lieux mêmes au poids de l'argent. Dans la vallée de Pien-kio, il y a de nombreux moulins à sucre. A Ho-tchang au nord de Rouang-tia-pin se trouvent des fabriques de chaudrons et de bassines en fer. Il y aurait, dit-on, du platine dans le pays.

Un peu en arrière du presbytère du Tou-touy-tse, on découvre une longue échappée du fleuve Bleu, se dirigeant vers le nord. Sur la rive gauche s'élève un marché auquel le Kin-cha-kiang a donné son nom et où aboutit la route qui vient de Yun-pe.



XVIII

De Ta-ly à Saïgon. — Retour à Tong-tchouen. — Retour à Tong-tchouen. — Mort du commandant de Lagrée. — La mission de Long-ki. — Siu-tcheou fou. — Nous nous embarquons sur le fleuve Bleu. — Tchong-kin fou. — Han-kéou. — Shang-haï. — Saïgon.



L'insuccès de notre voyage à Ta-ly avait compromis la situation du P. Leguilcher, qui ne pouvait plus sans danger rester dans le pays. Neuf individus, dont quatre Français, avaient paru assez dangereux pour porter ombrage au sultan, assez redoutables pour qu'il n'osât s'en débarrasser par la force, mais, après leur départ, le missionnaire qui leur avait servi de guide et d'interprète restait sans défense devant une vengeance qui ne perdrait rien pour être différée. Le P. Leguilcher le comprit, et, malgré le serrement de cœur qu'il éprouvait à quitter sa chrétienté, il consentit à nous suivre jusqu'à Siu-tcheou fou, ville où nous avait donné rendezvous le commandant de Lagrée, et dans le voisinage de laquelle résidait le vicaire apostolique du Yun-nan. Nous partîmes ensemble le 8 mars. Malgré le secret gardé sur ce départ, les familles chrétiennes les plus voisines le devinèrent et s'en



émurent. Le Père leur fit ses adieux en des paroles touchantes qui firent couler bien des larmes.

Le P. Leguilcher n'amena avec lui qu'un jeune orphelin qu'il avait recueilli en bas âge et qui, depuis ne l'avait jamais quitté. Ce petit néophyte, appelé Isidore Fang, nous rendit dans la suite par son intelligence et son dévouement de nombreux services.

Isidore Fang, néophyte chrétien

Le 15 mars, après une marche rapide et sans incidents graves, nous nous retrouvions sur le territoire des Impériaux. En passant devant la douane de Nioung-poung-tse, le P. Leguilcher fut reconnu et signalé par un soldat. Domicilié dans le pays depuis de longues années et n'étant pas commerçant, il n'avait pas le droit de quitter sans autorisation le territoire mahométan.

Heureusement, nos Annamites étaient à portée du Père, et le traitement qu'ils firent subir au délateur dissuada ses camarades de s'opposer à notre passage : ils se bornèrent à nous saluer respectueusement.

Le lendemain, nous quittâmes la route que nous avions suivie pour venir de Ma-chang, et nous nous dirigeâmes directement vers Hong-pou-so. Ce ne fut pas sans expédier un courrier au P. Lu, pour le prévenir de l'arrivée du P. Leguilcher et lui donner rendez-vous dans ce dernier village. Nous arrivâmes de bonne heure à Tchang-sin, petit marché où régnait une animation extraordinaire. Nous y reçûmes le meilleur accueil, et les autorités nous félicitèrent d'être revenus sains et saufs de Ta-ly.

Tchang-sin est situé à l'ouest, et près de la ligne de p.336 faîte de la grande chaîne qui part du centre du Yun-nan pour venir mourir au confluent du Kin-chang-kiang et du Pe-chouy-kiang. Une sorte de foire se tenait dans le village et y groupait tous les montagnards des environs. On aurait pu composer de leurs types la gamme humaine la plus variée et la plus étrange, depuis l'escamoteur chinois, à l'œil intelligent et à la désinvolture agile, qui retenait autour de lui, par ses lazzis et ses bons tours, un cercle nombreux de spectateurs, jusqu'aux vieilles femmes sauvages, couronnées de feuillage et abreuvées d'eau-de-vie de vin, qui étaient venues vendre leurs étoffes de chanvre au marché. Nous eûmes, le jour suivant, le même spectacle à Gan-

tchou-tse, village placé sur le versant opposé de la chaîne, à une hauteur de deux mille cinq cents mètres. Des femmes de Si-fan, avec leur béret original, à chaîne d'argent et à gland sur le côté, faisaient assez bonne figure à côté des Chinois et des Min-kia de la localité. A partir de Can-tchou-tse, on descend dans une vallée



Types Si-fan, à Can-tchou-tse

basse, chaude et bien cultivée, où s'élève la ville de Sen-okay. C'est là que résidait le chef du pays de Che-lou-li, nom que l'on donne à la région dont Ta-yao-hien est le centre et dont dépendent les salines de Pe-yen-tsin. Che-lou-li veut dire « les seize familles » ou « les seize tribus », et fait allusion à l'organisation particulière de la contrée. Au moment de la révolte des mahométans, le chef indigène de Ta-yao, nommé Pen-tse-yang, fit assembler les principaux du pays, les excita à la résistance, leva des milices et combattit pied à pied contre l'invasion. Débordé par le nombre, il dut céder deux fois à l'orage, et se réfugier dans le Se-tchouen ; mais il revint à la charge avec une énergie persistante, réoccupa Ta-yao, Pe-yen-tsin, Yuen-ma et Tou-ouen-sieou. Le sultan de Ta-ly dut composer avec ce faible adversaire. Une sorte de trêve tacite fut consentie : les Che-lou-li

furent respectés par les mahométans, et Pen-tse-yang ne mit aucun obstacle à la circulation commerciale entre Ta-ly et le Setchouen. Grâce à l'énergie d'un homme, la vallée du Pe-ma-ho se trouvait ainsi préservée depuis plusieurs années des dévastations et des pillages qui ruinaient les pays voisins, et Sen-o-kay, que



Un escamoteur chinois, à Tchang-sin

Pen-tse-yang avait choisi pour résidence et où il avait fait élever une citadelle, présentait, lors de notre passage, la physionomie la plus vivante et la plus prospère. Un théâtre s'y tenait en plein vent et attirait la foule. Dès notre installation dans la principale pagode, Pen-tse-yang vint me rendre visite. Notre voyage à Ta-ly avait donné une haute idée de notre courage; nos passe-ports de Pékin

semblaient témoigner d'une grande situation officielle. Fiers des succès qu'ils avaient obtenus, quoique complètement abandonnés par le pouvoir central, les notables de la contrée sentaient qu'ils avaient bien mérité de l'empereur; ils se figurèrent que « les grands hommes français » étaient de ses amis, et ils m'adressèrent une pétition pour me demander de faire obtenir à Pen-tse-yang les récompenses qu'il avait si bien méritées.



Vieilles femmes sauvages, à Tchang-sin

Les chrétiens de la localité vinrent également réclamer ma protection : on voulait les forcer à donner de l'argent pour l'entretien des pagodes et du théâtre de la localité. Je n'eus pas de peine à les faire exempter de toute contribution ayant un tel objet. Pen-tse-yang me supplia de rester quelque temps à Sen-o-kay, pour m'assurer par moi-même de l'état florissant et de la bonne administration de la contrée, et il me remit à son tour des demandes de récompenses pour les chefs placés sous ses ordres.

p.337 Malgré les instances de Pen-tsa-yang, nous repartîmes de Sen-o-kay le lendemain, au bruit de nombreuses salves de mousqueterie. Du haut des hauteurs auxquelles est adossée la ville, nous découvrîmes de nouveau la vallée du fleuve Bleu ; de nombreuses rizières descendent en gradins progressivement élargis jusque sur les bords de l'eau. Nous passâmes le fleuve dans un bac, et nous arrivâmes le jour même à Hong-pou-so. Un grand mouvement de troupes se faisait remarquer sur la route. Les Rouges, nous dit-on, reprenaient partout l'offensive ; ils avaient remporté quelques succès dans le centre de la province ; la ville de Tchou-hiong était retombée en leur pouvoir... Leurs victoires étaient dues, ajoutait-on, à la présence dans leurs rangs de soixante-dix Européens bien armés. Notre arrivée était, sans aucun doute, le seul fondement sérieux de ce dernier bruit.

A Hong-pou-so, nous retrouvâmes l'excellent P. Lu, qui ne craignit plus, devant le prestige dont nous p.338 revenions entourés, de nous avouer les mauvais traitements que le tsong-ye du village lui avait fait subir, et dont il m'avait dissimulé une partie lors de notre premier passage. Grâce au concours du P. Leguilcher, je pus adresser une plainte détaillée au mandarin d'Houey-li tcheou. Celui-ci me promit bonne et prompte justice, et il s'empressa de faire afficher dans la ville l'édit rendu par

l'empereur en faveur de la religion chrétienne. M. Thorel alla visiter le gisement de cuivre de Tsin-chouy ho, exploité à quelque distance au nord d'Houey-li tcheou. Cette mine est une de celles qui produisent la qualité particulière de cuivre connue sous le nom de *pe tong* ou « cuivre blanc ». J'ai déjà dit, je crois, qu'il y a à Houey-li tcheou des fabriques d'ustensiles de cuivre ; ils se vendent au poids, à raison de deux francs environ le kilogramme. La main-d'œuvre double le prix de la matière première.

Un grand nombre de soldats passaient à Houey-li tcheou, venant de Tong-tchouen ; nous essayâmes d'en obtenir quelques nouvelles sur la partie de la Commission que nous avions laissée dans cette dernière ville. Les renseignements que l'on nous donna, confus et contradictoires, nous plongèrent dans la plus cruelle incertitude. D'après les uns, M. de Lagrée s'était déjà mis en route pour Siu-tcheou fou ; d'après les autres, à la date du 9 mars, il était toujours malade à Tong-tchouen.

Le 25 mars, on m'annonça sa mort ; elle fut démentie le lendemain.

Je hâtai notre marche, et le 31 mars nous arrivâmes à Mongkou. La fatale nouvelle parut se confirmer ; on me dit même que le docteur Joubert était parti de Tong-tchouen pour Siu-tcheou. J'expédiai immédiatement deux courriers, l'un à Tong-tchouen pour m'informer de la vérité, l'autre sur la route de Siu-tcheou, pour rejoindre au besoin M. Joubert et l'avertir de mon retour.

Je profitai de mon passage à Mong-kou pour essayer de reconnaître le cours du Kin-cha kiang, en aval de ce point, et pour m'assurer par moi-même des difficultés de navigation que l'on m'avait signalées. Elles sont réelles. En franchissant le rapide appelé Chouang-long, qui est à six milles environ de Mong-kou, ma barque se remplit à demi, et je pus constater que les vagues

du fleuve atteignaient deux mètres de hauteur. Ce rapide, ainsi que la presque totalité de ceux que l'on rencontre jusqu'à Siutcheou, provient de l'écroulement des falaises rocheuses qui encaissent le fleuve, sous l'action des torrents qui se forment pendant la saison des pluies.

Des sommes assez considérables étaient affectées jadis par le gouvernement chinois au déblaiement de ces rapides.

Le 2 avril, le courrier que j'avais expédié à Tong-tchouen revint à Mong-kou, porteur d'une lettre de M. Joubert. Le docteur m'informait que M. de Lagrée avait succombé, le 12 mars, à l'affection chronique du foie dont il souffrait depuis longtemps. M. Joubert lui avait fait élever un petit monument dans un jardin attenant à une pagode ¹ située en dehors et au sud-est de l'enceinte de la ville.

M. de Lagrée avait reçu les dernières informations que je lui avais transmises de Hong-pou-so, au moment de me diriger sur Ta-ly, et il avait chargé le docteur de m'écrire qu'il approuvait ma décision. Cette lettre ne m'était jamais parvenue.

Je partis le 3 avril au matin avec le P. Leguilcher, et j'arrivai le soir même à Tong-tchouen; le reste de l'expédition nous rejoignit le lendemain. Nous nous retrouvions encore une fois réunis; mais il y avait, hélas! un cercueil au milieu de nous.

Si la mort d'un chef justement respecté cause toujours une douloureuse impression, comment peindre les regrets que l'on éprouve lorsque ce chef a partagé avec vous deux années de dangers et de souffrances, allégeant pour vous les unes, bravant avant vous les autres, et que, dans cette intimité de chaque

_

 $^{^{}f 1}$ Cette pagode appartient à la corporation des mineurs. Son nom chinois est Kong ouan miao.

heure, au respect qu'il inspirait est venu s'ajouter un sentiment plus affectueux! Succomber après tant de difficultés vaincues, quand le but était atteint, qu'aux privations et aux luttes passées allaient succéder les jouissances et les triomphes du retour, nous semblait une injuste et cruelle décision du sort. Nous ne pouvions songer sans un profond sentiment d'amertume combien ce deuil était irréparable, à quel point il compromettait les plus féconds et les plus glorieux résultats de l'œuvre commune. Nous sentions vivement combien les hautes qualités morales et intellectuelles du commandant de Lagrée allaient nous faire défaut. Chez les hommes de l'escorte, le sentiment de la perte immense que nous venions de faire n'était ni moins vif ni moins unanime. Nul n'avait pu apprécier mieux qu'eux ce qu'il y avait eu d'entrain et de gaieté dans le courage de leur chef, d'énergie dans sa volonté, de bonté et de douceur dans son caractère. Ils se rappelaient avec quel patient dévouement M. de Lagrée avait travaillé, pendant tout le voyage, à subvenir à leurs besoins et à diminuer leurs fatigues. Aussi, dès que je témoignai l'intention d'emporter avec nous le corps de leur ancien chef, ils s'offrirent, malgré leur insuffisance évidente, à le porter eux-mêmes.

La situation précaire du pays, l'absence de tout missionnaire, de tout chrétien pouvant veiller à l'entretien du tombeau ou le protéger contre une profanation, me faisaient craindre en effet qu'au bout de quelques années il n'en restât plus de vestiges. Tong-tchouen pouvait tomber au pouvoir des mahométans, et ce changement de domination nous enlever la faible garantie que nous offrait le bon vouloir des autorités chinoises.

Je ne voulus pas courir les chances d'une violation de sépulture, fâcheuse pour le pavillon, douloureuse pour une si chère mémoire. Je résolus d'exhumer le corps et _{p.339} de le faire

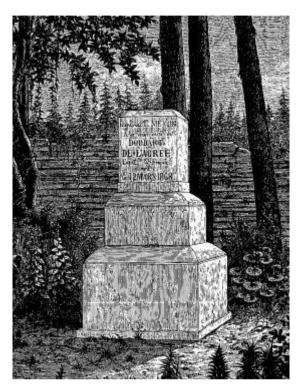
porter à Siu-tcheou fou. Ce trajet devait être excessivement difficile et pénible, en raison du poids énorme des cercueils chinois, de l'état des routes et de la configuration montagneuse de la contrée. A partir de Siu-tcheou fou, au contraire, le transport du cercueil jusque sur une terre française n'offrait plus aucun obstacle, puisque le voyage pouvait se faire entièrement par eau.

Il me sembla que la colonie de Cochinchine serait heureuse de donner un asile à la dépouille de celui qui venait de lui ouvrir une voie nouvelle et féconde ; qu'elle voudrait consacrer le souvenir de tant de travaux si ardemment poursuivis, de tant de souffrances si noblement supportées.

Le Yang ta-jen avait quitté Tong-tchouen depuis quelques jours pour prendre le commandement de ses troupes. Il avait témoigné jusqu'au dernier moment à M. de Lagrée la déférence la plus sympathique, et il avait facilité par tous les moyens en son pouvoir la lourde et pénible tâche qu'avait eue à remplir M. Joubert après le décès du chef de l'expédition. J'envoyai au Yang ta-jen une petite carabine Lefaucheux, qui ne m'avait pas quitté pendant tout le voyage et qu'il avait fort admirée lors de notre première entrevue, et je lui exprimai par lettre notre profonde reconnaissance. Kong ta-lao-ye, qui le remplaçait à Tongtchouen, m'aida à conclure un marché pour le transport du cercueil de M. de Lagrée à Siu-tcheou fou. Ce transport devait être fait dans un délai maximum de trente jours, et moyennant une somme de cent vingt taels, payable à l'arrivée.

Le 5 avril, la petite expédition assista en armes à l'exhumation du corps de son chef.

Le tombeau élevé par M. Joubert fut transformé en cénotaphe, et une inscription en français mentionna le triste événement dont ce monument devait conserver le souvenir.



Monument funèbre du commandant de Lagrée, à Tong-tchouen

Le 7 avril, nous quittâmes Tong-tchouen pour effectuer définitivement notre retour. Nous étions tous à bout de forces ; la santé de notre escorte surtout était profondément atteinte : sur les quatorze personnes qui composaient à ce moment l'expédition, il y en avait souvent la moitié malade de la fièvre. Je dus faire voyager quelquefois les Annamites en chaise à porteurs, pour ne pas être obligé de ralentir notre marche. Les pluies arrivaient ; il fallait nous hâter de sortir de région montagneuse où nous nous trouvions.

La population de la ville et de la plaine forme une race à part, qui se distingue des Chinois proprement dits par sa coiffure et sa prononciation. On a vu, dans le chapitre relatif à l'histoire du Yunnan, que les Tong-tchouen jen avaient conservé longtemps leur

indépendance. Les environs de Tong-tchouen sont habités par des Y-kia. La route que nous suivions traverse un plateau d'un aspect moins désolé que la contrée qui sépare Yun-nan de Tong-tchouen, et que ravinent quelques vallées pierreuses et peu profondes. Nous fîmes la rencontre d'une caravane de négociants du Kiang-si. Ils viennent chercher dans le sud du Yun-nan un sel de plomb naturel dont le nom chinois est *ouan-oua* et qui est employé pour la fabrication de la porcelaine. Les gens du Kiang-si sont les plus voyageurs de la Chine, et la plupart des grandes hôtelleries que l'on rencontre dans les villes ou sur les routes sont tenues par eux.

D'après les ordres donnés par les autorités de Tong-tchouen, tous les mandarins préposés à la garde des marchés qui se trouvaient sur notre route devaient honorer en nous les hôtes de l'empereur et les envoyés d'une nation amie ; malheureusement, je ne pouvais me résoudre à prendre des allures en rapport, aux yeux des Chinois, avec ma situation de chef de la mission française. Je continuais, comme par le passé, à cheminer à pied, le plus souvent à l'écart de notre petite caravane. La nécessité de conserver un pas régulier afin de mieux estimer la route faite, et de m'isoler pour éviter les causeries et les distractions, me mettait souvent fort en avance. Je traversais donc les villages incognito, plus préoccupé de consulter ma boussole et p.340 ma montre que des témoignages de curiosité des paysans. Mon cheval, que je n'enfourchais que dans les occasions solennelles, servait en route aux hommes fatiqués de l'escorte. Ce défaut de représentation amenait quelquefois des quiproquos amusants. Le mandarin de Yé-tche-sin, militaire à bouton bleu, crut devoir, le 8 avril, venir m'attendre à une grande distance de cette petite ville ; entouré d'une nombreuse escorte, il s'installa sur le bord de la route, prêt à venir saluer, dès son apparition, le chef de la

mission française: mais, suivant mon usage, j'étais fort en avant sur la route de la colonne et enchanté d'échapper à son nez aux honneurs qu'il comptait me rendre ; à ma vue, toute sa suite éclata de rire; bien loin de supposer que je pouvais être le « grand homme » que l'on venait attendre, on me prit pour le fourrier qui allait préparer ses logements. Mon accoutrement michinois, mi-européen, ma physionomie barbue et étrange, égayèrent fort le bouton bleu et ses satellites. Si je ne les compris pas, je devinai sans peine les lazzis dont j'étais l'objet. Je poursuivis tranquillement mon chemin, et je me perdis bientôt dans les rues de la ville, pendant que le mandarin attendait toujours sur la route, et demandait vainement à nos porteurs de bagages et aux personnes de notre caravane qui défilaient successivement devant lui, où était Ngan ta-jen 1. Arriva enfin le P. Lequilcher, qui mit fin à son attente, mais le plongea dans la perplexité la plus vive en lui apprenant la vérité. Le pauvre officier s'imagina que je devais me sentir cruellement offensé. Il revint en toute hâte me faire ses excuses, et il s'efforça de calmer mon irritation par des cadeaux.

Je ris de bon cœur avec lui de sa mésaventure, et le lendemain, quand nous quittâmes la ville, il salua mon départ de salves de mousqueterie qui, cette fois, ne se trompèrent pas d'adresse.

Le 9 avril, nous traversâmes, à Kiang-ti, le Ngieou-nan, rivière aux eaux profondes et rapides, qui se jette dans le Kin-cha kiang à douze lieues de là, et qui draine toute la partie du plateau du Yun-nan comprise entre Siun-tien et Ouei-ning. Un bac est installé, à Kiang-ti, sur un câble jeté entre les deux rives. Nous entrâmes le surlendemain dans la grande plaine de Tchao-tong,

-

¹ Mon nom chinois.

après avoir vu à Ma-tsao-cou des gisements de tourbe et d'anthracite. Cette plaine est très bien cultivée; le pavot y occupe une large place; mais les petits ruisseaux qui la traversent ne fournissent pas toujours une quantité d'eau suffisante pour les besoins de l'agriculture.

Le 10, après avoir gravi les hauteurs qui encaissent le cours du Ngieou-nan kiang, nous entrâmes dans une grande plaine qu'accidentent plusieurs chaînes irrégulières de petites collines. Nous trouvâmes le soir, au petit village de Tao-guen, où nous dûmes passer la $_{\rm p.341}$ nuit, un petit mandarin envoyé à notre rencontre par les autorités de Tchao-tong.

Cette ville est le chef-lieu politique de l'une des trois subdivisions ou *tao* de la province du Yun-nan, le *tong-tao* ou « tao de l'Est ».

Le *tao-tai* ou « sous-gouverneur de province », et le *fou* ou « préfet du département », étaient absents pour cause de deuil ¹ au moment de notre passage.

Le 11 avril, nous fîmes notre entrée à Tchao-tong, où le *hien* nous reçut avec beaucoup de cordialité, en l'absence des mandarins représentant la province et le département.

Nous nous installâmes dans le presbytère d'un prêtre indigène chargé de la petite chrétienté de la ville. La foule se montra, selon l'usage, d'une curiosité et d'une importunité extrêmes. Nous dûmes réclamer des gardes au *fou* par intérim, et la pose d'une affiche interdisant les abords de notre demeure. Le *tchehien*, ou administrateur de l'arrondissement particulier de Tchao-

.

¹ On sait qu'à la mort de leurs parents les fonctionnaires chinois cessent de remplir leurs fonctions pendant un certain temps. Pour un père ou une mère le deuil dure trois ans, pendant lesquels on rentre dans la vie privée.

tong, vint nous rendre visite dès notre arrivée, et nous invita à dîner pour le lendemain soir. Le repas eut quatorze services au moins, sans compter les graines de concombre, les mandarines et les li-tchi qui servirent de préliminaires. Rien de nouveau d'ailleurs à signaler aux gourmets ou aux amis de l'excentrique, si ce n'est des œufs de pigeon que je trouvai exquis, et une espèce particulière de poisson, pêchée dans un étang voisin, dont la chair a une saveur toute particulière. Pendant le repas, les femmes de notre hôte regardaient attentivement par une jalousie la physionomie des étrangers. Elles durent rire plus d'une fois de leur maladresse à se servir des ustensiles chinois, et s'étonner sans doute que des gens parvenus à l'âge avancé que trahissait leur longue barbe, eussent entrepris un aussi lointain et un aussi périlleux voyage.

Tchao-tong, comme toutes les villes de cette importance en Chine, est entourée d'une enceinte bastionnée, de forme rectangulaire, qui a environ trois kilomètres de développement. Des faubourgs considérables prolongent, au nord, à l'est et à l'ouest, les rues qui aboutissent aux portes de la ville. Celle-ci n'a jamais été prise par les mahométans, et sa population est animée d'une haine farouche contre les rebelles de Ta-ly. Un commandant militaire, envoyé il y a quelque temps, par le Ma ta-jen, et comme lui sectateur du Coran, a été mis à la porte par les habitants du Tchao-tong, malgré ses protestations de fidélité à l'empereur. Toutes ces villes du Yun-nan conservent une indépendance d'allures qui tient au mélange intime qui s'est opéré entre les premiers colons chinois et les vigoureuses populations indigènes. Les annales de la dynastie mongole mentionnent les gens de Tchao-tong, de Tong-tchouen et de Ou-ting comme formant encore, à la fin du treizième siècle, des principautés s'administrant elles-mêmes, et secouant à chaque occasion favorable la faible

autorité des vice-rois du Yun-nan. Dans les environs de Tchaotong vivent des tribus sauvages appelées Houan Miao, et appartenant à la même couche que les Miao-tse.

La plaine de Tcha-tong est une des plus grandes que nous ayons traversées dans le Yun-nan. Elle est très bien cultivée. Les champs de pavot destinés à la production de l'opium y tiennent une large place. On s'y plaint du manque d'eau ; elle n'est arrosée, en effet, que par de très petits ruisseaux, presque à sec à une p.342 certaine époque de l'année. Elle est riche en gisements d'anthracite et de tourbe.

Un petit étang très poissonneux se trouve dans le sud-ouest. Nous n'eûmes pas l'occasion d'en goûter les produits.

Tchao-tong est une des étapes les plus importantes du commerce qui se fait entre la Chine et le Yun-nan. D'énormes convois de coton brut, de cotonnades anglaises ou indigènes, de sel venu du Se-tchouen, s'y croisent avec les métaux, l'étain et le zinc surtout, que fournissent les environs de Tong-tchouen, les matières médicinales que l'on tire de l'ouest du Yun-nan et du nord du Tibet, et les nids de l'insecte (Coccus Sinensis) qui donne la cire à pe-la. On sait que cet insecte est élevé sur une espèce de troène qui croît dans les parties montagneuses du Yun-nan et du Se-tchouen, puis transporté sur d'autres arbres favorables à la production de la cire et situés dans des régions plus chaudes. Ces nids doivent faire le voyage avec la plus grande rapidité, pour que les insectes fraîchement éclos ne meurent point avant d'arriver à leur nouveau domicile ; ils sont placés dans de grands paniers divisés en plusieurs compartiments, et ceux qui les portent font souvent trente ou quarante lieues au pas de course, pour ne pas perdre le fruit de leurs peines.

Nous reçûmes à Tchao-tong une lettre de Yang ta-jen, commandant militaire du Tong-tao, par qui nous avions été reçus à Tong-tchouen. Il m'accusait réception de la carabine que je lui avais envoyée, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à M. de Lagrée pendant sa maladie et de l'aide qu'il avait prêtée au docteur Joubert, au milieu des circonstances difficiles et douloureuses où ce dernier s'était trouvé. Peut-être lira-t-on avec intérêt la traduction de ce factum. Je la donne comme spécimen du style littéraire en Chine : n 343

Aux très justes frères Ngan, Jou et Lo 1.

J'ai appris, par les lettres des mandarins Kong-yu-hong et Tao-tsin-tsin ², votre heureuse arrivée à Tong-tchouen. Je remercie Ngan ta-jen de la carabine qu'il m'a fait parvenir ; il m'est impossible de lui dire à quel point ce cadeau m'a été agréable. J'aurais eu le plus grand plaisir d'aller visiter Son Excellence pour lui exprimer de vive voix toute ma reconnaissance : malheureusement, la nécessité de m'opposer aux entreprises des rebelles me retient impérieusement au milieu de mes soldats.

Pourrai-je vous exprimer quelle vive et profonde douleur j'ai ressentie de la mort de Son Excellence l'envoyé français La ³ ! Il n'a pas craint de sacrifier sa vie au bien de son pays. Sa mémoire devra rester parmi les plus illustres. Aussi ai-je appris sans étonnement que Ngan ta-jen n'avait pas voulu que les restes mortels de La restassent sur une terre étrangère, et qu'il désirait les

¹ Transcription chinoise des premières syllabes de mon nom, de celui du docteur Joubert et de celui du P. Legailcher.

² Noms du préfet et du sous-préfet de Tong-tchouen.

³ M. de Lagrée.

ramener dans sa patrie. J'ai donné, en conséquence, des ordres formels à Tao-tsin-tsin, pour que celui-ci mît à votre disposition tous les soldats et tous les porteurs nécessaires. J'ai préposé un officier pour veiller sur vous pendant le reste de votre voyage : il doit s'appliquer à prévenir tous vos désirs.

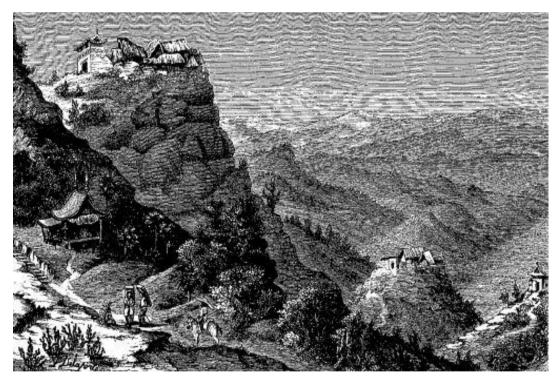
Je vous renouvelle, en terminant, tous mes regrets de n'avoir pu, à cause de mon absence, vous offrir moimême, à votre retour à Tong-tchouen, une hospitalité digne de vous. J'espère que vous voudrez bien agréer mes excuses, et ne pas croire à une mauvaise volonté de ma part. Je vous adresse les souhaits les plus sincères pour votre santé et pour votre bonheur. Je vous salue respectueusement. Je suis, avec le cœur le plus reconnaissant, votre frère très humble,

Yang-chen-tsang,

p.344 Cette lettre était accompagnée d'un beau cheval noir provenant des écuries de Yang ta-jen, et que celui-ci m'envoyait en échange de ma carabine. L'animal avait été conduit à la main de Tong-tchouen à Tchao-tong, et arrivait en même temps que la lettre de son maître. Cette lettre et ce présent attestaient des sentiments délicats, que leur auteur ne mettait pas toujours en pratique. J'ai mentionné déjà, je crois, les bruits qui couraient dans le pays sur sa vénalité. Avec de l'argent, les mahométans réduisaient facilement à l'inaction le commandant militaire du Longtao. Ces bruits trouvèrent accès et créance à Pékin, car peu de mois après notre passage le Yang ta-jen fut destitué de ses fonctions.

On sort de la plaine de Tchao-tong en franchissant une petite chaîne de collines dont le relief est faible au sud et beaucoup plus

prononcé au nord. Au pied du versant septentrional, on se trouve dans une vallée étroite et sinueuse, dominée de tous côtés par des collines calcaires dont les parois sont souvent à pic. De nombreux villages s'échelonnent à tous les détours de cette vallée qu'arrose une petite rivière ; d'autres couronnent les hauteurs de leurs murailles crénelées. Toute cette contrée a été successivement pillée par les Man-tse, les mahométans, les Mino-tse, les Tchangmao 1, les Ho-liou 2 sans compter les déprédations exercées par les soldats impériaux chargés de sa défense. Les maisons qui bordent la route sont pauvres et délabrées. Cà et là, des têtes se dressent à l'extrémité de hauts bambous. Les suppliciés sont pour



Ruisseau et gorge sur la route de Ta-kouan

la plupart des malheureux qui ont essayé d'échapper aux ordres des autorités chinoises, et de se soustraire au service militaire.

² Bandes de pillards sans but avoué qui se composent de tous les malheureux et de tous les déclassés que font les guerres civiles.

¹ C'est le nom sous lequel on désigne dans l'intérieur de la Chine les révoltés connus des Européens sous le nom de Taïpings.

Malgré les ruines accumulées partout, la population paraît dense, et la circulation est active. La vallée prend un aspect de plus en plus pittoresque : les roches calcaires se dressent en aiguilles blanches, ou couronnent de festons d'un dessin original tous les horizons du paysage. Çà et là, de blanches cascades émaillent de verdure les parois des rochers. Si la végétation était plus vigoureuse, on se croirait transporté dans un vallon de Taïti. Mais la flore a un caractère de plus en plus européen : nous rencontrions des cerisiers et des pommiers.

Tout à coup, le ruisseau dont nous suivions les bords disparut ; le vallon prit fin, l'horizon s'élargit : à six cents mètres au-dessous de nous s'ouvrait une vallée large et boisée ; on y parvenait par des rampes en zigzag, d'une pente excessivement rapide, creusées dans les flancs rocheux du plateau à l'extrémité duquel nous étions arrivés. Au bas de cette brusque descente, un torrent s'échappait en bouillonnant d'une grotte profonde et allait rejoindre à peu de distance une grande rivière qui venait de l'ouest. Nous quittions le plateau du Yun-nan pour entrer dans les basses et chaudes régions de la vallée du fleuve Bleu.

Ta-kouan hien, où nous arrivâmes le soir même, est une petite ville pittoresquement située sur le flanc droit des hauteurs qui bordent la rivière que nous venions de rejoindre, rivière à laquelle elle a donné son nom.

Les maisons s'étagent en amphithéâtre au-dessus et au-dessous de la longue rue qui forme l'artère principale et où règne une grande animation. La pagode où l'on nous logea est construite dans la partie haute de la ville ; du sommet du grand escalier qui conduit au sanctuaire, on découvre un panorama fort étendu. Un repas tout préparé nous y attendait et le mandarin du lieu vint le lendemain nous p.345 rendre une visite en grand

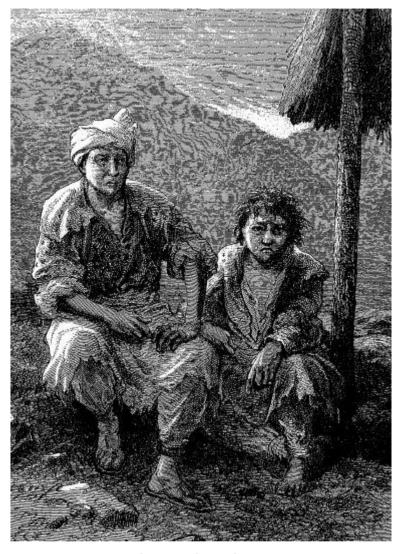
appareil. Ce fonctionnaire, quoique de l'ordre civil, porte le chapeau militaire en témoignage de la valeur qu'il a déployée contre les Ho-liou.



Vue intérieure d'une pagode, à Ta-kouan

Ta-kouan a été occupé par les mahométans en 1862. Après leur expulsion, les débris de leurs bandes se sont joints aux Lolos des montagnes et se sont fortifiés à Oche-oua, localité située à une dizaine de lieues dans le sud-ouest. De là, ils ravagent et rançonnent le pays environnant. Des mesures énergiques semblent avoir été prises pour constituer une force militaire capable de réprimer ces brigandages : les têtes nombreuses que nous avions vues exposées sur notre route à l'extrémité d'un bambou, sont, nous dit-on, celles des déserteurs ou des

réfractaires de l'armée chinoise, dans les rangs de laquelle on essaye de rétablir la discipline.

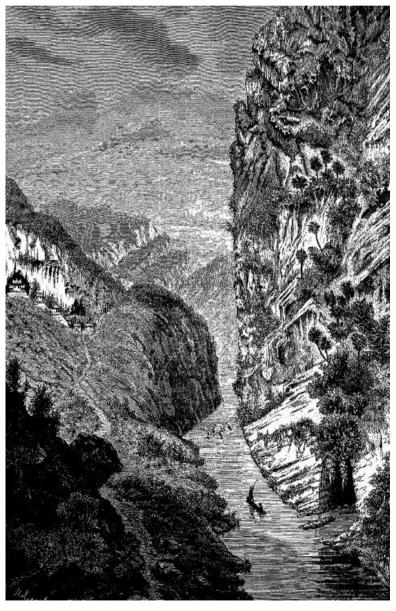


Miao-tse de Ta-kouan

Nous nous remîmes en route le 17 avril ; à quelque distance au nord de Ta-kouan, vis-à-vis du village de Kouang-ho-ki, la route franchit la rivière sur un pont suspendu. C'était le premier ouvrage de ce genre que nous rencontrions en Chine : des chaînes de fer de forte dimension sont encastrées dans les culées et raidies entre des piliers placés de manière à se correspondre des deux côtés de la rivière ; des étriers en fer y rattachent le tablier. Grâce au peu d'élévation des points d'appui, ces ponts présentent une courbure inverse de celle des ponts suspendus

européens et leurs oscillations sont considérables; mais leur solidité, qui dépend surtout du bon établissement des culées, est en général très satisfaisante.

Des Miao-tse habitent les hauteurs qui dominent de tous côtés le Ta-kouan ho. A une grande élévation au-dessus de la route, on découvre, au sommet de rochers qui surplombent, des champs admirablement cultivés : on ne saurait deviner comment on a pu transporter la charrue sur ces petits plateaux qu'entourent de tous côtés des surfaces à pic.



Rivière et gorge sur la route de Lao-oua-tan

Une rivière considérable, qui paraît être le cours d'eau principal de tout ce bassin, vient rejoindre le Ta-kouan ho, en aval de Kouang-ho-ki : c'est la rivière de Co-kouy ; elle traverse une contrée fort riche en métaux. Les mines de plomb argentifère de Sin-cai-tse sont célèbres dans toute la Chine. Les pompes d'épuisement occupaient à elles seules avant la guerre plus de douze cents travailleurs. Le régime hydrographique de cette zone, exploitée avec âpreté par les Chinois depuis le règne de Kien-long, a été complètement transformé par le déboisement. Les vieillards affirment qu'il y a quatre-vingts ans, on franchissait à pied sec, de caillou en caillou, le Co-kouy ho à Sin-cai-tse; aujourd'hui, cette rivière n'est pas quéable. Beaucoup plus bas, à Tong-co-kay, les hommes de cinquante ans se rappellent avoir entendu dire à leurs grands-pères qu'on traversait à qué et que les arbres formaient berceau sur la rivière ; elle a maintenant sept à huit mètres de profondeur. Sur les rives mêmes du Takouan ho, nous trouvâmes des exploitations de charbon. A Kiaotse-pa, situé à peu de distance dans l'ouest, sont des mines de fer et des fabriques de marmites et de bassines, dont les produits sont expédiés à Siu-tcheou fou.

Nous arrivâmes le 20 avril à Lao-oua-tan, gros bourg très commerçant où commence la navigation de la rivière : un pont suspendu d'une portée considérable est jeté d'une rive à l'autre. Lao-oua-tan est un entrepôt important, et c'est le point où s'embarquent aujourd'hui les métaux qui viennent du Yun-nan. Les marchandises légères suivent la route de terre pour aller à Siu-tcheou fou; la voie fluviale exige deux ou trois transbordements; elle est plus rapide et peut-être plus coûteuse.



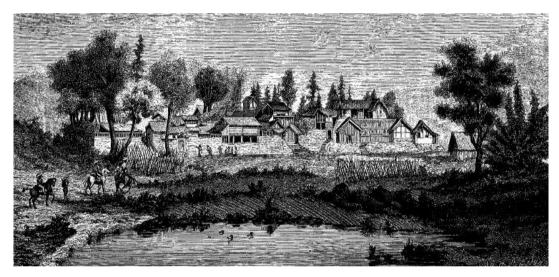
Pont suspendu à Lao-oua-tan

Nous nous embarquâmes à Lao-oua-tan, dans une grande barque d'une capacité de trente à quarante tonneaux, et nous pûmes admirer l'habileté avec laquelle les Chinois dirigent ces lourdes embarcations au passage des rapides. Ils se servent, en guise de gouvernail, d'énormes avirons bordés à l'avant, qu'ils manœuvrent ensemble pour doubler l'effet de la barre et faire pivoter rapidement la barque dans les moments difficiles. En deux heures nous arrivâmes à Pou-eul-tou, petit port situé sur la rive gauche de la rivière, qui a changé de nom et s'appelle maintenant le Houang kiang.

Pendant que nos bagages et une partie de notre escorte continuaient leur route en bateau, nous mîmes pied à terre et nous nous engageâmes dans la petite vallée qui aboutit à la résidence du vicaire apostolique du Yun-nan. Nous admirâmes dans ce court trajet les paysages les plus variés et les plus pittoresques : de nombreuses sources jaillissaient des parois calcaires de la vallée et, de chute en chute, se perdaient en une p.347 poussière argentée qui n'arrivait pas jusqu'au sol ; les plateaux s'étageaient en plusieurs gradins chargés de riches

cultures et de riantes habitations. La vallée se terminait brusquement par une cascade haute d'une centaine de mètres.

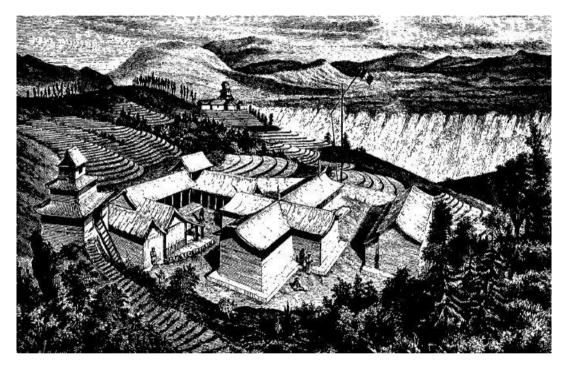
Nous nous engageâmes dans une route en zigzag pratiquée sur son flanc gauche, et ce ne fut pas sans émotion que nous aperçûmes le drapeau français, arboré en notre honneur, flotter au sommet de la demeure de Mgr Ponsot. Plusieurs détonations saluèrent notre arrivée et firent prendre le galop à nos chevaux. Quelques secondes après, nous avions l'honneur de presser les mains du vénérable prélat, qui avait quitté la France sous le règne de Charles X.



Habitation fortifiée de l'évêque du Yun-nan, à Long-ki

L'établissement catholique de Long-ki est bien situé et parfaitement entendu au double point de vue de la sécurité et des communications. Placé sur un point culminant et entouré de fortes palissades, il a été respecté jusqu'à présent par toutes les bandes de maraudeurs qui désolent le pays. L'énergie de ceux qui l'habitent et les armes européennes dont ils disposent sont à vrai dire ses défenses les plus solides. Les ours et les léopards sont assez nombreux dans les montagnes de cette partie du Yun-nan. A peu de distance dans l'est-nord-est, sur le versant d'un coteau qui regarde le Houang kiang et que l'on appelle Tchen-fong-chan,

sont construits le séminaire et l'école de la mission. Nous les trouvâmes fréquentés par un nombre assez considérable d'élèves. Les jeunes prêtres que l'on envoie de France pour renforcer le personnel de la mission, viennent s'exercer là pendant quelque temps à la gymnastique difficile de la langue chinoise. Dans $_{\rm p.348}$ ce pays malheureux et troublé, ce petit noyau d'hommes instruits et courageux exerce autour de lui une salutaire influence.



Collège catholique des missions du Yun-nan

Avec quelques efforts et quelques encouragements de plus, ils pourraient rendre à la science des services aussi importants que ceux qu'ils rendent à la civilisation. L'un des missionnaires de Long-ki, M. de Chataignon, avait essayé d'installer un observatoire, et il avait déterminé par la longueur de l'ombre méridienne, faute de moyens plus précis, la latitude du séminaire. J'ai souvent regretté que des livres et des instruments ne soient pas libéralement mis à la disposition de ces ouvriers de bonne volonté, pour lesquels le travail est une véritable consolation dans le profond isolement où ils vivent. On n'aurait

plus lieu alors de s'étonner du peu de notions géographiques que nous possédons sur des contrées où vivent depuis près de deux siècles des missionnaires européens ¹.

On me remit à Long-ki une lettre de M. Dabry, consul de France à Han-kéou, adressée à M. de Lagrée. M. Dabry avait appris notre entrée en Chine et s'était hâté d'envoyer ses félicitations au chef de la mission française.

A Tchen-fong-chan, les missionnaires nous firent cadeau d'un petit ourson âgé à peine de quelques semaines, surpris dans une chasse au fond de l'antre paternel. Les montagnes des environs sont fréquentées par trois espèces d'ours, que les Chinois désignent sous le nom de *Khenou hiong, Lao hiong* et *Ten hiong*. Cette dernière espèce, dont le nom signifie « l'ours homme », est la plus redoutée et donne lieu aux récits les plus fantastiques. Le *Ten hiong* sait, dit-on, imiter la démarche et la voix de l'homme et réussit ainsi à attirer dans sa demeure les voyageurs assez naïfs pour croire à ses démonstrations amicales. Il y a aussi des léopards dont la peau mouchetée sert souvent de tapis dans les yamen.

L'ourson de Tchen-fong-chan fut admirablement accueilli par nos Annamites et immédiatement dressé à une foule de gentillesses. Son agilité et son intelligence nous divertirent pendant tout le reste du voyage. A Shang-haï, le P. David, savant lazariste dont le nom est bien connu de tous ceux qui s'occupent d'histoire naturelle, m'apprit qu'il appartenait à l'espèce désignée sous le nom d'*Ursus Tibetanus*. Malheureusement, ce pauvre

compteur en récompense de ses travaux géographiques.

242

¹ Les excellentes indications que l'on doit à M. l'abbé Desgodins, missionnaire apostolique au Tibet à la disposition duquel sa famille a mis des instruments d'observation et des livres, prouvent tout le parti que l'on pourrait tirer des loisirs de ces hardis pionniers de la civilisation. C'est avec une bien vive satisfaction que j'ai vu la Société de géographie de Paris accorder à M. l'abbé Desgodins, sur ma proposition, un

animal, dont je comptais enrichir le Muséum de Paris, mourut, à son arrivée à Suez, des chaleurs endurées pendant la traversée de la mer Rouge.

Nous quittâmes nos hôtes le 25 avril. Le P. Leguilcher obtint de Mgr Ponsot l'autorisation de nous suivre jusqu'à Siu-tcheou fou ; nous rejoignîmes notre barque et notre escorte, qui nous attendaient à très peu de distance de Tchen-phong-chan. Au bout d'une heure et demie de navigation, nous arrivâmes à Sin-tan, point où il fallait opérer un premier et très court transbordement et où vit une population de portefaix et de bateliers. Ce rapide indique la limite des provinces du Se-tchouen et du Yun-nan sur la rive gauche du Houang kiang ; sur la rive droite, la frontière est plus haut, au village de Tong-co-kay. A une demi-heure en barque de Sin-tan, se trouve un _{p.350} second rapide, nommé Kieou-long-tan ou « rapide des neuf Dragons », qui a plus d'une demi-lieue de longueur. Ces rapides sont occasionnés soit par une augmentation subite de la pente du terrain, soit par des arêtes de roches qui viennent traverser le lit de la rivière. Au village de Kieou-long-tan, nous choisîmes la barque qui devait nous conduire enfin jusqu'à Siu-tcheou-fou. Elle fut prête à cinq heures du soir. Une heure après, nous arrivions à Houang kiang, petite ville où nous passâmes la nuit, et où la curiosité de la foule et l'insolence des gamins nous obligèrent à avoir recours au mandarin de la localité.

Le lendemain, de bonne heure, nous continuâmes notre navigation sur le Houang kiang, près de son confluent avec le fleuve Bleu. Des têtes de roches font bouillonner ses eaux et accélèrent le courant ; nos bateliers durent faire de vigoureux efforts pour franchir sans encombre ce passage dangereux où le moindre faux coup de barre peut perdre le navire. Ce furent les

dernières difficultés : nous entrâmes immédiatement après dans les eaux plus calmes du Kin-cha kiang. Vis-à-vis de l'embouchure du Houang kiang, s'élève sur la rive gauche un fort village Ngan-pien, construit sur remplacement de Ma-hou fou, ancien chef-lieu de département qui n'existe plus aujourd'hui.

Au bout de trois heures et demie de navigation sur le fleuve Bleu, nous arrivâmes à Siu-tcheou fou. Cette ville, la plus populeuse de toutes celles que nous avions rencontrées, et qui peut contenir environ cent cinquante mille habitants, est bâtie au confluent du Ming kiang, rivière qui vient de Tchen-tou, capitale du Se-tchouen.

Au point de vue commercial, elle est par conséquent en relations faciles avec le centre de cette riche province, pendant que, du côté opposé, le Houang kiang et le Yun-nan ho lui apportent les productions du Yun-nan. Nous vîmes à Siu-tcheou fou, dans toute son activité, ce tourbillonnement particulier aux foules chinoises, que nous avions retrouvé ailleurs alanqui par les désastres de la guerre. Ce n'est pas que le commerce de cette ville ait été sans souffrir : l'interruption des exploitations métallurgiques dans le Yun-nan lui a enlevé un de ses principaux aliments; le cuivre, qui, avant la rébellion mahométane, se vendait à Siu-tcheou fou huit à neufs taels les cent livres chinoises, en valait dix-huit au moment de notre passage. L'opium du Yun-nan, qui est à peu près le seul que l'on consomme dans cette partie du Se-tchouen, atteignait le prix de quatre taels le kilogramme. Le renchérissement du riz, auquel a beaucoup contribué la culture du pavot, était également très sensible.

Une cause particulière contribuait, lors de notre arrivée à Siutcheou fou, à donner beaucoup d'animation à la ville.

Les candidats au baccalauréat militaire, réunis à Siu-tcheou fou, ne pouvaient laisser passer sans en profiter un événement aussi rare que la présence de barbares européens dans les murs de la ville. Ces étrangers, qui avaient pu traverser sans encombre un pays aussi troublé que le Yun-nan, et que leurs armes et leur attitude avaient suffi, malgré leur petit nombre, à faire respecter du redouté sultan de Ta-ly, ces étrangers, dis-je, ne pouvaient prétendre à la même immunité de la part de l'élite de la jeunesse guerrière du Se-tchouen, réunie pour briguer les honneurs du premier grade militaire chinois. Elle devait désirer voir de près et face à face ces terribles Européens, avec lesquels peut-être elle aurait à se mesurer un jour.

Je faisais observer à la porte de la pagode que les autorités de la ville nous avaient donnée comme logement, la consigne la plus sévère, afin d'éviter les importunités de la foule. Ce fut de la part des bacheliers militaires l'objet d'un nouveau concours que de forcer cette consigne et d'arriver les premiers auprès de nous. L'un d'eux y réussit en effet en prétextant une affaire quelconque ; il vint se promener dans la partie de la pagode qui nous servait à la fois de salon et de salle à $_{\rm p.351}$ manger. J'étais seul ou presque seul à y travailler. Le bachelier se mit à suivre tous mes mouvements, ne perdant pas une occasion de violer, aux yeux de quelques domestiques et soldats chinois présents à cette scène, toutes les règles de l'étiquette, afin d'afficher clairement son profond dédain pour les barbares. Je le priai poliment de se retirer : il me rit au nez ; je le poussai vers la porte : il se précipita sur moi. Mais deux Annamites, accourus à mon appel, le saisirent et le garrottèrent. Le pauvre bachelier écumait de rage : après avoir vociféré mille menaces, il demanda pourtant sa grâce et sa liberté; mais l'offense était trop grave, surtout aux yeux du public chinois. Je fis entrer quelques

spectateurs, pour que le châtiment du coupable ne restât pas ignoré et je lui fis administrer sur le bas des reins dix coups de verges qui l'ensanglantèrent. Je lui fis grâce du reste et je le renvoyai aussi furieux que meurtri. L'accueil relativement très modéré que j'avais fait à ses grossièretés fit grand bruit dans la ville. Les gens sages trouvèrent que j'avais agi trop doucement vis-à-vis d'un jeune écervelé qui avait violé sans motif toutes les règles de l'hospitalité chinoise. Les bacheliers jurèrent de venger l'affront fait à leur camarade. Les murailles se couvrirent d'affiches menaçantes contre les étrangers. On invitait tous les gens de cœur à se réunir pour faire justice de cette poignée d'aventuriers. Il importait à l'honneur chinois qu'aucun d'eux ne sortit vivant de Siu-tcheou.

Je fis prévenir le préfet de la ville de ces menaces ; mais je comptais beaucoup plus sur la décision et la vigilance de nos Tagals et de nos Annamites que sur le concours des autorités.

Le 5 mai, nous avions réuni dans un dîner d'adieu tous les prêtres français présents à Siu-tcheou et qui comprenaient le personnel presque entier des missions du Yun-nan et du Setchouen occidental. Le potage était à peine servi qu'on vint me prévenir qu'une nombreuse bande d'individus frappait à la porte de la pagode et demandait à parler à Ngan ta-jen. Je me rendis dans le vestibule et fis interroger les impatients dont j'entendais les cris au dehors. Ils me répondirent qu'un messager venait d'apporter des nouvelles du Yun-nan, que je serais bien aise de connaître. Je fis ouvrir un des battants de la porte et je m'avançai au dehors, disant que le messager était le bienvenu et qu'il n'avait qu'à venir me parler. Un grand silence se fit, puis soudain, quatre ou cinq individus se détachèrent de la foule et se ruèrent sur moi avec des lances, des bâtons, et même des bancs pris dans les maisons voisines. Mais derrière moi surgirent aussitôt quatre ou

cinq sabres-baïonnettes dont la vue fit faire immédiatement volteface aux agresseurs. Cela se passa si rapidement qu'avant même que j'eusse eu le temps de me mettre en défense, les Annamites chargèrent devant moi au pas de course une grande foule effarée qui s'enfuyait dans toutes les directions.

Tous nos convives étaient accourus au bruit, plus effrayés que nous, et nous suppliant de rappeler nos hommes qui risquaient en poursuivant la populace de tomber dans quelque guet-apens. Mais ceux-ci étaient tellement exaspérés contre des gens qui se plaisaient à les mettre sur les dents du matin au soir qu'ils ne voulurent rien entendre. Ils ne revinrent au logis qu'après avoir fait entièrement vider la rue, et la terreur qu'ils inspirèrent fut telle que toutes les maisons se fermèrent et que pendant tout le reste de la soirée et de la nuit, au silence qui régnait autour de nous, nous aurions pu nous croire dans un désert.

Nous ne trouvâmes donc pas auprès des autorités de Siutcheou fou la cordialité et l'empressement que nous avions rencontrés dans le Yun-nan; la population nous témoigna une curiosité plus importune et moins sympathique; ces dispositions nouvelles devaient s'accentuer de plus en plus, à mesure que nous nous rapprocherions des côtes.

Je louai à Siu-tcheou fou, pour effectuer notre retour, deux jonques, l'une destinée à l'escorte, l'autre aux officiers. Elles ne devaient nous conduire qu'à Tchong-kin fou, centre commercial du Se-tchouen. Le 8 mai, le cercueil de M. de Lagrée arriva à Siutcheou fou et fut immédiatement placé dans l'une de nos jonques. Le lendemain, nous fîmes nos adieux aux dignes missionnaires de Siu-tcheou fou. Le P. Leguilcher, qui depuis plus de deux mois partageait nos partageait nos partageait, fut le dernier à se

séparer de la Commission. Nous nous dîmes adieu — peut-être au revoir, — les yeux pleins de larmes.

Ces adieux n'ont pas été heureusement mes dernières relations avec le P. Leguilcher et je conserve encore aujourd'hui l'espoir de revoir un jour ce bon prêtre auquel nous avions donné en riant le titre d'aumônier de l'expédition du Mékong. Il m'a fait parvenir plusieurs fois de ses nouvelles depuis mon retour en France.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de lire ici quelques fragments de ses lettres, qui témoignent de la bonne impression qu'avait laissée sur tout son passage la Commission française.

On y trouvera aussi quelques détails intéressants sur la situation politique du Yun-nan, qui compléteront mon récit de voyage :

« ... Je suis resté longtemps à Long-ki après votre départ, mon cher commandant, mais le calme plat ne peut me convenir. Je n'ai retrouvé mon ancienne vigueur qu'après avoir repris mon ancienne manière de vivre. En route donc, traversant les torrents à grand péril, gravissant les pentes les plus escarpées, descendant les ravins à pic, suivant par Co-kouy des chemins peut-être encore plus détestables que ceux que nous avons parcourus ensemble et dont vous avez dû à coup sûr conserver un bien mauvais souvenir. J'ai vu une formidable inondation emporter le pont suspendu ¹ et un grand nombre de maisons de Lao-oua tan. Mon cheval en traversant un ravin à la nage a été enlevé par l'eau et a fait une chute épouvantable dans un précipice. Bref, si

¹ Voy. p. 356.

je n'ai pas laissé de sang aux buissons de la route, j'ai arrosé toutes mes étapes d'une abondante sueur.

Me voilà de retour dans mon cher Si-tao ¹, bien fatigué, il est vrai, mais, Dieu merci, plein de vie et de courage. La conclusion qu'il convient de tirer de cette pérégrination nouvelle vous fera plaisir, sans aucun doute.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, les avis timorés de certaines personnes et les craintes que l'on avait essayé de m'inspirer.

Vous payerez cher, m'avait-on dit, en vous en revenant seul, la marche triomphale que vous avez faite avec la mission française au travers des prétoires des mandarins chinois.

Eh bien, ces prévisions ont été heureusement trompées : partout j'ai été reconnu comme l'interprète de l'expédition et je n'ai reçu, tant de la part des grands que de la part du peuple, que des témoignages de bienveillance et de sympathie.

Vous vous souvenez, cher monsieur Garnier, que telle était mon espérance. Vous serez heureux de savoir qu'elle s'est réalisée. Je vais vous en raconter un exemple : Vous n'avez pas oublié le village de Kiang-ti ². Lors de mon retour en ce point, la crue des eaux avait brisé la chaîne du bac et entraîné le bateau en dérive ; le fleuve était devenu un véritable torrent. Un batelier courageux, mais avare, rançonnait les voyageurs. De

¹ Nom de la partie ouest de la province du Yun-nan.

² Situé sur les bords du Ngieou-nan kiang ; entre Tong-tchouen et Tchao-Tong.

son côté, le Tsong-yé ¹ le mettait à l'amende. Leur querelle se prolongeait indéfiniment et menaçait d'interrompre le passage. Plus de cent personnes attendaient en maugréant, au pied de cette côte escarpée que nous avons gravie ensemble en enfonçant dans la boue jusqu'à la ceinture. Le batelier refusait de les passer, prétextant les ordres du mandarin,

 Passe-moi tout seul, lui dis-je, et j'irai au tribunal arranger cette affaire.

Ce fut vite fait : ma carte et deux chapons furent d'une éloquence décisive. Le mandarin, se souvenant que je vous avais accompagné, m'accorda avec une grâce parfaite tout ce que je lui demandai et tous les marchands, qui purent enfin passer le fleuve, vinrent me remercier avec effusion.... » p.354

.... A Ta-ly, continuait le P. Leguilcher, notre courte apparition a causé un grand émoi. Aussitôt après notre départ les Mahométans ont fait de gigantesques travaux de défense. On avait parfaitement remarqué tous les points de vue qu'avait dessinés M. Delaporte, et comme on avait reconnu surtout Hiang kouan dans ses cartons, on a commencé par surélever de trois pieds les murs de cette place et ceux de Hia kouan, dont on est convaincu que vous avez également pris le plan à l'aide d'une longue-vue. Du côté de la montagne, on a élevé deux nouvelles et formidables forteresses, parce que la bonzerie aux trois tours avait beaucoup attiré votre attention.

-

¹ Grade inférieur de la hiérarchie militaire chinoise.

« Enfin, comme les Français sont aussi à craindre sur mer que sur terre, on a le projet de construire sur toute la rive du lac, de Hiang kouan à Hia kouan, cent batteries de côte. Ces travaux sont urgents, dit-on, parce que Ngan ta-jen va bientôt revenir à la tête d'une armée. Une coïncidence qui pourra accréditer ce bruit est la venue dans le Yun-nan, avec ses armes, d'un Français nommé Dupuis... Vous comprenez qu'en présence de telles dispositions et avec le caractère soupconneux des Mahométans, il ne m'est plus possible de revenir dans mon ancienne chrétienté. De plus, l'expédition anglaise de l'année dernière a été pour moi une nouvelle et fâcheuse complication. Ces messieurs étaient chargés d'une lettre pour moi et le Sultan n'a pas été sans le savoir... Vous ne serez peut-être pas fâché quelques détails sur les démarches d'avoir anglais: L'expédition conduite voyageurs capitaine Sladen est arrivée, après beaucoup de peines et de traverses, à la première ville frontière du Yun-nan que les Chinois appellent Teng-yué tcheou et les Birmans, Momein. Elle a été bien reçue par le chef musulman de cette ville. Les Anglais ont fait avec lui des arrangements pour assurer le libre passage aux caravanes de marchands et il s'est engagé au nom de son souverain à envoyer une ambassade à Ranjoun pour ratifier et compléter la convention ébauchée à Momein. Mais à Ta-ly on dit très nettement que le Sultan a défendu de laisser M. Sladen continuer son voyage et lui a fait intimer l'ordre de repartir....

En résumant les nouvelles que j'ai reçues depuis plusieurs mois, je puis constater que les Mahométans

perdent partout du terrain. La plaine même de Yongtchang appartient aux Rouges et les Blancs ¹ restent assiégés dans la ville...

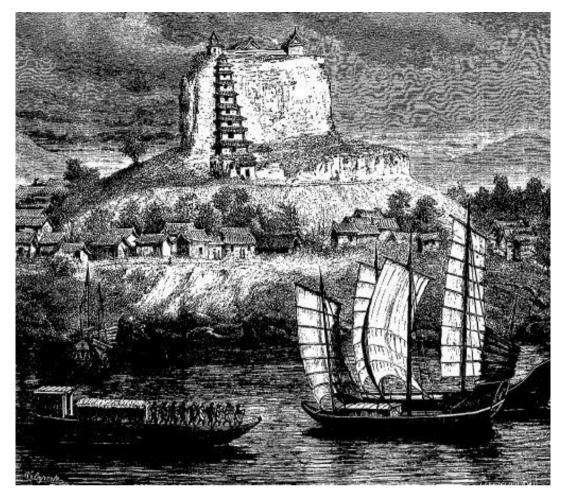
Les nouvelles les plus récentes confirment les succès des Impériaux dans le Yun-nan et complètent les lettres du P. Leguilcher. Ils sont dus en grande partie aux armes et à l'artillerie européennes que s'est procurées le vice-roi de cette province et au concours de quelques Français amenés par M. Dupuis. A l'heure où j'écris ces lignes, il n'y a que les villes de Teng-yue tcheou et de Ta-ly qui appartiennent encore aux rebelles ². Ceux-ci ont envoyé une ambassade en Angleterre pour intéresser en leur faveur le gouvernement britannique. S'ils en obtenaient le concours qu'ils réclament, ce serait un malheur pour la civilisation et le commerce de ces intéressantes contrées.

Je passerai rapidement sur le récit de notre voyage de Siutcheou fou à Han-kéou. Nous rentrions dans une région déjà visitée par des voyageurs européens et sur laquelle existent des ouvrages spéciaux ³. Le fleuve, à partir de Siu-tcheou, attarde dans de longs détours ses eaux larges, peu rapides et en cette saison peu profondes. Quelques îles et des bancs interrompent son cours. Les villes sont très peuplées ; les villages, les bourgs et les villes se succèdent sans interruption. La navigation est active et sur les deux rives du fleuve de nombreux bateliers traînent en chantant les jonques qui remontent le courant. Entre

 $^{^{1}}$ On se rappelle sans doute que les Rouges désignent les Impériaux, et les Blancs les Mahométans.

² On a annoncé depuis la prise de Ta-ly fou (mai 1873).

³ Une partie de ce trajet (de Tchong-kin fou à Han-kéou) a été étudiée avec soin, tant au point de vue hydrographique qu'au point de vue commercial, par des officiers de la marine anglaise et des délégués de la chambre de commerce de Shang-haï, après le passage de la Commission française.



Rochers à pagodes étagées

Siu-tcheou et Kiang-ngan, on aperçoit sur les hauteurs qui dominent le fleuve, de nombreuses grottes calcaires; elles servaient jadis de sépultures aux populations Man-tse, auxquelles cette contrée a appartenu. Le _{p.355} Tche-choui ho, qui se jette dans le Grand Fleuve à Na-ki, amène des montagnes du Kouytcheou de grande quantités de bois qui viennent alimenter les chantiers de construction de Lou tcheou. Cette dernière ville, où nous arrivâmes le 10 mai, est la résidence d'un Tao-tay ou sousgouverneur de province; elle est située au confluent du Tsongkiang, grande rivière qui traverse la plaine de Tchen-tou, capitale du Se-tchouen. C'est le centre d'un trafic très considérable, qui est alimenté surtout par le produit des salines de Tse-liou. Cette localité est célèbre dans toute la Chine par les puits d'eau salée et

les puits de feu qu'elle contient. Ces derniers ne sont autres que des sources de pétrole qui fournissent le combustible nécessaire à l'évaporation des eaux salines. On a décrit depuis longtemps les procédés d'extraction des Chinois et les moyens qu'ils emploient pour forer des puits dont la profondeur égale celle de nos puits artésiens. Je ne reviendrai pas ici sur ce sujet. Je me contenterai d'ajouter que les bandes de Tchang-mao, qui vers 1862 envahirent le Se-tchouen, mirent le feu aux sources de pétrole. L'incendie s'étendit à plusieurs lieues à la ronde et dura plusieurs mois. On ne parvint à l'éteindre et à reprendre l'exploitation interrompue des salines qu'en déterminant à prix d'argent un grand nombre de malheureux à traverser un sol brûlant et une atmosphère de fumée et de flammes, pour jeter sur les orifices d'où jaillissait le pétrole des couvertures mouillées, à l'aide desquelles on finit par se rendre maître du feu. Plus d'une centaine d'individus périrent dans ces tentatives.

Je ne sais s'il se trouverait dans toute l'Europe dix personnes que l'on déciderait à prix d'argent à affronter ainsi une mort certaine. Mais aucun peuple ne pousse le mépris de la vie aussi loin que le Chinois. Qu'on assure à un misérable l'avenir de sa femme et de ses enfants et il s'offrira sans hésitation, sans tristesse même, à la mort la plus épouvantable.

Cependant ce même Chinois, capable d'un véritable héroïsme dans la vie civile, dur à la souffrance, sans effroi devant la mort, a toujours tenu en singulier mépris la profession des armes. Les soldats ne se recrutent que dans la lie de la population, vivent en pays conquis sur le territoire qu'ils sont chargés de défendre et tournent sans cesse le dos à l'ennemi. La liste des lettrés qui ont bravé la mort pour dire la vérité à leurs tyrans tient une longue place dans l'histoire de Chine. Les guerriers héros en sont absents. Il ne pouvait en être autrement, si l'on considère

l'immense supériorité de cette nation sur toutes celles qui l'entourent. L'infatuation extrême qui en est résultée pour elle, et le sentiment intime et profond qu'elle était la race par excellence, autour de laquelle toutes les autres étaient condamnées à graviter perpétuellement en vassales, ont endormi toutes ces susceptibilités fécondes que des termes de comparaison plus rapprochés éveillent et entretiennent ailleurs. Les conquêtes mongoles et la conquête tartare n'ont jamais sérieusement menacé l'autonomie effective du pays; or le sentiment du patriotisme naît de la conscience du danger couru et les Chinois n'ont jamais eu en réalité à trembler pour leur indépendance. De là cette absence complète de qualités militaires, cet affaissement moral qui relègue au second plan les plus nobles côtés de l'âme : l'abnégation, le désintéressement, le dévouement, et laisse prédominer l'égoïsme et la cupidité.

Lou tcheou donne son nom au fleuve qui s'appelle indifféremment à partir de ce point Ta kiang, « le Grand fleuve », ou Lou kiang, « le Fleuve bleu ». A partir de Lou tcheou on trouve à chaque pas, sur les rives du fleuve, des filons de charbon, dont un grand nombre sont exploités.

Le 13 mai, nous débarquâmes à Tchong-kin fou. Cette ville, qui est le centre commercial du Se-tchouen, est bâtie en amphithéâtre au confluent du grand fleuve et de l'importante rivière qui vient de Pao-king. Sa population peut être évaluée à eûmes mille âmes. trois cent Nous repousser démonstrations hostiles de la foule, qui jeta des pierres sur la jongue contenant le cercueil de M. de Lagrée. Nos Annamites arrêtèrent l'un des agresseurs, et accompagné de deux membres de la Commission, le revolver au poing, je traversai la foule avec le prisonnier, que je fis remettre aux mains des autorités chinoises, en leur demandant une punition exemplaire. Nous

allâmes loger dans la vaste et confortable résidence de Mgr Desflèches, vicaire apostolique du Se-tchouen oriental. Son évêché, détruit pendant une émeute de la populace, a été reconstruit aux frais du gouvernement chinois, qui n'a rien épargné pour le rendre sûr et commode. De hautes murailles l'isolent du reste de la ville et on jouit, à l'intérieur des vastes cours qui y distribuent l'air et la lumière, d'une sécurité et d'une tranquillité que nos émotions précédentes nous firent vivement apprécier. Pendant que les chrétiens de Tchong-kin s'occupaient de nous procurer une grande jonque, qui pût remplacer celles qui nous avaient amenés, et nous conduire jusqu'à Han-kéou, j'expédiai à Shang-haï un rapport adressé au gouverneur de la Cochinchine, l'informant de la mort de M. de Lagrée, des principaux incidents qui avaient signalé notre voyage à Ta-ly et de notre prochain retour.

Tchong-kin fou était la ville chinoise la plus considérable que nous eussions encore rencontrée. Quoiqu'elle eût reçu déjà la visite d'un certain nombre d'Européens, la curiosité de la foule était loin d'être satisfaite, et nous vîmes se renouveler les scènes qui avaient signalé jusque-là notre passage dans tous les centres populeux de la Chine. Elles faillirent même prendre un caractère aussi fâcheux qu'à Lin-ngan, où j'avais eu à subir, — on se le rappelle peut-être, — une quasi-lapidation. Les barques que nous avions frétées à Siu-tcheou fou devaient nous guitter à Tchongkin, où nous pouvions trouver facilement une grande jonque qui de descendre le fleuve nous permettrait sans nouveau transbordement jusqu'à Han-kéou, ville où commence navigation à vapeur européenne. En _{p.356} attendant que cette grande jongue fut mise à notre disposition, soit par l'intermédiaire des autorités locales, soit celui missionnaires, nous dûmes nous installer dans une auberge de la

ville. Je préposai trois Annamites à la garde du cercueil du commandant de Lagrée, qui se trouvait dans la plus petite de nos embarcations.

Nous étions depuis un quart d'heure à peine à l'auberge, quand on me prévint qu'une rixe venait d'éclater entre la population et les Annamites restés dans nos jongues. On avait lancé des pierres sur le cercueil. Nos hommes, s'étant saisis de l'un des agresseurs, l'avaient garrotté et mis à fond de cale ; mais une foule menaçante s'assemblait sur la berge et faisait mine de vouloir délivrer le prisonnier. Accompagné de MM. Delaporte, de Carné, et de deux hommes de l'escorte, je me rendis sur les lieux. Nous eûmes quelque peine à nous frayer un passage au milieu de la populace qui encombrait sur notre passage les rues étroites de la ville. Un océan de têtes ondulait sur la plage inclinée qui s'étend entre les murailles et les bords du fleuve. Des clameurs confuses, des cris de menace s'en échappaient ; de temps en temps quelques pierres faisaient rejaillir l'eau tout autour de nos jonques. Celles-ci se tenaient à quelque distance de la rive et nous aperçûmes sur leur avant nos Annamites, debout, l'arme au pied et impassibles.

A notre arrivée, la foule ouvrit ses rangs, et il se fit quelque silence. Nous allâmes droit aux jonques : je félicitai les Annamites de leur résolution et je fis débarquer le prisonnier ; je lui fis comprendre que le moindre cri d'appel ou la moindre tentative d'évasion lui vaudrait une balle dans la tête, et nous reprîmes avec lui le chemin de l'auberge. La foule frémissante, étonnée, de plus en plus silencieuse, nous laissa passer sans oser se refermer sur ces cinq étrangers qui bravaient sa colère avec tant d'audace. Elle nous suivit sans nous inquiéter jusqu'à la porte de notre demeure, qui se referma devant elle. Je fis prévenir les autorités locales de l'insulte qui venait d'être faite au cercueil d'un officier

français. Cette insulte tirait un caractère plus grave encore en raison du culte particulier qui s'adresse en Chine à la mémoire des morts. J'étais prêt à remettre le coupable aux mains de ses juges naturels, si on m'assurait qu'il subirait plus tard le châtiment qu'il avait mérité. Le Tchi-hien de la ville ne me fit qu'une réponse évasive : sa mauvaise volonté pour les Européens était, nous dit-on, notoire, et il n'y avait pas grand'chose à attendre de lui. L'attroupement formé devant l'auberge prenait à chaque instant une physionomie plus inquiétante. La circulation n'était plus possible. On s'excitait mutuellement contre cette poignée d'étrangers qui avaient osé arrêter un citoyen de Tchong-kin. Les quelques Chinois chrétiens qui étaient venus de part des missionnaires nous offrir leurs services, supplièrent de céder. Il fallait en passer par là sous peine de rester prisonniers à notre tour. Je livrai donc mon prisonnier aux soldats du Tchi-hien. Il est plus que probable qu'ils le laissèrent volontairement s'échapper au milieu de la foule. L'agitation se calma peu à peu. Quand la nuit fut venue, nous nous rendîmes en chaises fermées à la mission catholique. Elle est située sur le sommet de l'un des mamelons sur les pentes desquels la ville étage en amphithéâtre ses maisons pressées et la ligne sinueuse de ses créneaux. Nous retrouvâmes dans cette calme et vaste demeure l'isolement et la tranquillité que les importunités et les obsessions de la foule nous rendaient si précieux, depuis que nous étions en Chine. Mgr Desflèches, provicaire apostolique du Se-tchouen oriental, était en ce moment en tournée épiscopale. Il arriva deux jours après et nous fit les honneurs de sa demeure avec une cordialité affectueuse dont nous conservons un reconnaissant souvenir. Grâce à son habileté et à son énergie, la mission de Tchong-kin était dans la situation la plus prospère.

Les premières autorités de la province accueillaient son chef avec estime et déférence. Mgr Desflèches savait tourner les préjugés, au lieu de les attaquer de front. Ses appréciations des hommes et des choses en Chine témoignaient d'un esprit large et exempt de passions. L'influence que de tels hommes exercent autour d'eux est éminemment bienfaisante et peut contribuer à abaisser les barrières qui s'élèvent encore entre la Chine et l'Europe. On doit regretter, pour la civilisation et la religion ellemême, qu'ils ne soient pas plus nombreux. Les missionnaires avaient montré à Sou-tcheou un pamphlet chinois des plus injurieux contre les Européens. Tous les actes de prosélytisme des chrétiens y étaient interprétés de la façon p.357 la plus odieuse. A chaque mission est attaché, en général, un catéchiste, médecin indigène qui parcourt les campagnes en débitant les remèdes et en baptisant, quand l'occasion s'en présente, les enfants qu'il croit en danger de mort. D'après la croyance catholique, ce sont autant de petits êtres sauvés des limbes et envoyés au paradis. Il n'est pas étonnant que cette pratique ait semblé funeste à la santé des enfants. Aussi, pour le pamphlet dont je parle, les baptiseurs chrétiens ne sont-ils que des agents payés par les Européens pour recueillir la cervelle, les yeux et le cœur des enfants morts. L'auteur affirmait qu'on fabriquait des médecines avec ces substances.

« Il avait été lui-même témoin de ces préparations infernales, et il pouvait attester la grossièreté de mœurs et l'épouvantable dépravation des barbares de l'Occident. Il avait vécu en concubinage avec la reine d'Angleterre elle-même, qui, naturellement, avait été très flattée d'attirer l'attention d'un fils du Céleste Empire.

A côté de ces sales inepties, bien faites pour déconsidérer le peuple qui les lit, Mgr Desflèches nous montra un pamphlet écrit dans un sens absolument opposé, dont l'auteur combattait, avec infiniment de bon sens et d'élévation, les préjugés antieuropéens, faisait valoir les avantages de toute nature qui proviendraient de relations franchement amicales établies avec eux, reconnaissant enfin nettement la supériorité des étrangers dans presque tous les arts de l'industrie et de la guerre.

Quand le commerce européen, jusqu'ici limité dans ses relations avec les Chinois, aux provinces de la côte, se sera frayé un accès direct aux provinces intérieures, p.358 les bénéfices qu'en retireront les Chinois seront le meilleur argument en faveur de la thèse défendue dans le pamphlet de Tchong-kin. Cette ville est le centre commercial de la province du Se-Tchouen. Sa population, qui s'élève environ à 300.000 âmes, et sa richesse, qui est proverbiale, sont appelées à se décupler, lorsque les obstacles physiques et politiques qui s'opposent encore à la prolongation de la navigation à vapeur sur le fleuve Bleu auront disparu. Le fleuve offre en effet en aval de Tchong-kin des rapides et des gorges qui compromettent, sans cependant les rendre impossibles, l'avenir des communications rapides que l'on pourrait établir, par cette magnifique artère fluviale, entre la côte et les frontières mêmes du Tibet.

Mgr Desflèches, qui était en tournée pastorale, n'arriva à Tchong-kin fou que le 17 mai. Il voulut bien se charger de rembourser la somme que le Ma ta-jen nous avait prêtée à Yunnan et que je devais verser, à mon arrivée à Shang-haï, à la procure des Missions Étrangères.

Toutes les affaires laissées en souffrance par la Commission se trouvant ainsi définitivement réglées, nous partîmes le 18 mai pour Han-kéou. Le lendemain, nous passâmes la nuit à Fou-

tcheou, ville considérable, située à l'embouchure du Kian kiang, rivière qui vient de Kouei-yang, capitale du Koui-tcheou.

Le 20 et le 21 mai, nous nous arrêtâmes à Tchoung tcheou et à Ouan hien. Ce fut à Thoung tcheou, ville importante située sur la rive gauche du fleuve, entre Tchong-kin et Koui-tcheou, que je fis la rencontre du _{p.360} Chinois Thomas Ko, qui devait rester attaché pendant deux ans, en qualité de lettré, à la mission scientifique

que je présidais. Il était déjà nuit close quand notre jonque accosta les quais de la ville. Un Chinois s'exprimant en latin avec facilité demanda à me parler : il me dit qu'en l'absence du prêtre qui chrétienté dirigeait la de Tchoung tcheou, il croyait devoir, comme catéchiste chargé de le suppléer, venir nous offrir l'hospitalité et se mettre à notre entière disposition. Nos chambres étaient déjà prêtes au presbytère et des chaises nous attendaient sur le quai. Je restai frappé de la bonne mine et de l'air intelligent du jeune chrétien. Tout en déclinant ses offres, je le retins quelque temps pour causer avec lui. Il avait la plus grande envie de voir l'Europe et la France. Son imagination lui représentait sous les couleurs les plus merveilleuses ces régions occidentales d'où venaient ses maîtres en religion. De mon côté, je sentais vivement la nécessité d'avoir auprès de moi un Chinois lettré pour



Thomas Ko interprète chinois de la Commission

m'aider à traduire les documents écrits que je rapportais de notre voyage à travers le Céleste Empire, et à conserver dans le récit à intervenir la couleur locale, l'impression vraie des hommes et des choses. Les souvenirs les plus fidèles se dénaturent facilement lorsque retourné dans sa patrie, on est obligé de lutter pour ainsi dire contre ce qui vous entoure, pour juger sainement et sans préjugés des pays aussi différents du vôtre. Les impressions contraires d'un étranger vous permettent seules de rétablir l'équilibre et d'apprécier impartialement ce que vous avez vu. Je proposai donc à Thomas Ko, — c'était le nom de mon interlocuteur, — de l'emmener avec moi jusqu'à Saïgon ; je ne doutais pas que le gouverneur de la Cochinchine ne consentît à me l'adjoindre pour m'aider dans la publication du voyage. Thomas accepta avec enthousiasme et me demanda quelques jours pour mettre ses affaires en ordre. Je pouvais continuer ma route sans lui : il s'arrangerait de façon à me devancer à Han-kéou.

notre départ Tchoung-tcheou, Peu après de nous rencontrâmes, remontant le fleuve dans une petite barque, quatre prêtres des Missions Étrangères, destinés au Se-tchouen et au Kong-tcheou. Ces jeunes apôtres, tout frais émoulus de Saint-Sulpice, avaient revêtu déjà le costume chinois. Ils étaient confiés à un catéchiste indigène chargé de répondre partout pour eux et de suppléer à leur ignorance de la langue et des usages. Les chrétiens chinois remplissent avec dévouement, et à leurs frais, l'office, autrefois fort dangereux, d'escorter les prêtres européens à l'intérieur. _{p.362} Nous serrâmes la main de nos compatriotes et leur souhaitâmes bonne chance. Le soir du même jour, nous croisâmes, à Ouan hien, la grande et confortable jonque des missionnaires anglicans qui se rendaient, nous dit-on, à Tchen-tou, capitale du Se-tchouen. Ces messieurs, pour toute prédication, se contentaient de vendre à des prix excessivement

bas des bibles chinoises sur tous les points de leur route. Je serais cependant fort étonné que les bibles ainsi distribuées aient fait un seul chrétien ; les missionnaires protestants comptent trop sur la grâce d'en haut pour éclairer l'intelligence de leurs lecteurs. Dans tous les cas, ce mode de prosélytisme est moins fatigant et entraîne, pour la diplomatie européenne, moins de complications que celui auquel se livrent les prêtres catholiques.

Il n'est pas d'ailleurs de peuple plus amoureux de lecture que le peuple chinois, et c'est surtout à ce point de vue que les Écritures saintes d'Europe excitent à la fois sa curiosité et son intérêt.

Cette passion de lecture explique l'influence qu'exerce en Chine le corps des lettrés ; mais cette institution, investie de toutes les fonctions politiques et administratives, et qui se recrute par la voie des examens, est loin de répondre aujourd'hui à l'idée que l'on pouvait autrefois s'en faire. Gardien trop respectueux de la tradition, jaloux à l'excès de toute innovation, il a puissamment contribué à cet isolement funeste au milieu duquel sont venues s'étioler toutes les forces vives du pays. Les principes les plus justes se vicient dans l'application, quand ils ne sont jamais contestés et qu'aucun fait inattendu ne vient en provoquer la discussion. Le retour constant vers le passé éteint l'émulation en faisant considérer tout progrès comme chimérique. Aucune idée nouvelle, aucun pas en avant, ne pouvaient venir de l'étude unique et toujours répétée des livres classiques et des traditions des anciens. De ce fond, riche sans doute, mais enfin épuisé, est issue une civilisation bientôt immobilisée. Après avoir d'abord repoussé par dédain tout ce qui venait du dehors, les lettrés repoussent aujourd'hui par crainte l'introduction des idées européennes ; ils sentent instinctivement que cette orqueilleuse supériorité qu'ils affectent vis-à-vis des masses, que ce prestige consacré par tant

de siècles, s'évanouiraient bientôt si on les examinait au flambeau de la science moderne, et effrayés de la transformation qu'ils devraient subir pour conserver leur situation menacée, ils préfèrent en retarder l'heure par tous les moyens possibles.

Rien de plus absorbant et de plus factice à la fois que le travail accumulé par un Chinois pour atteindre à ces hautes positions que confère en Chine le titre de han-lin ou de docteur. Après de longues années d'étude, qu'a-t-il appris ? l'histoire, la médecine, les sciences ? — Nullement, et cela lui importe peu : il commence à savoir lire, il va avoir entre les mains la clef de tous les trésors ; mais à peine la possède-t-il complètement qu'il meurt à la tâche, laissant la réputation d'un profond érudit.

Il est certain qu'il faut considérer l'écriture figurative des Chinois comme une des causes les plus puissantes de l'avortement de leur civilisation. Ce mode hiéroglyphique de rendre la pensée, qui semble plus naturel tout d'abord que la savante décomposition des sons permettant à l'aide d'une trentaine de signes de représenter toutes les émissions de voix, les a entraînés dans un système d'une complication inouïe, où leur ingéniosité paraît se complaire, mais dont l'étude devient chaque jour plus pénible. Les idées que l'on peut dériver de la signification propre d'un caractère figuratif, sont toujours assez restreintes, et l'abstraction absolue ne devient possible que par des conventions additionnelles longues à établir, et d'une portée toujours confuse. Dans tous les cas, de quels langes ne se trouve pas entourée une volonté de penser qui doit classer et retenir avant de se manifester au dehors plus de trente mille signes différents ! qui, pour arriver à lire avec fruit et sans embarras les œuvres des anciens, devra en connaître un nombre plus considérable encore! Avec quelle difficulté un fait scientifique nouveau, une idée nouvelle arriveront-ils à être reproduits et quelle obscurité ne régnera-t-il pas dans leur

exposition! — Les spéculations métaphysiques, qui ne sont point d'ailleurs dans le génie chinois, les sciences exactes pour lesquelles il aurait, au contraire, une aptitude marquée, restent d'une interprétation à peu près illusoire, ou tout au moins plus qu'arbitraire avec un pareil mode d'écriture.

L'instruction, très répandue dans la Chine, où le plus petit village possède une école, et où les gens complètement illettrés sont beaucoup plus rares qu'en Europe, se réduit donc à apprendre à lire. Il est des degrés infinis de posséder cette première des sciences, et l'admiration respectueuse de la foule reste acquise à celui qui, arrivé au sommet de la science, peut en hésitant ou en ânonnant quelquefois encore, lire les anciens sans dictionnaire. Tel est le cas des lettrés, et leur titre à la considération publique. Rien de plus juste, du reste, puisqu'ils peuvent seuls, sans craindre les fâcheux équivoques que commettrait un ignorant, expliquer les lois, lire les ordres de l'empereur, expédier les dépêches, manier couramment, en un mot, le pinceau délicat qui fixe si laborieusement la pensée sur le papier.

Que l'on suppose un instant les caractères latins admis universellement en Chine, et les principaux livres chinois et européens écrits par ce moyen en langue mandarine ; en quinze jours, l'expérience en a déjà été faite, un enfant apprendrait à lire. Tout un monde d'idées et de sensations nouvelles viendrait éclairer ce peuple si intelligent et si amoureux de lecture, qui passe aujourd'hui sa vie à épeler. Ce serait comme une traînée de feu parcourant tout l'Empire ; et les préjugés invincibles, entretenus aujourd'hui avec tant de soin par certains lettrés, les rancunes, les haines, les mépris accumulés depuis tant d'années contre les étrangers, toutes ces barrières qui font de la p.363 nation chinoise un monde si hermétiquement fermé à toute

influence extérieure, tomberaient comme par enchantement. Il n'y aurait de comparable à cette grande révolution sociale que celle opérée jadis en Europe par la découverte de l'imprimerie.

Nous croyons que c'est là le premier remède à tenter sur cette civilisation malade, le seul qui puisse la tirer de sa torpeur et de son immobilité, et la mettre en communion avec le reste du monde. — Le jour où ce remède sera appliqué sur une grande échelle, la grande aristocratie des lettrés, qui personnifie aujourd'hui la résistance au progrès, et au milieu de laquelle se révèlent chaque jour une corruption plus grande, une dissolution plus incurable, perdra tout son prestige.

Quand les Chinois, mieux éclairés sur le compte des nations de l'Occident, auront conscience de la force et de la supériorité de celles-ci; que des relations, devenues plus fréquentes, leur apprendront à la fois tout ce qu'ils peuvent avoir à en redouter et quels immenses profits ils peuvent en attendre, ils renaîtront sans doute au sentiment de leur individualité comme nation. Leur intelligence et leur sens pratique leur montreront bientôt la nécessité de resserrer les liens qui unissaient jadis les cent familles entre elles, autant pour soutenir une lutte commerciale et industrielle profitable à tous, que pour résister aux attentats de la force, et conserver le droit de subsister comme race indépendante. Les immenses ressources de leur vaste Empire sont dépensées aujourd'hui sans but et sans résultat et gaspillées par des fonctionnaires malhonnêtes; sagement employées, elles sont suffisantes pour replacer immédiatement la Chine au niveau des nations européennes les plus puissantes. Avec l'esprit d'initiative et d'entreprise dont sa population est douée, ce pays n'a besoin que d'administrateurs habiles pour voir ses plaies se cicatriser d'elles-mêmes. Il a déjà fait appel à l'élément européen pour combattre la lèpre de la concussion qui le ronge, et ce premier

essai a été couronné de succès. Telle est la voie dans laquelle il doit persévérer, avec le concours de l'Europe, pour rétablir la stabilité et la paix dans ses provinces. A l'école des Européens se formeront bien vite des Chinois qui rompront avec les traditions du passé, qui sentiront que le meilleur remède au malaise d'une population surabondante et aux brusques changements d'équilibre économique qui se traduisent à l'intérieur par d'effrayantes oscillations humaines, est d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Empire à l'industrie et au commerce étrangers, de favoriser les émigrations qui rapporteront plus tard au foyer natal tout un contingent d'idées nouvelles et d'arts féconds.

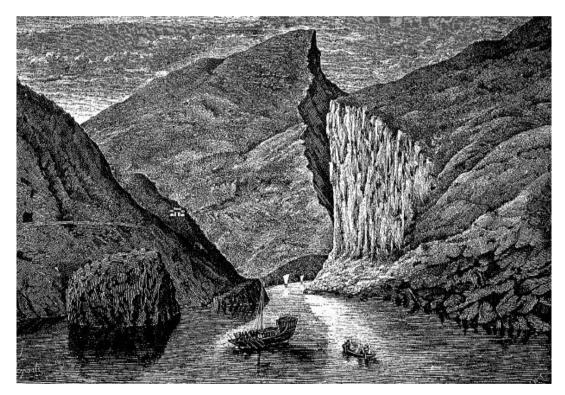
Mais il est temps de terminer cette digression pour reprendre le récit d'un voyage qui touche d'ailleurs à sa fin.

A partir d'Ouan hien, le fleuve se rétrécit entre deux murailles de roches. Un vent violent contraria notre marche; nous arrivâmes à Loui-tcheou fou le 22, à neuf heures du soir. Cette ville, bâtie sur un étroit plateau à une hauteur de trente à quarante mètres au-dessus du fleuve, se trouve entourée de tous côtés par de hautes montagnes; ses environs sont riches, dit-on, en gisements métallurgiques. Une douane fonctionne en ce point. Elle prélevait, en 1868, 6 pour 100 de la valeur des marchandises importées dans le Se-tchouen, un peu moins pour les marchandises exportées. L'exploitation la plus importante de la province est la soie grège ; elle atteignait à cette époque soixante à soixante-dix mille kilogrammes et paraissait peu en rapport avec la production totale de la province. La douane de Kouitcheou rapportait alors de dix à douze millions par an.

Nous passâmes à Koui-tcheou fou quelques heures agréables avec le P. Vainçot, missionnaire apostolique. Il signala au

géologue de l'expédition les intéressants débris paléontologiques que contiennent les grottes du voisinage.

Nous repartîmes de Koui-tchou le 23 mai, dans l'après-midi. A très peu de distance, en aval de la ville, le fleuve s'encaisse de plus en plus; des rochers d'une hauteur considérable se dressent verticalement sur ses rives; sa largeur se réduit à moins de cent mètres, sa profondeur est très considérable, son courant très faible. Les chemins de halage, suivis jusqu'alors le long des rives, deviennent impraticables; des vents d'est presque continus favorisent en cette saison l'ascension des barques, qui remplacent la cordelle par les voiles. D'autres voyageurs ont déjà décrit l'aspect à la fois effrayant et pittoresque du fleuve Bleu dans la



Aspect du fleuve Bleu en aval de Koui-tcheou fou

région des rapides. De hautes murailles de granit ou de laves bordent ses eaux, dont la largeur se réduit à cent ou deux cents mètres, tandis que leur profondeur devient énorme. Tantôt l'onde immobile n'offre qu'une surface polie qui réfléchit la couleur

métallique des rochers voisins; tantôt elle écume et se brise sur les écueils qui se dressent subitement au milieu des eaux. Parfois de gracieux clochetons terminent les aiguilles calcaires qui surplombent le lit du fleuve, et des pagodes, ombragées de grands arbres et construites à l'entrée des grottes qui s'ouvrent çà et là dans les flancs de la montagne, viennent adoucir et animer ce rude et solitaire paysage. De fortes rafales tombent du haut des rochers et forcent parfois notre jonque à s'amarrer le long de la rive. Le courant est trop faible pour vaincre la brise contraire, qui aide de nombreuses barques à remonter à la voile jusqu'à Se-tchouen.

Le 25 mai, à neuf heures du soir, nous sortîmes de cette zone montagneuse : le fleuve s'épanouit subitement dans la vaste plaine d'I-tchang, chef-lieu de département de la province du Houpe. Ce fut pour nous un spectacle charmant, après avoir cheminé une année entière au milieu des montagnes, que la vue de ces rives basses et verdoyantes, le long desquelles glissaient de nombreuses barques et apparaissaient de blanches pagodes. Nous employâmes toute la matinée suivante à gréer notre jonque : il ne fallait plus compter sur le courant devenu insensible pour continuer $_{\rm p.364}\,\rm notre$ route ; la largeur du fleuve, qui atteint près de deux kilomètres, nous permettait d'utiliser le vent, même contraire. Ce fut en louvoyant que nous atteignîmes Cha-che, ville commerçante située à l'entrée du canal qui relie tous les petits lacs disséminés entre cette ville et Han-kéou. Ce canal fournit une route beaucoup plus courte que celle du fleuve pour communiquer avec ce dernier point. Les très grandes jonques, comme était la nôtre, continuent seules à descendre le Ta kiang, qui devient presque désert et décrit une série de courbes qui triplent le trajet.

A partir de King-tcheou, le fleuve descend vers le sud en suivant une série infinie de sinuosités allongeant tellement le trajet, qu'on a

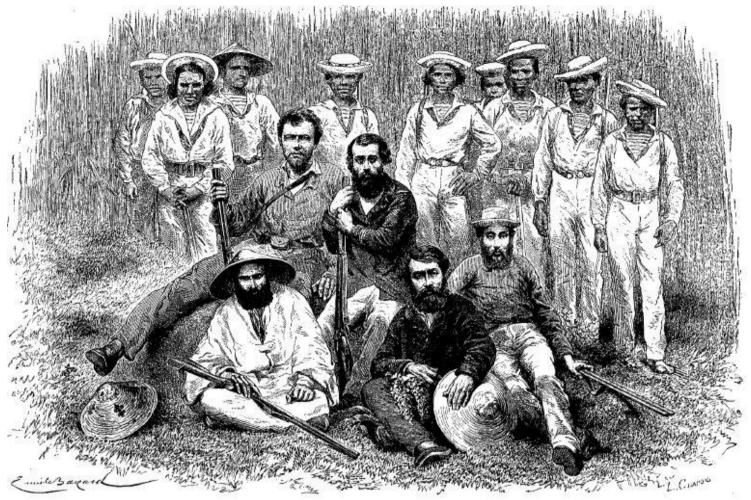
abandonné ce moyen de communication. Un canal relie directement Han-kéou à King-tcheou, à travers une région semée d'étangs et de lacs. Malheureusement, notre jonque était d'un trop fort tonnage pour suivre cette route étroite et peu profonde, et nous dûmes nous résigner à parcourir les interminables replis du grand fleuve, redevenu presque désert. Le vent contraria notre marche et augmenta encore la durée de notre voyage. A Ou-che, ville commercante située sur la rive gauche, un peu en aval de Kingtcheou, nous descendîmes quelques instants à terre; mais nous reçûmes un tel accueil de la population, qu'il nous fallut regagner à la hâte notre jongue, sous peine d'être mis en pièces. Nous avions grande hâte de revoir des villes plus civilisées et des figures plus amicales, et nous ne supportions plus que nos bateliers s'arrêtassent la nuit. Le 2 juin, à minuit, nous passâmes devant l'embouchure du lac Tong-ting; le fleuve reprit quelque animation. Le surlendemain, à neuf heures du soir, nous nous glissâmes au milieu de la forêt de jongues qui dressent leurs mâts innombrables devant Han-iang fou, ville qui est bâtie au confluent du Han et du Yang-toe, vis-à-vis Hankéou. On apercevait de là la haute mâture de quelques clippers américains venus pour charger du thé. La lune se couchait; l'obscurité devenait trop profonde pour continuer à avancer au milieu de tant de navires. Il fallut mouiller. Cette nuit me parut un siècle. Au point du jour, nous appareillâmes. Je ne tardai pas à reconnaître les concessions européennes : mes yeux ne pouvaient se détacher des maisons, des navires qui défilaient devant moi : j'aurais volontiers étendu la main pour les toucher, afin de m'assurer que ce n'était pas là un mirage. A huit heures du matin, nous accostâmes devant le consulat de France, où nous trouvâmes la plus gracieuse hospitalité. Les joies du retour commençaient enfin. Je me rappellerai toujours la sensation extraordinaire que j'éprouvai le soir

en me couchant entre des draps d'une blancheur éblouissante. Il y avait plus de deux ans que pareille chose ne m'était arrivée.

A Han-kéou, je trouvai le Chinois Thomas Ko, qui nous avait devancés par la route des lacs. A notre arrivée à Saïgon, l'amiral Ohier voulut bien confirmer mes promesses et l'attacher à la Mission. Il est revenu depuis en Chine, après un séjour de dixhuit mois à Paris, et le ministre de la marine lui a décerné une grande médaille d'or, en témoignage des services qu'il m'a rendus comme traducteur.

M. Guénaud, chancelier de M. Dabry, gérait à ce moment le consulat d'Han-kéou ; il nous en fit les honneurs avec une cordialité et une bienveillance que nous n'avons pas oubliées. La colonie européenne qui nous attendait depuis longtemps nous fit l'accueil le plus sympathique. Je suis heureux de pouvoir adresser tout particulièrement à M. le capitaine O'Keef, commandant de l'*Havoc* mes remercîments les plus affectueux. Nous nous hâtâmes de congédier la lourde jonque sur laquelle nous venions de parcourir plus de onze cents kilomètres depuis Tchong-kin fou.

En rade se trouvait un de ces rapides steamers qui font le service entre Han-kéou et Shang-haï. Un pareil moyen de locomotion était passé pour nous dans la région des rêves ; il nous tardait de nous assurer de sa réalité. Nous partîmes le 10 juin sur un vapeur américain, le *Plymouth Rock*. Thomas Ko nous avait devancés à Han-kéou et s'embarqua avec nous. Le 12 juin, nous jetâmes l'ancre en rade de Shang-haï ; la plus gracieuse hospitalité nous attendait au consulat général de Fiance ; nous retrouvâmes chez Mme Brenier de Montmorand ce charme et cette élégance française dont nous avions, hélas ! perdu les traditions. Les barbares qu'elle a reçus jadis sont heureux de lui témoigner ici leur respectueuse admiration.

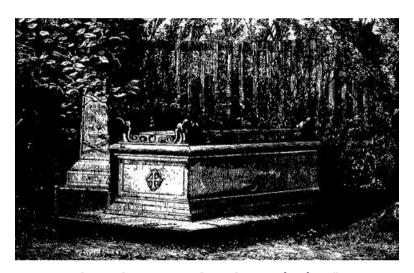


La commission française à son arrivée à Han-kéou : MM. de Carné, Joubert, Garnier, Thorel, Delaporte

La colonie française de Shang-haï tint à honneur de fêter notre petite troupe d'explorateurs. Un banquet qui nous fut donné par nos compatriotes me fournit l'occasion de les remercier de leur enthousiaste et patriotique réception.

Le 19 juin, nous quittâmes Shang-haï sur le paquebot des messageries, le *Dupleix*; nous arrivâmes à Saigon le 29. M. le contre amiral Obier, gouverneur de la Cochinchine française, n'avait reçu que l'avant-veille le rapport dans lequel je lui annonçais la mort de M. de Lagrée. Cette perte fut vivement ressentie dans la colonie, où le souvenir des services et des éminentes qualités de cet officier vivait dans le souvenir de tous. Des honneurs extraordinaires furent rendus à son cercueil, qui fut

inhumé dans le cimetière de Saïgon. Un petit monument y rappelle aujourd'hui la mémoire de cet homme de bien, de ce vaillant soldat de la France. Si quelque chose peut consoler les siens, c'est la pensée qu'il est mort au champ d'honneur le plus enviable : celui de la science et de la civilisation.



Tombeau du commandant de Lagrée, à Saïgon

